UNIVERSITY OF ARIZONA
39001019740573

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/auxbeauxtempsdus0000henr

AUX BEAUX TEMPS DU SYMBOLISME

DU MÊME AUTEUR :

Poèmes :

Flotille dans le Golfe ... ... 1 vol.
En Cortège ... ... 1 vol.
La Frise du Temple ... ... 1 vol.

Romans :

Les Ides de Mars ... ... 1 vol.
Le Choix d'un Amant ... ... 1 vol.

Théâtre :

Série antique :
Au temps de Marc Aurèle ... ... 1 vol.
Série moderne :
Vieux Saxe ... ... 1 vol.
Série légendaire :
Le Chevalier Nazaréen — La fin des Dieux — Les Amants d'Arles ... ... 1 vol.
Le Khalife de Carthage — L'Hérésiarque 1 vol.
Archytas de Métaponte — Les Amazones — Avant l'Age d'Or ... ... 1 vol.

Critique :

Ce qu'il faut lire dans sa vie ... ... 1 vol.
Pour causer de tout ... ... 1 vol.

Morale :

Le Prix du Sourire ... ... 1 vol.

Histoire :

Histoire et Psychologie de l'Affaire Dreyfus ... ... 1 vol.

Sociologie :

La Synergie Sociale ... ... 1 vol.
Quand les Peuples se relèvent ... 1 vol.
La Nouvelle Cité de France ... ... 1 vol.
Au Pays des Leviers de Commande ... 1 vol.

Henri MAZEL

PQ
439
M3

Aux beaux temps du Symbolisme

1890-1895

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, Rue de Condé, XXVI

BRUXELLES
EDITIONS N. R. B.
20, Galerie de la Reine, 20

Il a été tiré de cet ouvrage :

Cinq exemplaires sur Arches, dont trois numérotés de 1 à 3, et deux hors commerce, marqués H. C. I et H. C. II.

Dix exemplaires sur Vergé de Hollande, numérotés de 1 à 10.

Trente exemplaires sur Vélin blanc, numérotés de 11 à 40.

Tous droits réservés by Editions N.R.B.

La fondation de l'« Ermitage ».

Il faut croire qu'en 1890 un microbe était dans l'air parisien, le bacille qui fait naître et proliférer les jeunes revues littéraires, car presque en même temps et sans harmonie préétablie, parurent force périodiques de toutes couleurs, et dont quelques-uns, le *Mercure de France*, la *Plume*, l'*Ermitage*, les *Entretiens* ne furent pas sans jouer un certain rôle. C'était peut-être une façon comme une autre de célébrer le centenaire de la grande Révolution dont une épidémie de pamphlets avait été aussi le prodrome ; nos jeunes revues nouvelles signifiaient de même au monde qu'une ère toute neuve allait s'ouvrir, mais ce fut, du moins, une révolution inoffensive, car nul terrorisme n'en sortit.

C'est surtout de l'une de ces jeunes revues, l'*Ermitage*, qu'il sera parlé ici, mais, chemin faisant, on ne se taira pas sur les autres ; leur règne ne fut,

d'ailleurs, que de quelques années, à l'exception du *Mercure de France* qui continua bravement sa route, mais bien avant le changement de millésime, le *Mercure* avait cessé d'être une jeune revue pour devenir l'organe presque officiel de la génération montante, et qui, au moins autant que son aîné bulozien, mérite le nom de revue des deux mondes, puisque sa chronique de quinzaine, supérieure à toutes similaires, fouille à fond les deux hémisphères.

Pourquoi cette floraison spontanée en 1889 et 1890 de tant de périodiques représentatifs d'une littérature nouvelle ? Certainement parce que l'heure était venue d'un changement de direction dans les cercles d'écritoires. « La France s'ennuie ! » disait Lamartine à la fin du règne de Louis-Philippe. Et la France s'ennuyait aussi, littérairement parlant, sous les présidences de Grévy et de Carnot. Depuis une trentaine d'années, ce qui est beaucoup pour des Français, on vivait sous un régime d'esprit qui était allé, comme il arrive souvent, en se durcissant et en se desséchant. Le grand réalisme à vues philosophiques de Taine et de Flaubert, ou à vues psychologiques d'Augier et de Dumas fils, était devenu le naturalisme nauséeux de Maupassant et de Zola, et encore ceux-ci étaient-ils des maîtres, mais quels tristes disciples ils avaient eu qui dominaient et encombraient tout !

Tout ce qui était lyrique avait disparu, tout ce qui était mystique était bafoué, tout ce qui était symbolique était incompris, tout ce qui était imaginatif était suspect. En philosophie le positivisme régnait, et la psychophysiologie avait détrôné toutes les anciennes métaphysiques. En poésie, la poursuite de la forme suffisait, et l'on méprisait Alfred de Musset, sans

se douter que Verlaine était là ! Dans le théâtre et le roman tout se ramenait à de plates copies de la réalité, à des « tranches de vie », comme on disait cocassement alors, et plus cette vie se rapprochait de la banalité fastidieuse de chaque jour, plus on faisait le brouhaha autour du photographe à la ligne ; un roman de trois cents pages, « Une Vie », où il ne se passait rien, mais rien du tout, était considéré comme le chef-d'œuvre caractéristique de l'époque ! Qu'on juge ce qu'on pouvait lire quand c'était un autre que Guy de Maupassant qui écrivait ces trois cents pages !

Or, une génération nouvelle montait, qui n'allait pas se satisfaire d'un idéal aussi vomitif, et qui, éprise de poésie, de rêve et de musique, de mysticisme, d'ésotérisme et de wagnérisme, trouvant d'ailleurs toutes les portes fermées dans la République des Lettres, allait être obligée, pour vivre sa vie spirituelle, de se bâtir ces abris provisoires qui furent les jeunes revues d'alors. D'un côté, toute forme d'art original tend à s'imposer à l'attention publique, et de l'autre, un peu d'admiration mutuelle est indispensable aux écrivains et artistes, lesquels ne peuvent œuvrer que dans une atmosphère de chaleur sympathique.

Comme je le disais, ces nouvelles revues naquirent au hasard, ni leurs fondateurs, ni même leurs collaborateurs ne se connaissaient entre eux ; ceux de la *Plume* ignoraient ceux des *Entretiens* et tous ignoraient ceux du *Mercure*, et plus inconnus encore des uns et des autres étaient mes amis personnels qui ne dirent pas non quand je leur proposai de fonder une revue ; c'étaient des étudiants en droit ou en médecine qui ne suivaient que d'un peu loin le mou-

vement littéraire. Et pourtant, je ne sais pas si ce n'est pas dans cette revue-là, l'*Ermitage*, qu'il faudrait chercher, et dès son premier numéro d'avril 1890, le plus conscient exposé des orientations nouvelles. *La Plume*, à sa naissance, déclarait ne vouloir d'autre programme que celui-ci : « Faire à elle seule ce que tous les autres n'ont su ou voulu faire » et par là elle entendait seulement mettre en lumière les inconnus de talent. « Qui donc dans le grand public connait ces noms de Goncourt, Verlaine, d'Aurevilly, Huysmans ? » (rappelons que ceci était écrit en 1889). Et semblablement, le *Mercure* naissant le premier janvier 1890, se défendait d'être l'organe d'une école quelconque. « Pour y écrire, il fallait et il suffisait d'avoir du talent ». Au contraire, voici comment s'exprimait, le premier avril suivant, l'article programme de l'*Ermitage* dont je reproduis l'essentiel à raison de son intérêt documentaire :

> « L'*Ermitage* croit sincèrement que, même après six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, il est encore possible de dire du nouveau, ou du moins de dire de façon nouvelle. Il nous serait facile de partir de là pour enfiler un long corridor d'aperçus nouveaux sur l'art et ses manifestations ; nous résistons à la tentation. Il ne sied pas à une revue naissante de menacer le monde du bouleversement des idées actuelles. D'ailleurs, sans afficher de trop bruyantes allures, nous pouvons brosser une exposition suffisante de nos idées esthétiques, et de la façon dont nous comprenons notre temps et les nouveaux courants intellectuels. Il nous suffira, pour cela, de différencier à grands traits

les trois grandes périodes de notre siècle, la romantique, la réaliste et l'actuelle. Préciser l'esprit de notre temps sera, du même coup, formuler le nôtre.

» La période romantique peut se caractériser en quelques mots : Lyrisme, passion, couleur, débordement de personnalité, vague à l'âme, spiritualisme, goût du bibelot historique et du pittoresque local. De là nous tirerons les conséquences suivantes : une poésie splendide, un roman tout de passion, un théâtre mouvementé mais creux, beaucoup d'éloquence, peu de critique ; de brillants historiens plus artistes qu'érudits ; une peinture éblouissante, une musique inspirée, une sculpture faible, une architecture nulle ; une philosophie indécise, moins chrétienne que déiste, moins déiste que vaguement religieuse ; un catholicisme d'opéra, l'Eglise ahurie par d'individuelles audaces, les gouvernements épouvantés par d'intermittentes révolutions, les doctrinaires de l'économie politique désarçonnés par la fougue de socialistes isolés.

» La période réaliste est bien différente. Voici ses touches expressives : impassibilité, sentiment d'art raffiné, esprit scientifique, positivisme, observation, psychologie synthétique, goût du document humain cherché parfois dans le passé, le plus souvent dans le présent. De ces traits nous déduirons les résultats suivants : une poésie pure mais froide, un roman admirable, un théâtre fouillé ; peu d'éloquence, beaucoup de critique ; une histoire plus érudite que brillante ;

une peinture solide, une sculpture en grand progrès, une musique médiocre, une architecture utilitaire ; une philosophie sèche mais pénétrante ; un grand mouvement scientifique ; des régimes politiques appuyés sur la force ; une religion étrécie, dominée par les discussions théologiques ; une économie politique libérale mais froide.

» Enfin notre actuelle période où nous croyons reconnaître les caractéristiques suivantes : prédominance du sentiment altruiste, préoccupations morales, psychologie analytique ; esprit religieux, parfois mystique ; pessimisme, charité, socialisme ; désir de nouveau. Nous en faisons découler diverses conséquences : une poésie curieuse, d'une obscurité mystique et tendre ; un roman tourmenté, vibrant de passions affectives et morales ; un éloignement instinctif pour l'éloquence et la passion politique ; en histoire, le goût de l'érudition, l'acharnement contre les légendes ; une architecture nouvelle riche d'espérances ; une musique merveilleuse ; une peinture étrange où l'impressionnisme, le tachisme, le symbolisme, marquent la prédominance de l'effort subjectif sur le dessin et la couleur ; une sculpture admirable mais destinée à décliner avec les derniers restes de la tendance naturaliste ; une philosophie revenant aux problèmes moraux et métaphysiques ; une préoccupation bruyante, universelle, de l'amélioration du sort du plus grand nombre ; les économistes de Manchester battus en brèche par les socialistes de la chaire, les prélats théologiens remplacés par

des prélats sociologues, la Politique cédant le pas à l'Economique.

» Voilà comment nous comprenons notre temps ; voilà probablement de quelles nuances seront teintés nos articles ».

Assurément l'auteur de ce petit manifeste (c'était moi, Messeigneurs, sans nulle vanité) aurait aujourd'hui bien des retouches à y apporter, mais il convient d'observer que certaines de ces idées, à cette heure admises par tous, avaient, à ce moment, un caractère de nouveauté, et qu'il fallait quelque hardiesse pour affirmer, en avril 1890, qu'on entrait à pleines voiles dans une mer nouvelle, innommée, puisqu'on ne la disait pas encore symboliste, mais qui n'en était pas moins digne d'être cartographiée plus tard par les géographes littéraires, à côté de l'océan des tempêtes romantiques, et de la plate et grise marenne naturaliste.

« La Plume » : Léon Deschamps et Léon Bloy.

« Quand je naquis, une étoile dansait au ciel ! » dit je ne sais plus quelle charmante héroïne de Shakespeare. Mais quand l'*Ermitage* parut, c'étaient certainement des tas de constellations qui dansaient d'échevelés quadrilles !... Sans que personne, d'ailleurs, s'en doutât ! A ce moment le grave Sadi Carnot obombrait la France de son habit noir, et les autres souverains n'étaient pas beaucoup plus récréatifs.

Le grand homme de la génération littéraire montante était alors Charles Morice. Il avait publié, l'année précédente, un livre très intéressant, « La Littérature de tout à l'heure », où il révélait et glorifiait force poètes et prosateurs inconnus du grand public, et que nous entourions, nous les jeunes, d'un respect attendri quand c'étaient nos aînés Verlaine, Mallarmé, Villiers, Barbey, Huysmans, ou d'un enthousias-

SEINE 277.709 B N° 4 CHÈQUES POSTAUX : PARIS 1212-37

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA

BRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 100.000 FR.
22, rue de Condé, PARIS-VI[e]

es 4 premiers volumes seuls sont rognés et mesurent 18 × 13.
Les volumes pouvant être mis entre toutes les mains sont marqués d'une étoile.

— HENRI DE RÉGNIER, *de l'Académie française* : LA PÉCHERESSE, roman, in-16 jésus ..... 10 fr.
— H.-G. WELLS : L'ILE DU DOCTEUR MOREAU, roman, in-16 jésus ..... 10 »
— RUDYARD KIPLING : DU CRAN! Histoires de terre et de mer pour les Scouts et les Eclaireurs, in-16 jésus ..... 10 »
— GEORGES DUHAMEL, *de l'Académie française* : VIE DES MARTYRS, 1914-1916, in-16 jésus ..... 10 »
— JEAN JACOBY : LE FRONT POPULAIRE EN FRANCE ET LES ÉGAREMENTS DU SOCIALISME MODERNE, in-16 jésus 10 »
— H.-G. WELLS : LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE, roman, in-16 jésus ..... 10 »
— JOHN CHARPENTIER (*Grand Prix de la critique 1939*) : LA LUMIÈRE INTÉRIEURE CHEZ JEANNE D'ARC, FILLE DE FRANCE, in-16 jésus ..... 10 »
— G. DE LA TOUR DU PIN : LE RETOUR DU GUERRIER MORT, roman (couverture illustrée en camaïeu), in-16 jésus ..... 10 »
— H.-G. WELLS : MISS WATERS, roman d'une Sirène, in-16 jésus ..... 10 »
— LAFCADIO HEARN : YOUMA, roman martiniquais, in-16 jésus (*particulièrement recommandé*) ..... 10 »
— W. DRABOVITCH : LES INTELLECTUELS FRANÇAIS ET LE BOLCHÉVISME (LA LIGUE DES DROITS DE L'HOMME, LE NÉO-MARXISME UNIVERSITAIRE). QUELQUES GRANDS INTELLECTUELS : ANDRÉ GIDE, ROMAIN ROLLAND ET CERTAINS AUTRES, in-16 jésus ..... *épuisé*
— Capitaine CANOT : VINGT ANNÉES DE LA VIE D'UN NÉGRIER, grand récit d'aventures (392 pages), in-16 jésus ..... 21 »
— ANDRÉ VILLIERS : JEANNE D'ARC, miracle en 18 tableaux, in-16 jésus (couv. illustrée) ..... 10 »
— BOCCACE : NOUVELLES, traduction libre de MIRABEAU, complète en 1 volume (400 pages), in-16 jésus ..... 21 »
— BUSSY-RABUTIN : HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES, in-16 jésus ..... 10 »
— JEAN JACOBY : NAPOLÉON EN RUSSIE. L'Empereur et le Tsar. La Famille impériale et la Société russe. Les causes de la campagne de Russie. 1807-1812. *Nouveaux Documents*, in-16 jésus ..... 12 »

* 17. — R.-L. STEVENSON : UN DRAME DE CONSCIENCE ET DEUX CONTES FANTASTIQUES (*traduction de Luce Clarence*), in-16 jésus 10

18. — LOUIS PERGAUD : DE GOUPIL A MARGOT, *Histoires de Bêtes* (PRIX GONCOURT 1910), in-16 jésus 10

* 19. — RUDYARD KIPLING. L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI, in-16 jésus 10

* 20. — LÉON DE PONCINS : LE PLAN COMMUNISTE D'INSURRECTION ARMÉE, in-16 jésus 10

* 21. — JEAN JACOBY : LE DÉCLIN DES GRANDES DÉMOCRATIES ET LE RETOUR A L'AUTORITÉ, in-16 d. c. 21

* 22. — RUDYARD KIPLING : STALKY ET Cie, roman, in-16 jésus 10

23. — MAXIME GORKI : LES VAGABONDS, in-16 jésus 10

* 24. — STEPHEN CRANE : LA CONQUÊTE DU COURAGE, Episode de la guerre de Sécession, roman traduit par Francis Vielé-Griffin et H.-D. Davray, in-16 j. 10

25. — HENRI BÉGUÉ, *instituteur* : L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE. VŒUX DE RÉFORME ADMINISTRATIVE, in-16 jésus 10

* 26. — JEAN JACOBY : MIL NEUF CENT QUARANTE. Les causes et les conséquences de la guerre. La France dans l'Europe nouvelle, in-16 jésus 21

* 27. — H.-G. WELLS : LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS, roman, in-16 jésus 10

28. — MÉMOIRES DE D'ARTAGNAN, capitaine des grands mousquetaires, texte révisé et présenté par Gérard-Gailly, in-16 jésus 21

★

— LETTRES DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE, *édition illustrée* de 11 hors-texte et lettrines, mis en couleurs, à l'aquarelle, à la main, ors mis et brunis à la main, par R. MAC-CARTHY. 1.000 ex. sur beau vélin blanc, in-16 jésus 60

VOLUMES VENANT DU FONDS DES ÉDITIONS « LA CENTAINE »
(dont il reste un *très petit* nombre)

* — CATHERINE BERNARD et CHARLES PERRAULT : LES DEUX RIQUET A LA HOUPPE, avec un dessin de *Jean Marchand* et une introduction de Mme Jeanne Roche-Mazon, sur beau vélin bouffant 15

— GUY-CHARLES CROS : RETOURS DE FLAMMES, 100 exemplaires in-16 jésus ..... *épuisé*

* — LÉON DEFFOUX : LES DERNIERS JOURS DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*édition originale*), in-16 soleil, sur vergé pur fil Lafuma 20

* — GEORGES DUHAMEL : LETTRES SUR LES MALADES, avec 7 lithographies de R. MAC-CARTHY (*édition originale*), in-4° cour. Tirage limité à 100 ex. sur Japon impérial, avec 2 suites, dont l'une tirée en violet 400

* — REMY DE GOURMONT : DEUX POÈTES DE LA NATURE : BRYANT ET EMERSON, études de littérature américaine (*édition originale*), in-16 jésus. Tirage : 200 exemplaires; dans un emboîtage.
100 ex. sur Japon impérial 125
100 ex. sur Hollande Van Gelder 80

— LETTRES INTIMES A L'AMAZONE (*édition originale*), avec 52 lithographies et 2 bois d'*André Rouveyre*, et une suite en sanguine brochée à part (avec une *Notice sur les dessins*, par l'illustrateur), sur papier heliotrope pour les lithographies et sur papier d'Auvergne pour les bois. Tirage limité à 100 exemplaires sur Japon impérial, format in-4° couronne, dans un emboîtage ..... 1.500 »

* — GEORGES-GUY GRAND : CLEMENCEAU OU L'HOMME DE GUERRE, sur alfa (*édition originale*) ..... 10 »

* — FRANCIS JAMMES : OUVERTURE DU PRINTEMPS, poème en prose avec 7 lithographies originales de JEAN MARCHAND, volume in-4° couronne composé en 18 Didot avec lettrines classiques imprimées en violet, ex. sur vélin pur chiffon du Marais (Tir. 100 ex.) ..... 400 »

— LÉON LEMONNIER : MANIFESTE DU ROMAN POPULISTE, sur pur fil Lafuma (*édition originale*) ..... 20 »

— STÉPHANE MALLARMÉ : DIX-NEUF LETTRES A ÉMILE ZOLA, présentées par Léon Deffoux, in-16 d. c. .... *épuisé*

* — MONTESQUIEU : CONSIDÉRATIONS SUR LES RICHESSES DE L'ESPAGNE (*manuscrit inédit*), précédées de LA GENÈSE DE L'ESPRIT DES LOIS, par Charles Vellay, sur pur fil Lafuma, in-16 jésus ..... 40 »

— CHARLES PERRAULT et l'ABBÉ DE CHOISY : HISTOIRE DE LA MARQUISE-MARQUIS DE BANNEVILLE, *conte galant*, avec un bois de HENRY DE RENAUCOURT, tiré en bistre et des lettrines en rouge, sur beau vélin, in-16 jésus ..... 20 »

— PRISSE D'AVENNES : PETITS MÉMOIRES SECRETS SUR LA COUR D'EGYPTE, SUIVIS d'une ETUDE SUR LES ALMÉES, notice d'Auriant. Couverture, têtes de chapitres et culs-de-lampes dessinés par ÉMILE BERNARD (*édition originale*); sur vergé pur fil Lafuma, in-16 d. c. ..... 20 »

— RACHILDE : LE MENEUR DE LOUVES, avec trente-cinq bois originaux de HENRY DE RENAUCOURT, tirés en couleur prune foncée. *Première édition illustrée.* Très fort volume in-4° couronne, plus de 400 pages de texte, monté en Plantin de 11, sur vergé pur fil Montgolfier, sous couverture parchemin illustrée 120 »

— HUGUES REBELL : LE CULTE DES IDOLES (*édition originale*). — Taine ou l'intelligence moderne. — M. de Goncourt ou l'attente des sensations rares. — Gustave Flaubert ou l'artiste impeccable. — Le Nietzschéisme. Introduction d'Auriant; sur beau vélin alfa satiné, in-16 d. c. ..... 10 »

— HENRI DE RÉGNIER : L'AMOUR ET LE PLAISIR, *histoire galante*, avec 10 lithographies originales de R. MAC-CARTHY. Format in-4° couronne. Les lithographies, tirées en noir, à la presse à bras, par E. Marchizet, ont été coloriées à la main, à l'aquarelle, par Marcel Renot. (Noter qu'il y a deux planches un peu libres.) Sur précieux vélin de cuve du Marais, fabriqué à la main, au filigrane de *la Centaine*, avec les lithographies en couleurs et une suite en noir sur Japon impérial (dans un emboîtage) ..... *épuisé*

Sur vergé pur fil, avec les lithographies en couleurs, in-4° couronne ..... 195 »

— HENRI DE RÉGNIER : SEPT MÉDAILLES AMOUREUSES (*édition originale*), avec des lettres ornées, tirées en rouge, sur beau vélin du Marais, in-16 d. c. .. 30 »

* — HENRI DE RÉGNIER : SOUVENIRS SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, JULES LAFORGUE, STÉPHANE MALLARMÉ (*édition originale*), sur vélin teinté, petit in-16 raisin ..... 15 »

— ARTHUR RIMBAUD : VOYAGE EN ABYSSINIE ET AU HARRAR, in-16 d. c. ..... *épuisé*

— PAUL VALÉRY : CIMETIÈRE MARIN, illustré d'eaux-fortes et de dessins par JEAN MARCHAND, in-4° carré; couverture filigranée par procédé spécial. Ouvrage tiré à la presse à bras par Jourde, sur précieux vélin de cuve du Marais fabriqué à la main, au filigrane de *la Centaine*, avec les suites sur papier pelure du Japon. Tirage 100 ex. ..... 1.000 »

* — VERHAEREN : NOTES SUR L'ART (*édition originale*), sur Ingres crème, petit in-16 raisin ..... 12 »

— VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : TROIS PORTRAITS DE FEMMES : *Hypermnestra, Isabeau de Bavière, Lady Hamilton* (*édition originale*), sur pur fil Montgolfier ..... 30 »

— DON FRANCESILLO DE ZUNIGA : CHRONIQUE PLAISANTE DE DON FRANCESILLO DE ZUNIGA, DOMESTIQUE, FAVORI ET SECRÉTAIRE DE SA MAJESTÉ CHARLES-QUINT, ADRESSÉE PAR LE MÊME A SA MAJESTÉ, *traduite de l'espagnol par Paul Redonnel*. Couverture tirée en or, sur alfa ..... 15 »

★

L'étoile qui désigne l'ouvrage pouvant être mis entre toutes mains ne veut pas dire seulement que c'est un livre qui convi particulièrement à la jeunesse, c'est aussi l'indication que tous lecteurs, redoutant les inconvenances de situation ou de langa peuvent les lire sans arrière-pensée. Il reste pour eux, parfois consulter leur sentiment politique intime.

—

Les textes publiés par la LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES s données dans toute leur étendue, sans coupures, sans modifications, sans int prétation quelle qu'elle soit. Si les circonstances exigent qu'il en soit aut ment — cela peut se concevoir — l'annonce en sera faite expressém chaque fois.

RÉCEMMENT ACQUIS :

F.-A. CAZALS : LE JARDIN DES RONCES, poèmes et chansons du Pays Latin, illustrés par l'auteur. Préface de Rachilde. *Edition de la Plume* (1902). AVEC PRIVILÈGE D'UBU-ROI. Un vol. in-16 double-couronne, sur bon papier ..... 20 »

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER.

me chaleureux quand c'étaient nos contemporains, Régnier, Moréas, Maeterlinck, Le Cardonnel. Pourtant beaucoup d'entre nous n'avaient pas encore conscience de la note tout à fait nouvelle que nous apportions dans le grand concert des lettres et des arts, et ce ne fut que peu à peu que nous nous dégageâmes, les uns et les autres, de la gangue naturaliste ou de l'ankylose parnassienne. Charles Morice eut, du moins, le mérite de nous montrer la route.

Dès cette époque il s'était attiré des haines bien virulentes, car juste au moment où paraissait le premier numéro de l'*Ermitage*, éclatait dans la *Plume* une bombe de quinze lignes signée Nachette, pseudonyme de Georges Bonnamour, et intitulée « Charles Morice entrepreneur de plagiats » qui tua le futur grand homme presque aussi sûrement qu'un peu auparavant Jules Lemaître avait trucidé le malheureux Georges Ohnet. Le pauvre homme ne s'en releva pas et ne fit, pendant les trente ou quarante ans qu'il lui était accordé de vivre encore, que mener une existence houspillée tour à tour par chaque génération irruptante.

Quand cette bombe éclata (à l'improviste elle aussi, car quelque temps auparavant la même revue avait donné un grand article élogieux sur lui avec un dessin à tête expressive) la *Plume* existait depuis juste un an. Elle paraissait deux fois par mois en minces livraisons de huit pages à deux colonnes, sous une couverture jaune très simple. De temps en temps, des numéros dits exceptionnels comportaient une chemise un peu plus franfreluchée. L'impression, à l'intérieur, était trop dense, mais en somme, se laissait lire. Chaque livraison contenait un portrait de grand homme, et la liste des dix-sept premiers de l'année

1889 surprend un peu par l'éclectisme bourgeoisant qui s'y manifeste : des écrivains plus ou moins à la mode, des vaudevillistes, des éditeurs ; rien, en somme, à l'exception de deux figures (celle déjà dite de Charles Morice, et un dessin atrocement griffonné de Verlaine) ne pouvant faire prévoir la prochaine orientation *up to date* de la revue.

C'est que la *Plume* avait été fondée un peu comme l'*Ermitage*, par un groupe de joyeux vivants, sans prétentions littéraires bien nettes, et dont le chef, Léon Deschamps, était bien loin d'avoir les idées remarquables de ce Charles Morice qu'il laissait tour à tour glorifier et étripailler chez lui. Il était assez en marge de la poésie et de la prose, bien qu'il eut publié quelques plaquettes. C'était un bon gros garçon, joyeux buveur, familièrement cordial, et se trouvant ainsi le centre d'un groupe d'esthètes un peu de brasserie, et de poètes un peu de sous-sols tabagiques, il eut l'idée de fonder une revue pour publier leurs œuvres, sans avoir d'autre ambition personnelle que d'être le Rodolphe Salis de la Rive Gauche, car le succès du Chat Noir l'avait impressionné, et le gentilhomme cabaretier avait été l'un des dix-sept grands hommes dont sa revue avait clamé le los en 1889. Léon Deschamps aurait été très heureux de se créer, lui aussi, une baronie du même genre dans les plaines philistines de la Rive Gauche, et il n'ambitionnait que de ressusciter les Hydropathes ou les Hirsutes dont les cendres étaient encore chaudes ; le premier numéro de sa feuille, qui vraiment et pendant assez longtemps eut à peine droit au titre de revue littéraire, ne s'était-il pas placé sous les auspices d'Emile Goudeau, fondateur, justement, des Hydropathes, et grand ami des gens du Chat Noir ?

A son appel, tous les poètes chevelus du quartier latin, se rendaient deux fois par mois, le samedi, dans les sous-sols du café du Soleil d'Or, place Saint-Michel, qui, auparavant, avait abrité les amis de Goudeau, sous le nom de Café de l'Avenir, et qui continua, sous le nom de Café de la Gare, à désaltérer les soifs passantes, au moins au rez-de-chaussée. Ces sous-sols étaient alors terriblement encombrés, et plus terriblement encore enfumés. La première fois que je m'y hasardai, je faillis tomber à la renverse ; on aurait dit une descente dans un four à chaux ; à peine si, en toussant et en pleurant, on pouvait apercevoir, au fond de la salle, le digne Léon Deschamps à sa petite table présidentielle annonçant de sa voix zézayante que « notre *cer* camarade » le poète X. allait dire des vers.

La foule était énorme, joyeuse et juvénile. Aucune gloire compassée de la Rive Droite, mais d'innombrables futurs grands hommes de la Rive Gauche, poètes, étudiants, rapins, anarchistes, sans oublier les amis personnels de Léon Deschamps ni les compagnes non moins personnelles de tous ces messieurs, qui vivaient joyeusement dans la fumée épaisse comme si, en une existence antérieure, elles eussent été jambons de Mayence ou saucisses de Francfort. Peu à peu, ces réunions souterraines et fumigènes, tout en gardant leur caractère bon enfant, prirent, de par la qualité des récitants et des écoutants, un meilleur cachet littéraire. A côté des chansons et des monologues, qui d'ailleurs ne tombèrent jamais dans la vulgarité des cafés-concerts boulevardiers, on put entendre de nobles poèmes dits par leurs auteurs ; Tailhade et Moréas ne dédaignèrent pas d'y clamer des vers héroïques, et la silhouette faunesque de

Verlaine se laissa deviner derrière les nuages de fumée épaisse.

Le principal lieutenant de Léon Deschamps à cette époque était Georges Bonnamour qui, plus tard, devint celui de Maurice Barrès, ce qui vraiment valait mieux ; il avait déjà les griffes de polémiste agressif qu'il devait être dans la bataille nationaliste, et ceux qui tombaient sous sa patte ne pouvaient qu'admirer la façon dont ils étaient déchiquetés. L'année suivante, la *Plume* eut un autre secrétaire de rédaction, Paul Redonnel, bon poète d'oc et d'oil, qui contribua à orienter la revue de Deschamps vers la littérature nouvelle. La première année 1889 n'avait pas été d'un niveau d'art très élevé, comme je le disais ; la seconde année 1890 fut carrément supérieure ; la série des illustres iconographiés s'avéra moins mélangée, et quelques numéros exceptionnels furent réussis. Il y eut, par exemple, un numéro consacré aux « Décadents » rédigé par Ernest Raynaud, Maurice du Plessys et F. A. Cazals qui est fort amusant, avec des parodies de Coppée et de Sarcey, et un souvenir d'une réunion antérieure, en 1886, où se heurtèrent décadents et anarchistes et où Dubus imposa silence à la tourbe tonitruante des futurs Ravachols en leur assénant tout un sonnet de René Ghil dont le premier vers, fulgurant et mystérieux, était plus tonitruant encore qu'eux :

Mais leurs ventres, éclat de la nuit des tonnerres...

Pendant longtemps on glosa pour savoir ce que ça voulait dire.

Il y eut un numéro exceptionnel consacré aux *Catholiques Mystiques*, alors très à la mode, qui aurait pu être du plus haut intérêt s'il avait été fait

par un autre que Charles Buet, un gras garçon de bonne volonté, dont un drame, « Le Prêtre », avait obtenu un vague succès au Théâtre de la Porte Saint-Martin, et qui se donnait comme le seul successeur authentique de Barbey d'Aurevilly. Ah ! que cette prétention lui valut de nasardes ! et de quelle encre le rabroua Joséphin Péladan que l'autre avait enrôlé dans son hiérophanie. « Ni en religion ni en littérature je n'accepte M. Buet pour confrère » décréta le futur Sâr. Et tout aussi écrasant de mépris se montra le terrible Léon Bloy qui ne souffrait pas qu'on lui disputât l'amitié du Connétable.

Comme Léon Bloy n'a jamais écrit d'article dans l'*Ermitage* et que je n'aurai sans doute pas l'occasion de reparler de lui dans ces pages, je dirai ici quelques mots de ce malheureux atrabilaire, qui fut, comme Jules Vallès, cet autre aigri, un des plus fulgurants écrivains de ce temps. Ces lignes seront d'ailleurs impersonnelles. Je n'ai jamais vu Léon Bloy, et je n'ai jamais voulu le voir, bien que nous eussions des amis communs, soit l'excellent Landry qui fut pendant longtemps sa providence, soit le doux Alcide Guérin qui voulut consoler ce « désespéré » frénétique, et lui consacra, justement dans la *Plume*, une hagiographie fumante d'encens ; d'ailleurs pourquoi vouloir connaître d'un écrivain autre chose que ses livres ?

Ecrivain, assurément il l'était dans la forme du terme, et dans le grisâtre troupeau des plumitifs journaleux, il éclatait de génie verbal. « Le Désespéré », qui avait paru deux ou trois ans auparavant, était un livre étonnant, moins par la somptueuse virtuosité des injures que par l'intensité prenante de certains cris de douleur angoissée, de haine calcinée et de

piété ruisselante. Déséquilibré, certes, mais puissant et émouvant !

C'est certainement à Barbey d'Aurevilly qu'il doit son âme. Non que le hautain Connétable ait acheté à messire Satanas une larve toute neuve pour l'insuffler au corps de son féal, mais tout ce qu'il avait en lui de magnifiquement à part, son catholicisme orgueilleux, son mutisme méprisant dans la foule, l'air d'hidalgo avec lequel il se drapait dans sa misère altière, la sincérité de son amour des lettres vraiment belles et de son culte des idées vraiment nobles, par dessus tout la splendeur étincelante de ses haines, tout cela avait saisi, tordu et repétri l'âme du jeune homme qui lui fut un jour présenté (Léon Bloy avait vingt ans quand le vieux Viking normand en avait soixante). Léon Bloy, jusque là incroyant farouche, m'a-t-on dit, se réveilla plus farouche encore croyant, et de la croyance passionnée de Barbey d'Aurevilly, faite d'orgueil solitaire, d'admiration pour les grandes figures de l'Eglise, et d'exécrations pour la cohue, déclarée ignoble, des fidèles. Il apprit, d'autre part, de lui, ce que c'était qu'écrire, enchâsser le mot qui fait éclat dans la phrase qui fait tempête, éclairer l'idée comme un phare et faire tournoyer le paragraphe comme une fusée, et conduire à coups de fouet claquants le troupeau des faits jusqu'à l'ultime page du volume ; enfin, il épousa toutes les haines du grand isolé qui avait toujours contre lui les deux camps adverses, celui des Havin et des Pichat, comme celui des Veuillot et des Pontmartin, et qui avait été dédaigné par les plus hauts prélats comme méconnu par les plus distingués confrères. Ce pauvre Pontmartin, qui venait de mourir, Léon Bloy lui avait justement consacré dans la *Plume* un éreinte-

ment formidable, et l'autre, qui avait lui-même éreinté pas mal de gens dans ses « Jeudis de Madame Charbonneau » n'avait guère le droit de revenir de l'autre monde pour le tirer par les pieds. Ne s'était-il pas vilainement dépêché, à la mort de Barbey d'Aurevilly, de danser avec fureur sur sa tombe, avant que s'ouvrit presque aussitôt (tous les deux étaient octogénaires) la sienne, sur laquelle Bloy, à son tour, devait venir trépigner avec une frénésie plus méprisante encore ! « Il est mort sous lui, tout à coup, absolument comme il écrivait, et cette suprême déjection n'a produit aucun effet appréciable... Les journalistes se sont rués à l'indifférence ».

C'est ainsi que peut s'expliquer Léon Bloy. En tout et pour tout, il outrera et déformera son maître. Les averses de hautaine ironie que le vieux gentilhomme de lettres ne laissait tomber que sur des adversaires dignes de lui, deviendront, chez son plébéien écuyer, des cataractes d'injures d'autant plus rageuses que les inondés seront plus quelconques, et sa pauvreté orgueilleuse et silencieuse se muera en une misère insultante et menaçante de mendiant à escopette ; et enfin, ce christianisme qui, chez Barbey, gardait toujours, à défaut de la douceur évangélique, quelque chose de la grandeur de ses dix-huit siècles de gloire deviendra, chez Bloy, un hoquet continu de rage comme d'un Ravachol qui aurait mal lu Joseph de Maistre. Pis encore ! car ce catholicisme de Léon Bloy a quelque chose de démoniaque, étant fait d'orgueil, de haine et de rébellion. Le vers insondable de Baudelaire : *Mais le Damné répond toujours : Je ne veux pas !* éclaire tout le domaine infernal d'une lueur de soufre, puisque ce domaine n'est pas uniquement dans le futur, et que

dès cette terre-ci les âmes sont en enfer quand elles sont dévorées de rage, et au paradis quand elles sont souriantes et aimantes à l'égal des petits enfants. Une âme essentiellement de méchanceté et d'imprécation comme celle de Léon Bloy est essentiellement aussi une âme de damné.

Peu importe qu'il se soit exprimé au nom du Fils de Dieu. L'Evangile nous a mis justement en garde contre les faux justes qui parlent au nom du Christ et qui ne sont que des satans. La punition des haineux, c'est que leur rage finit par ne plus pouvoir distinguer entre les canailles et les saints. Cet odieux Léon Bloy a craché sur la dévouée Mademoiselle Read qui avait si filialement soigné la vieillesse de Barbey d'Aurevilly ; et il a traîné dans la boue Madame Hello : « Ici on assassine les grands hommes » qui avait rendu la vie d'Ernest Hello aussi douce que possible, et il a insulté et calomnié tous ceux qui lui ont rendu service, tous ceux qui l'ont nourri quand il avait faim, vêtu quand il avait froid, logé quand il était à la rue, et il s'est fait gloire du titre abominable qu'il s'était donné : le Mendiant Ingrat !

Oui, mais quel écrivain ! et quand le vol de ses injures est légitime, quelle joie vengeresse à le voir fouailler les infâmes ! Quand il s'arme pour la querelle de Dieu, il est beau comme un Archange ! Et quand il combat pour les saints, les pauvres, les moines, les religieuses, il est splendide ! Même quand il se défend contre les malandrins du trottoir, on peut encore l'admirer. Quelles pages merveilleuses que cette « Lamentation de l'Epée » que lui inspira une comédie jouée contre lui par deux ou trois journalistes pour le chasser d'un journal où était alors son gagne-pain ! L'Epée se lamente : après avoir été

le glaive de feu de l'Ange de l'Eden, après avoir été l'arme du Conquérant éternel : « J'ai tué des Vieillards qui ressemblaient à des palais de Douleur... » elle est devenue « la ressource dernière et la fatidique salope des maquereaux en litige ou des journalistes oblats dont la purulence eut épouvanté Sodome ».

En dépit de tout, et peut-être même à cause de cette rage de damné, Léon Bloy, comme le Satan d'Alfred de Vigny, exerçait une attraction étrange. On le savait si pauvre, si malheureux, si solitaire ! Et lui-même, dans son « Désespéré », s'était dépeint d'une façon si douloureuse, qu'on brûlait de le consoler. Que de bons ecclésiastiques, que d'admiratifs jeunes gens sont allés à lui, le cœur plein de tendresse, et la main pleine de sols, et qui sont d'ailleurs revenus le dos zébré d'étrivières ! Je me réjouis de n'avoir pas été l'un d'eux, car on pourrait alors attribuer à un déplaisir personnel l'appréciation que je porte sur lui d'une plume désintéressée, et même d'une âme sereine. Peut-on s'irriter contre un fou ? Il suffit de s'en garer. Surtout quand sa folie d'invectives forcenées vient de la manie de la persécution. Léon Bloy n'a semé autour de lui que le malheur sans se rendre lui-même plus heureux : « Au moins es-tu content ? — Plus triste que jamais ». Et pourtant, après sa mort, son étrange attraction persiste. Des *Cahiers Léon Bloy* paraissent périodiquement, consolant son ombre qui doit continuer à baver son fiel dans les champs d'asphodèles. Soit ! Personne n'est sûr qu'un tel soit damné, et c'est une sainte et salutaire pensée, comme disent les Livres Saints, de prier pour les morts. Oublions les injures et les injustices du dément, ne nous rappelons pas qu'il n'est

presque personne avec qui il ne se soit brouillé (Deschamps lui-même a dû lui retirer sa *Plume)* et jugeons-le comme il sied qu'il soit, avec tristesse, avec admiration parfois, avec indulgence toujours.

De toutes les pages qui ont été écrites sur lui, aucune ne me semble plus juste que celles d'un autre converti, qui avait été un violent forcené mais qui devint un doux, donc un vrai chrétien, Adolphe Retté. Son livre « Léon Bloy, essai de critique équitable » me semble définitif.

Le « Mercure de France » : Alfred Vallette... et d'autres revues.

Ni l'*Ermitage* ni le *Mercure* n'eurent de joyeuses réunions en des sous-sols enfumés comme la *Plume*. C'étaient des revues graves !

Le *Mercure* était né exactement le premier janvier 1890, et cette date montre que rien n'avait été laissé au hasard pour sa naissance, ni n'allait l'être pour ses numéros successifs. C'est que le groupe de ses fondateurs, en lui-même un peu disparate, avait la chance, que le nôtre ignorait, de compter parmi ses membres un homme vraiment né pour diriger une revue et une maison d'éditions : Alfred Vallette.

Les écrivains ne se rendent pas toujours compte de l'importance de la direction pour une revue. Certes, la rédaction compte aussi, et en un sens davantage ! mais les efforts des collaborateurs seraient vains s'il n'y avait pas là un directeur-administra-

teur pour harmoniser les sommaires, et régulariser les dépôts et les ventes. Or, n'est pas directeur qui veut. Il faut pour ce rôle des qualités spéciales. Sans doute faut-il aimer les belles-lettres, et les pratiquer (et Alfred Vallette venait d'écrire un roman très honorable, « Le Vierge ») et encore est-il excellent d'être large d'esprit et curieux de nouveauté, mais il ne faudrait pas être trop original, trop personnel. La *Revue des Deux-Mondes* elle-même souffrit de la personnalité de Brunetière. Vallette n'avait aucun de ces défauts, et il avait, par contre, toutes les qualités nécessaires.

Dans les *Portraits du Prochain Siècle*, Jules Renard a tracé de lui un amusant croquis, qui est certainement un des mieux venus de cette collection un peu encombrée. Je le reproduis parce que je ne crois pas qu'on l'ait recueilli dans les œuvres complètes de Jules Renard :

> « Le *Pot de Fer*. Boutonné jusqu'au col, mince comme une raie d'écume, il ne se laisse pas taper sur le ventre. Quand il raidit ses jambes courtes, les deux anses dans ses poches, têtu, tondu, coiffé d'un couvercle aux bords plats et haut de forme, nul vent ne l'ébranle, mais il tourne volontiers de lui-même avec la lumière. Il parle et dit couramment d'une voix fêlée : « n'est-ce pas ?... point de vue... tout comprendre... caractère des choses... objet en soi... analyse et synthèse... » A son foyer brûlent du bois dur, des principes secs, des règles de vie inflexibles. Une joue grosse, l'autre ronde, les cheveux cendre et suie, polis par la flamme et le frottement, il cuit d'ordinaire à petit feu. On y ferait

la soupe au lait. Mais parfois, il se fâche à blanc, au seul nom de quelque pot de terre trop commun. Geste cassant, moustaches pointées, raillots malins, il bout, et bientôt son couvercle remue, se soulève et monte, ailé comme le pétase du *Mercure de France.* »

C'est lui seul — versé comme il était dans toutes les questions de librairie, d'édition, de flair commercial — qui a décidé du succès du *Mercure ;* qui, dès le début, en a fait la plus soignée des jeunes revues ; qui, plus tard, l'a transformée habilement de simple anthologie en revue d'idées, en a modifié avec prudence l'impression, le papier, la périodicité ; qui l'a rendue originale à la différence de tant d'autres faisant vraiment double emploi avec la *Revue des Deux-Mondes ;* qui y a développé la chronique de quinzaine, en a fait le grand agent d'information sur l'étranger artistique et littéraire, tout en réussissant, à l'intérieur, à faire vivre côte à côte autoritaires et libertaires, individualistes et socialistes, et a trouvé moyen notamment de traverser la longue crise de l'Affaire Dreyfus, avec une collaboration aussi contradictoire que possible, sans désobliger personne et en laissant à chacun sa liberté de plume... Vraiment, je ne sais pas si quelqu'un, autour de lui, eut été capable de mener une navigation aussi difficile dans une telle région d'écueils sournois et de remous improvistes.

Je disais que le groupe des onze fondateurs du *Mercure* était un peu disparate : cela n'en valait que mieux pour la variété des talents ; un groupe trop homogène eut tourné tout de suite à la petite chapelle, tandis que, vraiment, aucune confusion

n'était possible entre Jules Renard et Remy de Gourmont, ou entre Ernest Raynaud et Julien Leclercq, ou même entre Dubus et Dumur aux noms presque identiques et que je n'arrivais pas à distinguer avant de les avoir vus en chair et en os tous les deux. Le noyau central venait en partie de l'ancienne *Pléiade*. Certains avaient amené quelque ami personnel, Gourmont son confrère Denise de la Bibliothèque Nationale, Raynaud son collègue Court des commissariats de police, et Jules Renard personne, il était trop « sourire pincé » pour avoir beaucoup d'amis. Et il y avait encore le bon gros Albert Aurier et le triste maigre Albert Samain. Hélas, il n'en reste à l'heure où j'écris ceci (1932) que quatre : Vallette, son *ad latus*, Dumur et les deux poètes Raynaud et Court, la police conserve, c'est son rôle ! Le groupe primitif s'était d'ailleurs très vite étoffé de dix autres fondateurs adjoints, et de nombreux chroniqueurs et rédacteurs sans parler des actionnaires, et s'il fallait seulement nommer les principaux, ce serait une longue procession qu'il faudrait faire défiler ; et alors moi-même je devrais y figurer : depuis 1897 je tiens au *Mercure* le sceptre plus soporifique que le rameau d'or de « Robert le Diable », de la Science Sociale, et depuis moins longtemps une autre houlette enrubannée dont il n'est peut-être pas nécessaire de dire le titre.

Pas plus que moi ne faisaient partie du *Mercure* primitif les principaux poètes de la génération nouvelle, ni Moréas, ni Le Cardonnel, ni Henri de Régnier. Celui-ci qui y vint plus tard, mais alors, en passant auparavant par l'*Ermitage*, était plutôt aux *Entretiens* avec son ami Viélé-Griffin. Les *Entretiens* étaient nés un mois avant nous, le premier mars 1890.

Encore ce premier numéro est-il paginé à part, et c'est exactement, comme pour nous, le premier avril que commence leur véritable carrière. Celle-ci devait être, d'ailleurs, sensiblement plus courte que la nôtre, puisque c'est avec le numéro de décembre que finirent ces premiers *Entretiens*, les vrais. L'éditeur Kolb continua à faire paraître pendant un an encore la revue, mais avec une collaboration moins intéressante, puis il laissa tout s'éteindre.

Les *Entretiens* avaient trois animateurs de bonne race : Paul Adam, Henri de Régnier et Viélé-Griffin, mais leurs petits cahiers mensuels étaient d'un aspect peu heureux : typographie lourde, papier mauvais, format mesquin, couverture terne. On comprend mal que Viélé-Griffin qui, plus tard, réalisa pour ses œuvres de si artistiques éditions, ait consenti à une impression aussi médiocre, ni que lui et Régnier qui ne s'intéressaient qu'à la poésie, aient tenu à avoir une tribune à la fois politique et littéraire, et même plus politique que littéraire, et de quelle fâcheuse politique ! Paul Adam, le meneur du groupe, dont il était l'aîné, s'était bien vivement emballé sur le compte de Bakounine et de Stirner, mais enfin, mieux valait être kropotkiniste que marxiste, l'anarchie est à la base de liberté, non de tyrannie, et « l'on ne prononce pas ce mot liberté sans qu'il ne subsiste dans l'air quelque battement d'aile ! » Je ne sais plus qui parle ainsi dans « Lorenzaccio ».

Les *Entretiens politiques et littéraires* pour leur donner leur nom complet, ne contenaient que trois articles dans leur premier numéro, un d'Henri de Régnier, des souvenirs de jeunesse, un de Viélé-Griffin sur le vers libre, un de Paul Adam sur l'an-

tisémitisme, et à peu près chaque numéro, ces trois noms reparaissaient. Le secrétaire de rédaction était alors Georges Vanar ; plus tard ce fut Bernard Lazare qui avait été mis en rapports avec les trois amis par Éphraïm Mikaël. D'autres noms paraissent aux sommaires : Gabriel Mourey, Alphonse Germain, Ferdinand Hérold, qui donna un éreintement de Berlioz et récolta une fessée d'orties de l'Ouvreuse, il fallut aller sur le terrain !

Les *Entretiens* s'étaient fait une spécialité des articles terribles. En politique on n'y jurait que par la déesse Anarchie, ce qui fait qu'on avait tout le monde contre soi, et en littérature on partait en croisade pour le vers libre mais en houspillant tous les mécréants, comme les bons croisés d'autrefois. L'article enthousiaste de Mirbeau sur Maeterlinck provoqua des commentaires aigres de Paul Adam qui faillirent faire prendre feu à toute la *Jeune Belgique*. Mais le grand hourvari fut provoqué à la fin de l'année par un article de Bernard Lazare sur les *Quatre faces*. On y apprenait que l'âme de la foule avait, comme une idole indienne, quatre faces : 1° la parodie des choses respectables, et Théodore de Banville était flagellé pour avoir écrit les « Odes Funambulesques » ; 2° le niais sentimentalisme, et Coppée écopait ; 3° le goût de l'ordure, et Armand Sylvestre s'y voyait mettre son nez rabelaisien, et 4° l'amour de l'ordure voisine, ce qui faisait couvrir Catulle Mendès d'épithètes vésicantes. Et du coup, les *Entretiens* furent très connus, au moins de ces quatre poètes.

Ils auraient dû, d'ailleurs, l'être de beaucoup d'autres, car ils étaient merveilleusement rédigés. Quelques-unes des fantaisies les plus précieuses de Ré-

gnier y parurent, et dans chaque numéro, Paul Adam prodiguait les aperçus touffus et imprévus. Des noms nouveaux y brillaient, dignes des aînés : Verhaeren, Eekhoud, Valéry, Gourmont. En 1892, André Gide y donna le *Traité du Narcisse*. Moi-même je crois bien y avoir collaboré une ou deux fois. Tout y était savoureux, jusqu'aux feuilles de garde où la réclame commerciale devenait servante de la poésie. *Ecce ancilla Domini !*

Ce n'étaient pas les seules revues qui fussent alors florissantes, mais ces remembrances cursives n'ont aucune prétention au complet. Il y a des bibliographes professionnels qui cataloguent jusqu'aux plus éphémères périodiques, et il ne convient pas d'empiéter sur leur domaine. Je dirai seulement encore quelques mots d'*Art et Critique*, le grand hebdomadaire d'alors qui paraissait depuis un an environ.

Avec ses seize pages à deux colonnes, bien imprimées et déversant chaque samedi sur le lecteur articles, chroniques, échos, lettres, comptes-rendus de livres, de tableaux et de pièces, avec surtout ses « Lettres de l'Ouvreuse » de Willy et ses « A travers la presse » de Trissotin, *Art et Critique* constituait une force. Une force, il est vrai, un peu orientée à contre sens de nos tendances à nous, symbolistes. Jean Jullien, qui la dirigeait, donnait en plein dans le naturalisme, et ne voyait rien au-dessus du *Théâtre Libre*, alors que, sans nier le mérite d'Antoine et sa recherche du nouveau, nous pensions qu'il y avait autre chose à faire, même au théâtre, que de remplacer les meubles peints sur toile par des meubles véritables, et de parler à quart de voix et en tournant le dos au public sous prétexte de naturel. Nous n'en entretenions pas moins les meilleures relations avec

Jean Jullien et ses collaborateurs Georges Lecomte, Paul Masson, Henry Gautier-Villars, et ce fut un vrai crève-cœur quand, un jour, la pauvre revue, devant la redoutable triplice de l'imprimeur, du marchand de papier et du dépositaire, poussa un long cri de détresse, suppliant ses services gratuits de se laisser transformer en services payants. Hélas, vieille histoire, toujours la même ! « Savez-vous, demandait la revue, en son numéro suivant, savez-vous combien de six cents il en est venu ? Un ! » Le plus savoureux, c'est que cet unique, qui avait écrit un billet très gentil et que nous pouvions regarder comme un chic type et le modèle des confrères de la presse des boulevards, était condamné, quelques trimestres plus tard, comme maître-chanteur : le fameux Jacques Saint-Cère ! Ce n'était pas de chance, en vérité ! Sur six cents obligés, cinq cent nonante-neuf ingrats et une fripouille. Contre la triplice et contre la multiplice des lecteurs défaillants, le bon hebdomadaire avait tenu le coup quatre-vingt-trois fois, à la quatre-vingt-quatrième, il rendit les armes.

Faut-il citer d'autres revues de cette benoîte année 1890 ? Il y en avait tant ! René Ghil faisait paraître les *Ecrits pour l'Art* et Rodolphe Darzens la *Revue d'Aujourd'hui*, qui dut presque aussitôt interrompre sa course. Darzens faisait pourtant figure dans la jeune France d'alors. Une scène en vers « L'Amante du Christ », avec un curieux frontispice de Félicien Rops où le Christ ressemblait à Rodolphe lui-même, l'avait mis en vedette. On aurait pu le croire parti pour la grande gloire quand sa revue lui manqua des quatre pieds. Il haussa les épaules et se tut. C'était un sage. Depuis il n'a plus parlé. Sage parfait !

Il y avait encore un excellent confrère de province, M. de Chauvigné, qui faisait paraître à Tours une *Revue de la littérature moderne*. Le titre était vaste comme le syncrétisme de son directeur capable d'admirer également Villiers de l'Isle-Adam et Georges Ohnet. Un moment nous lui vînmes en aide en lui envoyant poèmes en prose de noble style et ballades de haut goût, puis, un peu découragés nous l'abandonnâmes à son sort. C'est pourtant de cette revue tourangelle que nous vint un très gentil camarade, Tardiveau futur Boylesve ; la première fois qu'il fut nommé dans l'*Ermitage*, ce fut avec quelques égratignures ; il ne nous en voulut pas et devint notre ami. Lui aussi était un sage.

Un autre confrère d'alors devait, plus tard, se faire un nom, également, mais dans la littérature d'automobile, Baudry de Saunier. Il avait fondé une petite feuille dont le nom, *Le Roquet*, faisait suffisamment deviner l'heureux caractère ; mais comme les passants mordus aux mollets étaient nos bêtes noires, nous criions de bon cœur Kss ! kss ! Au bout de quelques jappées, le *Roquet* devint aphone et se fondit alors avec le *Carillon* et cet alliage hétérogène fut salué en métaphores congruentes : « ... quelque aigre clochette jettera parfois aux échos une voix qui se souviendra d'avoir aboyé... » Pauvre *Roquet*, son dernier coup de dent avait été féroce, emportant le morceau de son presque homonyme Jules Roques, directeur discuté du fameux *Courrier Français*. « Que pensez-vous qu'il arriva ? — Ce fut le *Roquet* qui creva ».

Et en Belgique, quelle riche floraison correspondante de revues ! *La Jeune Belgique*, d'Iwan Gilkin et Albert Giraud, la *Pléiade*, la *Wallonie*, d'Albert

Mockel. La *Revue Blanche*, qui n'était pas encore l'organe des frères Natanson, et dont le directeur pour une revue de jeunes gens portait un nom bien prédestiné : Jeunehomme... Jamais, en vérité, on n'avait vu paraître à la fois tant de jeunes revues, et si brillantes, et si ardentes ! On aimait la beauté, la musique et la poésie ! Heureux temps !

Verlaine et Mallarmé.

A tous seigneurs tous honneurs. Commençons par Verlaine et Mallarmé la série des poètes.

Verlaine n'avait pas encore écrit chez nous avant le mois de mai 1892 où il nous donna un fragment d' « Ode en son honneur », triolets galants dont le dernier vers :

Tel le pastel d'après ma femme nue.

faisait aisément deviner tout le reste. Une autre petite pièce du même style *Haud ignara mali* suivit. Et vers la fin de l'année parut un troisième court poème en distiques réguliers « Vêpres Rustiques », dont peut-être sont sorties les « Géorgiques Chrétiennes » de Francis Jammes : c'est la même allure de procession dandinante, la même naïveté paysanne... Et ce serait vraiment curieux si, de même que tout le décor Maeterlinckien tient, déjà, dans un vers du père Hugo.

Et les paons couverts d'yeux passent dans des miroirs.

Tout le talent seconde manière de Jammes venait d'une piécette verlainienne parue dans l'*Ermitage* :

Le dernier coup de vêpres a sonné ; l'on tinte.
Entrons donc dans l'église et couvrons-nous d'eau sainte.

Voici venir le saint cortège et les deux chantres
Portent de lourds antiphonaires sur leurs ventres.

Une prière est murmurée à voix basse
Qu'on entend comme un vol de bons anges qui passe.

Le soleil lui faisant un nimbe mordoré,
Le vieux saint du village en est transfiguré.

En outre, dans une chronique, l'*Ermitage* de cette année avait donné huit vers inédits sur Moréas avec l'indication : « Tiré d' « Invectives », à paraître chez Vanier ». Mais je crois bien qu' « Invectives » n'a paru qu'en partie et que les huit vers sont encore inédits. Hélas, il n'y a pas moyen de les citer ! Les amateurs de curiosités littéraires — qui professionnellement n'ont peur de rien — iront, s'ils le veulent, les retrouver dans le numéro de septembre 1892. Il y a là des rimes et des assonances qui ne sont pas « pour les petites filles — Dont on coupe le pain en tartines ! » — comme disait le bon Théo.

Verlaine était, à ce moment-là, en plein épanouissement de gloire. Nul poète vivant ne pouvait se comparer à l'auteur des « Fêtes Galantes » et de « Sagesse ». Il avait conscience de sa personnalité à

nulle autre semblable, et qu'aucune voix humaine, peut-être, n'avait murmuré de plus émouvantes, de plus divines prières, comme aussi hoqueté de plus crapuleuses ivresses ; mais, parce qu'il était resté très gavroche, il se plaisait à « épater le bourgeois » : barbe inculte, feutre défoncé, grand caban pisseux, gourdin d'apache, un pur truand ! En lui-même, il devait se dire, quand les belles dames se reculaient sur son passage : « Eh oui, petites dindes, ce gueux abominable, c'est Verlaine, le grand Verlaine ! Hein, si vous le saviez, ça vous en boucherait un coin ! »

Je l'ai vu, sur la place Saint-Sulpice, se retourner d'un air féroce sur des passants qui venaient de le croiser, et avaient dû, sans doute, le regarder sans bienveillance, ce milord l'arsouille, car vraiment il était à faire peur, mais je crois bien que, fini de se retourner et reprenant sa marche boiteuse, il avait éclaté de rire dans sa barbe, d'un bon rire naïf de grand enfant à l'idée de la grande peur de ces affreux notables.

Tout à fait le Choulette du « Lys Rouge » ! Anatole France, qui le connaissait bien, l'a croqué au vif dans ce roman qui, sans sa silhouette hirsute, serait un peu quelconque, et qui, du coup, s'illumine ! Choulette arrivant à la gare où stationne le rapide pour Florence, cherchant ses compagnons de route déjà montés, et effrayant tout le train en montrant à chaque portière son visage de vieux vagabond méchant, c'est tout à fait Verlaine ! Mais, du coup, et pendant tout le voyage, Choulette a été le plus exquis et le plus tendre des amis ; il avait été si heureux d'être si mal vu par tous ces gens de la haute ! Le « *Da mihi nesciri* » de l'auteur de « L'Imitation » ne suffit pas à certaines âmes assoiffées d'hu-

milité et d'humiliations ; il leur faut pis qu'être ignoré : être méprisé. Il y avait peut-être quelque chose de cela dans les fanfaronades de gras péchés, de gros vilains péchés du Pauvre Lélian. Etre mal jugé par les riches, cela ne lui suffisait pas ; il voulait, de plus, être mal jugé par des dévotes gens, par les vraiment saintes gens, sincères et pieuses, et peut-être déjà sonnait en lui-même le bon rire joyeux de grand gosse qu'il savait qu'il aurait, au paradis, devant tous ces élus officiels à l'auréole bien propre, quand le bon Dieu irait le prendre, lui le poivrot, le vieux faune paillard, et lui dirait devant tout le monde : « Pauvre Lélian, c'est encore toi que j'aime le plus ! »

N'importe, il était, à cette époque, carrément infréquentable, étant ivre dès qu'il avait franchi le seuil de sa maison (il y a tant de bistros à Paris !) le seuil aussi de l'hôpital où la maladie l'obligeait à de longues villégiatures, et où, du moins, le dur réglement le préservait de l'alcool néfaste. C'est là qu'il fallait aller le voir, car il y redevenait le bon vrai Verlaine d'antan avec son grand rire de gavroche. Je me souviens d'un long récit qu'il nous fit, à Marc Legrand et à moi, d'un récent voyage en Belgique où son pieux cornac Jean Casier ne lui avait pas fait grâce d'une église, ni d'une chapelle, ni d'un calvaire ; quelque dévôt qu'il fut, lui aussi, le bon Verlaine avait l'air de trouver que la Belgique manquait de tavernes, mais il n'en voulut pas à son cornac.

Une autre fois, toujours avec Marc Legrand, j'allai lui faire visite à l'Hôpital Broussais. C'était un dimanche, et par un beau soleil d'avril. Verlaine se chauffait voluptueusement aux premiers rayons d'un soleil printanier ; il disait : « Hein ! quel beau

temps ! » Et il ajoutait simplement : « Comme on serait mieux au fond d'un café ! ». C'était si drôle qu'il éclata de rire, et nous avec lui.

Hors de l'hôpital, on avait peine à causer avec lui, si trébuchant était-il à chaque bout de phrase. Pourtant je l'ai vu, une fois, chez Mallarmé, très maître de lui, très loquace, plein de verve et d'esprit, et Mallarmé alors tout à fait silencieux comme par suprême politesse, car de jalousie il n'en avait pas pour son vieil ami. Bien d'autres fois, je le rencontrais aux sous-sols de la *Plume* ou d'ailleurs, car les sous-sols littéraires foisonnaient alors ; il descendait volontiers dans une sorte de cave de la rue Gay-Lussac où un ténorino à mine équivoque, surnommé Chopinette imitait le gentilhomme Salis ou le truand Bruant. Je me trouvai un soir à son côté, mais je ne pus tirer une parole de lui ; il restait pelotonné dans son caban, le feutre enfoncé sur les yeux, et la bouche barbue trouée d'une pipe, muet, sombre, immobile, sans avoir l'air d'écouter même son grand ami Cazals qui, depuis un moment, arrosait Boileau de copieuses injures. Soudain Verlaine sort de son silence, et sans desserrer les dents pour ne pas lâcher sa pipe, il vaticine, grave : « Cazals, ne parle pas mal de Boileau ! (nous fîmes silence). Jeune encore (et il s'était soulevé à demi, l'index haut) il eut les couilles mangées par des dindons (il s'arrêta une seconde et finit en se rengorgeant) pleins d'orgueil ! » Et son rire de gamin heureux d'une farce sonna joyeusement.

On a tant écrit sur Verlaine que je m'en voudrais de parler longuement de lui. Que d'autres l'ont fait mieux, l'ayant mieux connu ! Pendant longtemps, avant que l'*Ermitage* existât, je me contentais de le

regarder de loin à sa table du café François Ier, « au fond du café » comme il disait ; puis, quand la revue, bien partie, me donna une raison de l'aborder, je l'écoutais avec délices quand il n'était pas lui-même trop « parti » en lui donnant seulement la réplique pour relancer sa verve, mais, tout cela, des douzaines de littérateurs d'alors l'ont fait et pourraient rapporter de lui des répliques plus amusantes ou des blagues plus drôles.

Le pauvre Verlaine ne devait pas être des nôtres bien longtemps. La misère, l'alcool, la maladie, avaient fini par ruiner un organisme pourtant bâti à chaux et à sable. Sans ses longs séjours dans les hôpitaux, il n'aurait pas atteint l'âge auquel il parvint, âge relativement avancé, étant donné sa manière de vivre, et cependant bien jeune, à peine plus de cinquante ans quand il avait l'air d'en avoir soixante-dix. Sa mort fut inattendue, et lamentable, dans la chambre d'une vieille ribaude avec qui il s'était acoquiné, sans qu'on put aller à temps avertir son fils, ni même le prêtre... Peut-être le pauvre Verlaine qui, malgré tout, était si sincèrement croyant, si dévôt même, avec une enfantine terreur du diable, connut-il les affres de cette mort de désolation dont les brandisseurs d'anathèmes menacent les pécheurs impénitents. Parallèlement ! il avait mené sa vie sur deux sentes, le chemin mystique bordé de lis, et le tortueux raidillon sali d'ordures, avec, peut-être, l'idée qu'il attrapperait bien le bon saint Pierre, et voilà que le méchant porte-clés ne lui laissait pas le temps de sauter du sentier des perversités dans la route des étoiles ! Qui sait si l'angoisse ne tortura pas alors son vieux cœur qu'un bon chevalier masqué avait jadis percé de sa lance, et qu'il vit

guetté par une autre effrayante figure ? et qui sait s'il ne fut pas sur le point de céder à ce sombre désespoir qui est le péché contre le Saint-Esprit, celui qui n'est pas pardonné ?

C'est la question troublante que se posaient ceux qui, religieux comme lui, et anxieux de savoir si était sauvé celui qui avait crié vers le ciel les plus admirables prières qui aient été dites depuis les grands Psaumes, assistaient, le surlendemain de sa mort, à ses funérailles dans cette précieuse église de Saint-Etienne-du-Mont où il avait dû entrer si souvent puisque c'était sa paroisse. Or, comme pour répondre à cette muette interrogation, juste à la fin de l'absoute, les cloches de l'église (ce devait être la veille de quelque fête carillonnée) s'éveillèrent comme d'elles-mêmes, et sonnèrent à toute volée, on eut dit pour célébrer la réconciliation du pécheur et l'entrée triomphale du Pauvre Lélian dans les prairies lumineuses du ciel des saints et des poètes...

Cette année-là, l'*Ermitage* devait rapprocher dans le même volume Verlaine et Rimbaud de qui, en septembre, nous donnâmes quelques vers inédits :

Regrets des bras épais et jeunes d'herbe pure !
Or des lueurs d'avril au cœur du saint lit ! Joie
Des chantiers riverains à l'abandon, en proie
Aux soirs d'août qui faisaient germer ces pourritures.

Aucun de nous n'avait connu Arthur Rimbaud, disparu depuis longtemps de Paris, et même d'Europe, et qui venait de mourir inconnu dans un hôpital marseillais au retour d'un long séjour en Abyssinie, mais tous nous avions lu et admiré quelques-uns de ses vers étranges, et nous avions été heureux

de publier les inédits qu'on nous offrait et dont l'obscurité même nous enthousiasmait ! Arthur Rimbaud, on a tellement parlé de lui que je ne veux pas ajouter quelques pages de plus à l'amas de livres qui le concernent, d'autant que ces notes ne devraient tenir que des souvenirs personnels et que je n'ai jamais connu ce mystérieux personnage. Certes, je ne nie pas sa valeur littéraire, ni sa singularité unique : cette rupture brusque avec toute poésie après avoir écrit quelques-uns des vers les plus personnels de son temps à l'âge de dix-huit ans, et cette vie toute nouvelle d'explorateur, de coureur d'aventures africaines sans qu'il semble se souvenir un instant de sa vie antérieure, comme tout cela est bizarre ! mais d'un intérêt psychologique plus que poétique. Je crois qu'on a mis beaucoup trop haut Arthur Rimbaud comme poète, ce ne fut qu'un rhétoricien ; rhétoricien de génie je le concède ; le « Bateau Ivre » est une vision effarante, et le nom de son auteur ne sera jamais oublié des artistes de la phrase, mais en poésie il y a autre chose que la phrase ! Dans ses vers ne se trouvent ni profondeur de pensée, ni intensité d'émotion ; il n'y a que des images, parfois étonnantes, mais qui n'éveillent rien que de l'étonnement, et surtout parce que l'auteur les créait à un âge précoce. Enfant prodige, si l'on veut, mais à la façon de tant de lauréats du Concours général. Rimbaud aurait eu, incontestablement, le grand prix d'honneur au Concours de poésie, toutefois est-ce suffisant ?

Et puis, l'homme fut si répulsif ! Littérature à part, le cas Rimbaud ne mérite que le silence. Ce jeune homme échappé du collège tout bossu de génie, d'orgueil et de séduction perverse était un de ces êtres

qu'il faut fuir ; le malheur est que le faible et tendre Verlaine ne sut pas, ou ne put pas, ou ne voulut pas fuir. Sans doute si c'est à son influence complice que nous devons le vice de Verlaine, et son crime, et sa prison, et par contre-coup sa conversion et sa repentance, on peut, *félix culpa !* être indulgent pour ce petit satan adolescent comme certains gnostiques le furent jadis pour Satan lui-même, mais encore une fois, cela ne vaut pas les amas de commentaires et les polémiques interminables de sa sœur Isabelle, de son beau-frère Paterne Berrichon, de son professeur Izambard, et de tant d'autres !

D'autant que ces études si âprement poursuivies n'ont, au fond, rien éclairci, pas plus la raison de ce talent éruptif que la responsabilité de chaque complice dans le crime ou la folie. A fouiller ces tristes choses, il semble que Verlaine ait été aussi coupable que Rimbaud, et peut-être plus, et que le vrai corrupteur, ç'ait été lui l'aîné, et non le gosse. On a reproché à Marcel Coulon d'avoir cherché à tirer au clair, en magistrat professionnel, toutes ces vilaines obscurités, et peut-être en effet, aurait-il mieux valu n'avoir sur Verlaine que des renseignements vagues, vagues, vagues, sans savoir de façon précise qu'il avait roulé dans la fange avec Rimbaud et dans l'atrocité avec sa mère, Verlaine frappant sa vieille mère ! Tous les pécheurs sont salis par le péché, mais quand ils se repentent ils rayonnent de blancheur ; peut-être tels saints du Moyen-Age que l'Eglise a placés sur les autels ont-ils commencé par être, eux aussi, des déments, des possédés, des sanglants ? On aimerait ainsi que toute la partie sombre de la vie de Verlaine fut restée dans la nuit et que seule rayonnât dans l'azur lumineux sa vie de saint.

et que sa statue put se dresser dans quelques chapelles et recevoir la prière des fidèles, il aurait peut-être suffi de quelques moines-poètes ou de quelques doux curés de campagne naïfs pour le vénérabiliser, pour le béatifier, pour le canoniser, mais comment cela est-il possible avec tout ce qu'on sait de précis sur ces deux malheureux forçats du vice ?

Au nom de Verlaine que soit joint, de préférence, celui de Mallarmé, puisque nous les regardions tous les deux comme nos Maîtres ! Mallarmé n'a jamais écrit dans l'*Ermitage*, pas plus que dans nos autres revues symbolistes d'alors ; ce n'est que plus tard que la *Revue Blanche*, la revue des frères Natanson, acheta, par souci de tam-tam, le droit de publier quelques-unes de ces « Divagations » que le poète eut aussi bien fait de laisser dans ses tiroirs ; mais nous eûmes tous avec lui de constantes et ferventes relations. Je le revois en esprit tel que je l'ai vu si souvent : fine tête aux beaux yeux clairs, moustache assez forte et barbe taillée en pointe comme c'était alors la mode, l'air simplement d'un homme du monde, et que rien, à première vue, ne distinguait des autres mondains. Mais à l'approcher, à le fréquenter, quelles délices ! Dans ce passant qui ne semblait être que le professeur qu'il était, ou le chef de bureau qu'il aurait pu être, se révélait vite un des hommes les plus exquis qu'on put voir, d'une urbanité parfaite, d'une cordialité charmante, d'une intelligence merveilleuse. Il aimait la jeunesse, et notre jeunesse l'aimait tant étaient hauts sa dignité de vie et son désintéressement purs de toute présomption basse ou vulgaire. Ce n'est qu'avec ceux qui pouvaient se dire ses disciples qu'il se trouvait vraiment à son aise, et aussi à son avantage, loin de ses réels élèves

du collège, auxquels le livrait sa vie professionnelle, car il était professeur d'anglais au lycée Condorcet ; et quelques-uns de nous qui avaient suivi sa classe se rappelaient avec gêne l'irrespectueuse sarabande des potaches à laquelle il était alors livré comme aux bêtes. Mais peut-être en souffrait-il moins qu'eux, tellement il vivait dans un monde supérieur à toutes ces contingences ! Sa classe faite, il retrouvait ses chères jouissances d'art et de poésie et il marchait dans son rêve étoilé. Il était heureux comme un dieu.

Une fois par semaine, le mardi, il recevait dans son modeste appartement de la rue de Rome. On sonnait, et c'était lui-même qui ouvrait, une main tenant la pipe, l'autre tendue vers vous. Un peu cérémonieusement, il vous introduisait dans l'étroite salle à manger où, à travers une épaisse fumée, on finissait par reconnaître quelques figures de connaissance, fantômes silencieux et mystérieux. Mallarmé reprenait alors sa place, debout devant le poële, et continuait la phrase qu'il avait laissée en suspens pour venir vous recevoir. Il parlait d'une voix harmonieuse dans sa tonalité un peu sourde, avec des pauses et des inflexions, mais tout cela très naturel, très simple. Personne ne l'interrompait, personne ne l'interrogeait. Seul Henri de Régnier émettait de temps en temps un mot auquel Mallarmé accrochait de nouveaux développements prestigieux. Il avait un art que je n'ai connu qu'à lui de suggérer l'image de ce qu'il décrivait. Ce qu'il disait d'ailleurs était toujours très clair. Lui qui, la plume à la main, ne pouvait se servir que de termes sibyllins, s'exprimait, quand il parlait, comme le premier venu, combien supérieur d'ailleurs ! et c'était alors la question iné-

vitable qu'on se posait : Pourquoi n'écrit-il pas comme il parle ? et quand il rédige en charabia hermétique, ne se moque-t-il pas de nous ?

Non, assurément, il ne se moquait de personne, et il était trop sincère pour s'affubler d'un déguisement, mais il avait fini par être la victime de ses théories d'art. Dans une étrange nouvelle qui s'intitule « Le Chef-d'œuvre inconnu », Balzac semble avoir prévu Mallarmé. Il met en scène un peintre, le vieux Frenhofer, qui, obsédé par l'idée de la perfection, reprend tout ce qu'il fait et n'a de cesse qu'il n'ait transformé ses meilleurs morceaux en un gribouillis informe. Mallarmé, de même, n'était satisfait que quand il avait rendu à peu près inintelligible une idée, au fond très simple, et qui eut paru charmante s'il l'avait dite à son ordinaire, le dos au poële de sa petite salle à manger, et son éternelle pipe dans la main gauche. Peut-être tous les auteurs obscurs en ont-ils été là, Gongora comme Lyly pour ne pas remonter à Lycophron ; il doit y avoir un plaisir intense et pervers à s'entourer de voiles, peut-être simplement un plaisir d'art ; aimerait-on autant la beauté de la femme, si la femme allait toute nue dans les rues ?

Mallarmé semble avoir été hanté par l'idée de faire rayonner par les mots de la phrase le charme magique que possèdent les notes de la musique, et de même que la musique n'a pas de sens précis pour l'auditeur qu'elle berce, il a consenti que la poésie n'en ait pas davantage. Sans doute concevait-il alors ses causeries limpides comme d'insipides choses au regard de ses écritures, et pourtant que ne donnerions-nous pas pour que quelqu'un à la souple et fidèle mémoire eut reproduit ses délicats méandres

aussitôt après l'avoir quitté, comme aurait fait sournoisement un disque enregistreur ?

Poète, il l'était assurément. Certains de ses premiers vers sont tout à fait délicieux :

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De longs sanglots glissant sur l'azur des corolles.

Il y a là une note rêveuse et musicale qui n'est qu'à lui, et qu'on ne trouve ni chez Baudelaire, ni chez Hérédia, ni même chez Verlaine. Et pourtant cela ne lui parut pas suffisant ; il voulut aller plus loin, et que l'écriture rendit ce qu'elle n'avait pu jusqu'ici exprimer, et ses sonnets, au lieu de sculpter dans le marbre de précises figures, comme ceux de Hérédia, s'efforcèrent de suggérer de vagues apparitions, tels des motifs de Beethoven ou de Wagner. Dans son sonnet « Tombeau d'Edgard Poë », il trouva même moyen de fondre musique et sculpture en créant presque une langue nouvelle tant sa phrase est riche d'idées condensées, et pourtant sans violer syntaxe ni vocabulaire.

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange.

C'est là un précieux exemple de ce qu'il voulait faire, quelque chose de profond, de ramassé et for-

cément d'obscur, on n'a jamais fait tenir plus d'idées en moins de mots, mais ceci au prix d'une condensation parfois bien cacophonique.

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange... n'aurait-il pas plus musicalement écrit ce vers : *Eux, troublés comme un monstre entendant jadis l'ange...* d'autant qu'une hydre ne sursaute pas puisqu'elle est ronde...

Il voulut aller plus loin encore, et victime de son idée fixe, il écrivit des poèmes où il dépassait vraiment les bornes, comme dans la fameuse « Prose pour Des Esseintes ». Sans doute, en fixant, longtemps, l'œil et l'esprit, on pouvait finir parfois par apercevoir quelque chose dans les poèmes de ce genre :

Une dentelle s'abolit
Dans le doute du jeu suprême
A n'entr'ouvrir comme un blasphème
Qu'absence éternelle de lit.

cela signifiait, en effet, un miroir drapé de deux rideaux s'y reflétant ; et d'autres quatrains recélaient un sens plus difficile à dire congrûment, et c'était une grande joie pour les déchiffreurs d'énigmes de trouver le mot, mais comme tout cela était loin de la poésie ! Le très réel et très délicat plaisir qu'on éprouvait à voir soudain un jet de lumière échapper des nuages, de même que dans une toile de Frenhofer on découvrait un bras ou une jambe échappé au ravage consciencieux du maniaque, valait-il le pénible roulis au milieu de ces brouillards ?

Quelle place définitive Stéphane Mallarmé tiendra-t-il dans la littérature française ? Les historiens

de l'avenir répondront. Et ceux qui ne sont pas hantés par l'idée de classement et de numérotage auront la sagesse de ne pas répondre. La poésie, pour être un royaume de palmes n'est pas une salle de palmarès. Mallarmé a été un vrai poète, et quelques-uns de ses vers sont parmi les plus prenants qu'on sache, tels « Les Fenêtres » ou « Brise Marine », cela suffit. Qu'ensuite il se soit trompé, c'est probable, et qu'à son imitation d'autres se soient mépris, c'est certain ; mais même s'il était un peu responsable du charabia de quelques disciples, le mal serait sans gravité ; la langue française est trop amante de clarté pour que l'ivresse de l'obscur y persiste longtemps ; et peut-être une courte ivresse de ce genre n'aura pas été sans désavantage. Hugo disait à Baudelaire : « Vous avez créé un frisson nouveau », mot d'une étonnante justesse. Peut-être aurait-il pu dire à Mallarmé : « Vous avez créé un mode d'expression nouveau » et de combien peu de poètes aurait-il pu dire cela ?

Et puis, en Mallarmé, au delà de l'écrivain que guettait toujours, en prose comme en vers, le démon de l'ultra-violet et de l'infra-rouge, il y avait le causeur, le penseur, le rêveur, dont l'influence sur son temps a été profonde et féconde ; nous l'avons tous subie, *volentes*, *nolentes* ; et au delà encore, ou en deçà, comme on voudra, il y avait l'homme, si délicieux, si délicat, si accueillant, et dont tous ceux qui l'ont approché ont gardé le souvenir ému, comme d'une très lointaine symphonie où se mélangeaient les éclats de cuivre de Wagner et les laiteuses clartés lunaires de Beethoven...

Jean Moréas.

Jean Moréas était à ce moment-là une gloire de la Rive Gauche et même de l'autre, le *Figaro* ayant une année précédente, inséré de lui un manifeste où il se sacrait chef de l'école décadente, étiquette qu'il s'était d'ailleurs hâté d'abandonner.

Il était hellène de nation et athénien de naissance : « Moi que la noble Athène a nourri... » a-t-il dit quelque part, et il s'appelait exactement *Papadiamentopoulo*. Ce nom sonore et prolongé, avait dû lui paraître effrayant pour la foule, car dès le début, il l'avait troqué contre celui, plus bref de Moréas. Il était d'ailleurs de bonne famille grecque, son père ayant été premier président ou procureur général de la cour de Cassation hellénique.

C'était une étrange figure et qui ne pouvait passer inaperçue. Il est vrai qu'il faisait tout pour attirer l'attention des foules des deux sexes, se campant, se

cambrant, se dandinant, le regard en foudres et la voix en rafale de cuivre. Un nez d'aigle sur d'énormes moustaches en crocs, un monocle enchâssé sous des sourcils touffus, un vaste front ombragé de cheveux si noirs qu'ils en étaient, assurait-il, bleus comme l'aile du corbeau, bref un air tout à fait palikare ; avec une fustanelle blanche et un fez à gland rouge, il eut merveilleusement figuré le Klephte sur la montagne, cher aux premiers romantiques. Bel homme, en outre, et d'une taille assez élevée pour un méditerranéen, avec des mains fines et des pieds étroits dont il tirait vanité.

Il tirait d'ailleurs vanité de tout, se croyant très beau, et même irrésistible, et dès que quelque jupe froufroutait dans le voisinage, rien n'était plus amusant que de le voir se tortiller en simagrées de bellâtre levantin. Alors c'étaient des œillades fulgurantes, des redressements de torse, des braquements de monocle, et des doigts tordant fièvreusement les moustaches vers le ciel. Avait-il vraiment des succès féminins ? Cela est d'ailleurs sans intérêt pour la littérature. Ce qu'on peut dire c'est qu'on ne le voyait jamais avec une femme.

Au fond, Moréas était un grand enfant, ce qui est très bien pour un poète, mais un enfant atrocement mal élevé, ce qui est plus fâcheux pour les autres. Par certains côtés, il était juste à la hauteur d'un ânier de la rue du Caire : même infatuation prodigieuse, même ignorance des moindres politesses, même insupportable étalage d'égoïsme de demi-nègre. Vis-à-vis des femmes il passait de Don Juan à Taupin ou Boireau, et vis à vis des hommes ce n'était pas très différent, quêtant avec arrogance les dévotions et secouant d'un poing brutal les indifférences.

J'ai toujours admiré ceux qui pouvaient vivre de façon continue dans sa compagnie sans avoir l'excuse du jeu d'échecs ou du jeu de dominos où il était passé maître. Sorti des questions de prosodie dont il parlait d'ailleurs très peu, il était d'un manque d'intérêt massif. Sa conversation ne devenait savoureuse que par l'insoupçonnable de sa banalité même, car telle vieille histoire de parapluie perdu et retrouvé qui vous eut semblé désolante de niaiserie chez un quidam quelconque, devenait soudain cocasse chez lui par l'intensité de l'assertion, la lenteur des péripéties, et le saut d'une octave à l'autre de sa voix de trompette crétoise.

Ceux seulement qui l'ont ouïe peuvent savoir le pittoresque de cette voix, car les mots ne peuvent rendre ces éclats brusques de cuivre plus déchirants que les trombones du Tubamirum de Berlioz, et ces passages du grave à l'aigu qui vous faisaient comprendre les « paroles ailées » des héros d'Homère et ce formidable accent oriental dont il n'avait jamais cherché à se débarrasser, et qui lui faisait fermer tous les *e* d'une façon si hermétique. Il fallait l'entendre décréter : « Cé qu'il y a dé plus bo dans la langué françaisé, cé sont les e muets ». Il avait d'ailleurs raison, car son oreille était fine, mais alors on se demande pourquoi, ces pauvres e muets, il les a jugulés en ressuscitant l'apocope à l'instar d'un titi de Montparno.

Il était bien rare que Moréas parlât d'apocope, ou de littérature, sauf de la sienne, ou même qu'il parlât de quelque chose. Bien que l'ayant beaucoup fréquenté pendant plusieurs années, je ne lui ai jamais entendu dire quoi que ce soit d'intéressant sur quelque sujet que ce fut. Comme il ne savait rien, il

valait d'ailleurs mieux qu'il ne parlât également de rien. S'il avait pu ne pas parler de lui, il aurait été très supportable.

Pourtant son talent était certain, et même il y avait quelque chose de très beau dans la façon dont il vivait en pur poète, ne s'intéressant qu'à la poésie, et méprisant au fond tout ce qui n'était pas poésie. Jamais il n'a couru, ni même clopiné après l'argent ou les honneurs. Il recevait d'Athènes une rente mensuelle qui lui permettait de ne pas s'échiner après le pain quotidien, et il en profitait pour vivre d'une vie de chanteur désintéressé et intransigeant devant laquelle tous les servants de l'art pour l'art doivent s'incliner. Il en arrivait, dans ce domaine, à être renversant. Un jour il rencontre un de ses frères en poésie qui se promenait avec deux inconnus et il demanda : « Vos deux amis sont-ils poètes ? » Et comme l'autre avouait qu'ils ne l'étaient pas, il répliqua péremptoirement : « Alors ils ne m'intéressent pas ». Courtoisie à part, c'était très bien.

On pouvait, au surplus, fuir Moréas à cause de ses tares de métèque, mais on ne pouvait pas lui en vouloir. Lui qui était vaniteux comme un paon, n'était pas le moins du monde fielleux ; et comme les questions de personne ou d'argent n'existaient pas pour lui, les occasions d'acrimonie étaient très réduites. Je ne lui ai jamais entendu dire du mal de quelqu'un, sauf en littérature ; par contre quand la poésie était en jeu, il s'irritait très vite. Je sais qu'il se brouilla avec quelqu'un qui ne pensait pas assez de bien de La Fontaine, mais Jules Renard ne me raconta-t-il pas, un jour, qu'il avait rompu avec un de ses amis à cause de divergences sur Porphyre et Jamblique ? Du moins dut-il rompre avec élégance,

comme dans « La Rupture », tandis qu'en cas analogue, Moréas pataugeait comme un lourdaud.

Il menait une vie bizarre, à la fois très publique — tout le temps au café ou sur l'asphalte — et très secrète — personne ne connaissant ses ressources ou même son domicile. A quelqu'un qui se plaignait d'un intérieur peu confortable, il disait avec une naïveté charmante : « Qu'est-ce que ça te fait ? Quand tu es chez toi, tu dors ! » Et en effet, il ne rentrait chez lui que pour dormir ; quand il travaillait c'était en plein air, ou en pleine brasserie ; il faisait ses vers de tête, se les récitant sans fin, à soi et aux autres, et il ne les écrivait ou ne les dictait que quand ils étaient parachevés. Il touchait très rarement à la plume et était très fier du prix relativement élevé qu'atteignaient, de par leur rareté, ses billets dans les ventes d'autographes ; trois lignes banales de Moréas acceptant ou déclinant un rendez-vous valaient cent sols à la salle Drouot d'alors.

On ne le voyait guère que la nuit. La légende voulait qu'il ne se levât que lorsque s'allumait le bec de gaz en face de ses fenêtres. Une fois levé, il noctambulait de Montmartre à Montparnasse, et réciproquement, en passant par les cabarets des Halles qui ont licence de rester ouverts toute la nuit, et il ne se couchait qu'au petit jour. A ce régime, il finit par compromettre une santé esculapienne ; l'alcoolisme d'abord, autre chose ensuite, l'abattirent avant l'âge. Un de mes amis, le docteur Thiercelin le soigna dans ses derniers mois, et un autre, Marcel Coulon, l'entoura d'une amitié inlassable ; il avait su retenir d'autres dévouements, et d'abord celui de son fidèle Durand dont il fit son exécuteur testamentaire. J'avais cessé de le voir quand il tomba sé-

rieusement malade, et je ne sus qu'après coup la sérénité stoïque dont il avait fait preuve à l'approche d'une fin qu'il savait inévitable. Il fut d'accord avec lui-même, ne s'intéressant qu'à la poésie jusqu'à son dernier souffle et dédaignant tout le reste. Ce n'est pas très mystique, mais ce n'est pas médiocre non plus.

Mais je préfère ne parler que du Moréas que j'ai connu, celui que, dès l'année 1885, je voyais éblouir l'asphalte du boulevard Saint-Michel de sa splendeur un peu rastaquouère, souliers très vernis, huit reflets impeccable et monocle cerclé d'écaille noire. Sans nous connaître encore, nous nous rencontrions presque chaque soir au café François Ier, puis, quand nous nous connûmes, au café Vachette, et quand il ne se livrait pas au noble jeu des dominos, il venait s'asseoir à notre table platonicienne. Après notre départ, car nous étions des couche-tôt, il allait rejoindre d'autres groupes en attendant d'échouer à deux ou trois heures du matin chez Baratte, aux Halles. Il avait d'ailleurs de la dignité dans l'ivresse et ne s'effondra jamais dans la lamentable inconscience de Verlaine. Je ne sais si, pendant les vacances, il quittait son cher Paris. Jeune, il avait assez voyagé et habité successivement plusieurs ville d'Europe centrale, Munich notamment. Il ne connaissait pas encore Paris. Quand il y débarqua, ce fut le coup de foudre : « Voici la ville que je ne quitterai plus ». Et il se tint parole puisqu'il ne s'en absenta désormais que pour quelques jours, de loin en loin, une fois en Grèce, une fois en Algérie, et qu'il voulut y mourir et y dormir pour toujours.

Il récitait ses vers d'une façon étrange et qui les mettait en singulier relief, avec des pauses parfois

énormes entre les phrases et les membres de phrases, avec aussi des rugissements ou des alanguissements qui portaient sur les nerfs comme à vif de l'auditeur. Les pièces qu'il récitait ainsi, très courtes, en prenaient un air de poème démesuré. Je me souviens de l'effet très profond que me produisit, la première fois, ainsi somptueusement déclamée par lui, une des courtes poésies qu'il donna à l'*Ermitage*, et je me demande si le lecteur éprouvera à la lire — que ce soit très lentement ! — la même impression de puissance harmonieuse que j'eus à l'entendre, comme d'une phrase musicale de grand maître terminée par une chute élégante et brève :

J'ai tellement soif, ô mon amour, de ta bouche,
Que j'y boirais en baisers le cours détourné
Du Strymon, l'Araxe, et le Tanaïs farouche,
Et les cent méandres qui arrosent Pitané,
Et l'Hermus qui prend sa source où le soleil se couche,
Et toutes les claires fontaines dont abonde Gaza,
Sans que ma soif s'en apaisât.

Cette « phrase » devait faire partie d'un recueil que Moréas allait publier, sous un titre emprunté, sans beaucoup de raisons, à Shakespeare : « Le Pèlerin passionné », et dont il parlait mystérieusement comme d'une complète rénovation de la poésie et même de la langue française. Jusque-là il s'était servi de la langue de tous et il s'en était même servi très bien :

Sa main de noir gantée à la hanche campée,
Avec sa toque à plume, avec sa longue épée,
Il passa sous les hauts balcons, indolemment...

C'était avec les mots d'un simple bon poète de nos jours qu'il avait dessiné cette vivante silhouette de ruffian. Mais cela ne lui suffisait plus. Peut-être parce que d'autres avaient tiré du vieil instrument rajeuni des accords plus étonnants encore, il se mit à rêver d'un instrument tout à fait à lui, et s'avisa de créer une langue qui réunirait les ressources du parler nouveau aux trésors un peu oubliés du langage de nos aïeux : « Vous verrez ! Vous verrez ! » nous disait-il. Nous vîmes seulement qu'il avait pastiché la Pléiade, et le pastiche était curieux : il y faisait preuve d'une connaissance, surprenante chez un étranger, de la langue du XVI^e^ siècle, et même du XV^e^, mas ce n'était jamais qu'un pastiche. « L'Eglogue à Francine », qui faisait suite à la pièce « J'ai tellement soif... » dite plus haut : *O Francine sade, cueille — de tes doigts si bien appris — La rose moite en sa feuille...* avait l'air d'un écho attardé de Ronsard, et le grand poème de *Galatée* que l'*Ermitage* s'enorgueillit de donner à la fin de l'année 1890 comme pour le couronner dignement, et qui était d'une singulière saveur archaïque était forcément de l'archaïsme :

Oublie ! Oublie ! Euh foin
De vos thriacles, belîtres, botteleuses de foin,
Langues radoteuses...
... alors
Lorsque vous aurez dit : Oublie, oublie, Cyclope !
Vos bouches parleront selon leur nature de bouche
[et non
Telle la peau d'un vieil onagre
Qui résonne au tympanon.

En ronsardisant de cette façon imitative, crut-il de bonne foi, découvrir une Amérique nouvelle ? ou obéit-il seulement à l'un peu vaniteuse préoccupation de s'évader de ce symbolisme dont il s'était regardé comme le chef depuis le manifeste du *Figaro* quatre ans auparavant, et où grandissaient des nouveaux venus dont il ne pouvait méconnaître la supériorité ? Moréas était certainement un poète, et c'est énorme, tant de rimeurs opiniâtres ne le sont pas ! Mais ce n'était qu'un *poèta minor*, et de lui il ne restera pas grand'chose, même dans les anthologies.

Toujours est-il que ce fut alors qu'il eut l'idée de fonder une petite chapelle, dont il serait bien entendu le pape, et où l'on officierait suivant le rite promulgué par son infaillibilité. Ce fut l'Ecole romane. Ils étaient bien quatre, en tout. Et les trois autres qui s'enrôlèrent sous sa bannière furent d'aussi bonne foi que lui-même quand il agita son petit plectre comme un thyrse. Moréas avait une puissance de persuasion rayonnante à laquelle il était malaisé, le premier jour, de se soustraire. Dans nos milieux de bonne éducation où une affirmation un peu forte frise le mauvais goût, et plus spécialement dans les cercles littéraires où les jeunes poètes sont de sensitifs et d'inquiets personnages qui se cherchent, une personnalité insistante et dominatrice peut exercer une action inattendue. Moréas n'a pas été le seul de ces esprits autoritaires s'imposant aux passants, mais peut-être était-il, de tous, et de par son âme étrangère, le plus tyranniquement affirmatif. Je n'ai jamais vu quelqu'un plus assuré que lui de son génie. Peut-être est-ce à cela qu'il devait ce qu'il en avait. Si le génie n'est pas tout à fait une longue patience, il est, toujours, une longue croyance ; et pour peu

qu'il soit bien doué, le poète qui se lève chaque matin, pendant vingt ans, en affirmant « J'ai du génie ! » finit par en acquérir un jour.

Sa conviction était si naïvement sincère qu'elle en devenait comique. Non seulement les simples confrères étaient rangés dans deux grandes catégories monosyllabiques et voisines mais même les demi-dieux étaient véhémentement mis à bas du piédestal. Un jour qu'à une de ses questions sur Mistral et lui, Baragnon lui avait répondu que, sans le moindre doute, le poète provençal lui était supérieur, Moréas, nullement démonté par ce coup droit, assura son monocle sous son arcade sourcilière, mouilla un doigt qu'il leva, et regardant son mécréant d'interlocuteur bien en face, lui rétorqua tout simplement : « Vous ne le pensez pas ! »

Mais pour un qui gardait son indépendance, combien d'autres qui, désarçonnés par les terribles affirmations du chevalier byzantin, se mettaient à le suivre pédestrement, en bons vassaux porte-écus. C'était lui, alors, qui rebutait les ardeurs néophytes. Dans son école romane il aurait pu enrégimenter tous les potaches qu'il aurait voulu ; il préféra n'avoir que trois disciples de choix : La Tailhède, Du Plessys et Raynaud. Les deux premiers étaient d'excellents ouvriers en vers et qui ronsardisaient presque aussi bien que lui ; ils faisaient, tous les trois, du plaqué de première qualité. Le troisième, qui s'était embarqué on ne sait vraiment pourquoi sur la galère romane, Ernest Raynaud était, lui, un véritable poète sans rien de pastiche ni de postiche. Il avait déjà donné un excellent petit volume « Les Cornes du Faune » et il continua à faire de beaux vers sans se soucier de la Pléiade alors que Raymond

de la Tailhède s'endormait sur les lauriers de sa « Métamorphose des fontaines », bon exercice de style renaissant, et que Maurice du Plessys poursuivait sa carrière falote, émergeant, de temps en temps de l'ombre pour clamer une candidature pétaradante à l'Académie française, et s'y replonger aussitôt.

La fondation de l'Ecole romane fut la conséquence du banquet que l'on offrit à Moréas en février 1891 pour commémorer la parution du « Pèlerin passionné ». Quand le digne fils d'Athènes vit que nonante-quatre poètes de toutes tailles se mobilisaient pour venir se ranger autour d'une table qui n'en finissait plus, il se crut sans doute leur roi difinitif. Le banquet fut un peu spécial dans son genre, car tout y fut sobre, sauf l'enthousiasme. Un de mes amis notait en sortant : « Applaudissements nourris, mais seuls à l'avoir été ». Les organisateurs avaient eu la fâcheuse idée de s'adresser au Restaurant des Sociétés savantes qui ne s'était pas encore spécialisé dans le genre des banquets intellectuels, et qui, en temps normal n'alimentait que quelques rares quatrains de personnages graves (j'en formais un avec Romieu, Padoux et Marcilly, trois jeunes diplomates). Comme il y avait une salle de conférences on l'aménagea en salle de banquet. Le restaurateur, le bon Conti de la vallée d'Aoste, crut-il que les jeunes poètes ne se nourrissaient que de métaphores, ou eut-il, au dernier moment, quatre fois plus d'envahisseurs qu'il n'en attendait, toujours est-il que chacun eut à peine le quart de ce qu'il était en droit d'espérer, et n'eût été le respect dû à une salle où avaient passé tant de personnalités doctissimes, le cri des estomacs vides se serait douloureusement élevé

vers les solives plaintives. Il y eut bien quelques protestations, mais combien vaines ! Le malheureux restaurateur courait comme un dératé autour de la table, avec, à la main, une bouteille de vin précieux cravaté d'une serviette blanche, mais il n'y avait pas moyen de l'arrêter ni lui ni sa bouteille. Au dessert, le silence se rétablit pour les toasts. Mallarmé en son style le plus mallarméen but à Moréas « qui avait fait, le premier, d'un banquet l'accessoire d'un livre de vers » et une fois l'outre aux paroles imprudemment ouverte, la tempête des vers se déchaîna: un interminable poème distillé par l'aigrelette voix du chevalier Maurice-Elandre-Noblesse du Plessys ne parvint même pas à refroidir les transports. J'avais en face de moi un personnage à belle tête de Flaubert que je ne connaissais pas encore, vaste front découvert, longues moustaches de northman, et qui criait ! J'entendis rarement un acclamateur plus déchaîné. Je demandai son nom, c'était Paul-Napoléon Roinard. Je le rencontrai depuis dans d'autres banquets et dans d'autres brasseries, toujours épique et tonitruant, et j'ai conservé toujours pour lui une admiration mêlée d'effroi.

Ce banquet sacra Moréas. On n'était pas accoutumé à voir les poètes se réunir à cent pour acclamer l'un d'eux. Anatole France lui dédia une de ses « Vies Littéraires » du *Temps*, et Catulle Mendès, flairant un rival, l'attira à lui pour tâcher de le couler traîtreusement dans la mer amère des journaux du boulevard, et, toujours en attendant, dans la mare alcoolique des tavernes. Moréas poursuivit sa route avec son indifférence sublime pour les vaines contingences. Il était tout à Ronsard, et à ce moment rien n'avait d'importance à ses yeux que l'art de se haus-

ser au niveau du « harpeur, honneur du Vendômois ».

Il pasticha ainsi pendant plusieurs années la Pléiade, puis il se fatigua, et de même qu'au sortir des redondances grandiloques des Du Bartas et de Théophile, la mode était allée à la simplicité racinienne, de même après cette débauche d'archaïsmes à apocopes, reconnut-il la beauté supérieure d'une forme limpide et classique ; alors il se mit à malherbiser avec autant de conviction qu'il avait naguère ronsardisé. Son évolution ne devait d'ailleurs s'arrêter là et tout comme la poésie du grand siècle, il tomba de Malherbe en Jean-Baptiste Rousseau, et de Racine en Campistron, car son *Iphigénie* me semble plus près de celui-ci que de celui-là, sauf les deux belles tirades prononcées par la jeune fille d'Agamemnon ; toutefois les « Stances », son dernier recueil, valent mieux que du Jean-Baptiste Rousseau, et sont de beaucoup ce qu'il a fait de meilleur : leur charme mélancolique vient peut-être de l'approche de la mort qu'il sentait venir.

Je ne mets donc pas Moréas comme poète aussi haut qu'il l'aurait voulu ; il est vrai qu'il se voulait si haut ! et cela me vaudra peut-être la mésestime de ceux qui continuent à « harper son los ». Néanmoins il était vraiment poète, ce qui n'est pas peu, puisqu'il suffit de quelques beaux vers pour être immortel. Infériorité de la prose ! On peut écrire des volumes d'admirables romans ou de substanciels essais, et ne rien imposer de soi à la mémoire de la postérité quand celle-ci, par contre, retiendra pour toujours un poème, un simple sonnet, ou même un quatrain. Moréas en a frappé quelquefois qui dureront autant que la langue :

Compagne de l'éther, indolente fumée,
Je te ressemble un peu ;
Ta vie est d'un instant, la mienne est consumée,
Mais nous sortons du feu.

A l'époque où il découvrit ainsi la belle simplicité classique, je l'avais perdu de vue depuis assez longtemps ; mes souvenirs sur lui ne remontent qu'à ces années quatre-vingt-dix où il remplissait de ses éclats de voix les calmes salons du café Vachette. C'était là que, chaque soir, sur le coup de neuf heures, on le voyait apparaître dans son grand macferlan que surmontait un resplendissant haut de forme. Il s'arrêtait sur le seuil, assujettissant son monocle, tordait ses moustaches, et l'effet produit, il s'acheminait vers le groupe de ses partenaires habituels au noble jeu de dominos. Là l'attendaient Maurice Maindron qui n'avait pas encore écrit « Le Tournoi de Vauplassan », mais qu'on savait l'homme le plus savant de France en armures et en insectes, André Berthelot le fils aîné du grand chimiste, historien et politicien, aussi dédaigneux en silences sarcastiques que Maindron était cinglant en douches glaciales, Maurice Desrousseaux, l'helléniste qui devait, sous le nom de citoyen Bracke, devenir un des chefs du parti socialiste à la Chambre, Paul Souday qui arrivait souvent avec sa femme et son ami l'Anglais Sherard, celui-ci presque toujours ivre, Gaston Dubreuilh, un musicien imprévu qui, dans notre temps de wagnérisme incandescent et effervescent, ne jurait que par « La Dame Blanche », et bien d'autres, bien d'autres encore.

Il était impossible de rêver un groupe plus bigarré. L'altière figure de « roi de la montagne » de Moréas faisait complet contraste avec le profil caprin de Dubreuilh, figure ravagée, toupet roux, barbiche aiguë, sourcils obliques, à qui il ne manquait qu'une fraise à godrons et deux perles aux oreilles ; et la grosse figure barbue de Desrousseaux aux yeux saillants et fixes était tout l'opposé du faciès constipé de Berthelot au rictus doucereux et âpre, mais la physionomie de Maindron était plus curieuse encore : une taille déjetée, une démarche oblique, une face camuse aux yeux durs, aux joues creuses, à la bouche tordue et crénelée de dents gâtées, aux paroles d'un timbre aigre. De temps en temps on entendait ce timbre sonner : « Vous l'avez déjà dit, Moréas ! mais on a toujours du plaisir à vous l'entendre redire ! » Et l'on devinait qu'il ricanait à quelque olympienne affirmation de son génie par l'autre. Mais celui-ci ne s'en formalisait pas autrement, soit qu'il ne comprît pas les rossardes courtoisies de Maindron, soit qu'il passât à ses vieux compagnons de dominos, des irrespects qu'il n'aurait pas soufferts de tous autres.

A première vue on se demandait comment Moréas qui ne s'intéressait qu'à la poésie, et qui, sur tout le reste était ignorant comme une carpe, pouvait se plaire avec des érudits, des musiciens et des entomologues, et comment ceux-ci pouvaient supporter ce levantin parfois infréquentable ; peut-être était-ce tout simplement que les uns et les autres aimaient à jouer aux dominos, un jeu, paraît-il très difficile. Il avait, d'ailleurs, le tact de ne pas s'occuper de notre politique intérieure. Je crois bien qu'il a traversé toute la crise dreyfusienne sans dire un mot

de l'Affaire ; que d'étrangers auraient dû, ici, être aussi réservés que lui !

Il était d'ailleurs de bonne composition, et pourvu qu'on ne contestât pas la supériorité de son génie, il usait avec vous d'une condescendance familière. Quand il s'entichait d'un mot, il le répétait indéfiniment : « Grand merci, Monsieur d'Assouci — Monsieur d'Assouci, grand merci ! » il y eut un trimestre où il ne sortit pas de cette phrase. Il était ainsi gai, accueillant, et sans prétention dans la vie courante, à la différence de Laurent Tailhade qui semblait toujours chercher le mot aigre. Ce n'est pas que, quelquefois, il ne décochât pas quelque flèche qui épinglait au mur le passant frémissant mais ce n'était pas flèche empoisonnée. L' « Albalat, Albalat, Albalat, morne plaine » ne faisait allusion qu'à la calvitie de l'égratigné, et Bernard Grasset aurait eu tort également de se formaliser de l'alexandrin : « C'est le jeune éditeur et son hideux sourire » qui n'avait aucun venin. Il ne se torturait pas les méninges au surplus pour trouver des formules lapidaires. Quand il écoutait une conversation, il la ponctuait, de distance en distance, par ces mots, toujours les mêmes : « Vous êtes terrible ! » Ça ne voulait rien dire, mais c'était amusant, parce les *r* de « terrible » roulaient dans sa gorge comme des cavaliers cataphracteires sur un pont de l'Euphrate. Il était le premier à sourire de son manque d'originalité courante. Un jour, Fourest vint lui apporter un exemplaire du « Pèlerin passionné » en lui demandant d'y mettre une dédicace personnelle. « Ah ! pour vous, lui dit Moréas, il faut quelque chose de pas banal, ah ! non de pas banal ! » Et il se mit à réfléchir avant d'écrire en mâchonnant son porte-

plume. Et quand il eut fini, il tendit le volume à l'autre qui y lut ces mots : « A Georges Fourest, bien amicalement, Jean Moréas ».

Rien que par sa silhouette, Moréas s'est survécu longtemps, car il s'imposait à tous. Nombreux parmi ses amis étaient ceux qui l'imitaient à merveille ; quand on fermait les yeux on croyait entendre Moréas, et c'était Durand ou Dubreuilh qui parlait. Malheureusement cet écho s'éteindra à son tour, et on aura peine, quand on ne l'aura pas connu, à ressusciter le grand palikare avec ses gestes, ses attitudes, ses éclats de voix. Mais la postérité « aura gardé la forme et l'essence divine » de ses clameurs décomposées, et alors Jean Moréas mieux encore que par sa figure vivra par quelques vers qu'il aura ajoutés au trésor de la poésie française.

Laurent Tailhade.

Je ne le connaissais que depuis très peu de temps quand se fonda l'*Ermitage* ; un de nos camarades du midi gascon, comme lui, nous l'avait amené un soir, et nous avions été conquis tout de suite par son amabilité. C'était, en effet, quand il le voulait, un véritable charmeur et quand çà lui chantait aussi, un terrible éreinteur. Or, comme il se mettait toujours en frais, soit de bonnes grâces, soit de mauvaises morsures, il n'avait que des amis véhéments ou des ennemis féroces. Nous fûmes tous des premiers. Au surplus, il réservait aux pontifes arrivés ses coups d'estoc et de taille ; pour les jeunes, il n'était que sourires, et par rapport à lui nous étions des jeunes, puisque nous avions tout au plus vingt-cinq ans quand il en avait déjà trente-cinq !

Rien dans sa physionomie n'évoquait le poète che-

velu, ni l'esthète de brasserie. Avec sa moustache un peu forte, et ses cheveux séparés par une raie sur le côté, il n'avait l'air que d'un homme du monde, mais alors parfait : linge impeccable, parfum subtil, soin minutieux de sa personne, combien cela le distinguait de l'habituelle confrérie des porte-lyre et des porte-palette ! il est vrai, alors, pour le confondre à première vue, dans la plus banale encore confrérie des « gens chics » ; mais justement le contraste entre le quelconquisme élégant de son premier abord et la surprenante saveur de son discours était un vrai régal d'esprit : le choc éclatait, inattendu et vainqueur.

Il parlait d'une voix chaude, timbrée, mordante, relevée par une pointe d'accent toulousain, parfois avec des hésitations voulues qui ne rendaient que plus décisif le trait brusquement décroché. C'était avec une aisance suprême qu'il passait, même dans la causerie, de l'ode à l'iambe, et de l'hymne au madrigal. Quand il déclamait ses vers, il était vraiment beau. C'est de lui que Moréas tenait le genre de réciter lentement et d'une voix forte, avec des pauses entre chaque vers, entre chaque mot presque, ce qui donnait à un dizain l'ampleur d'un vaste poème, seule façon bonne d'ailleurs de dire des vers, ceux-ci doivent être déclamés, chantés, et non dévidés comme par une bobine rotatoire.

Quand il s'animait, tout, en lui, changeait ; la taille un peu basse se haussait, l'œil s'éclairait, la voix devenait de cuivre ; l'homme du monde, si cérémonieux et caressant, se transformait en dragon crachant des jets de soufre. S'il se promenait avec nous, il s'arrêtait brusquement, levait le doigt qu'il agitait en l'air tout en sautillant sur lui-même, et

il décochait ses flèches meurtrières, le regard rigide et trouant l'asphalte à quinze pas... La férocité de ses sarcasmes se partageait libéralement entre la gent littératrice et la gent cagote qu'il avait en exécration, et c'était un nouveau sujet de surprise pour ceux qui ne le connaissaient que par ses belles efficiences religieuses ; on s'attendait à trouver une âme ruisselante d'amour divin, et on découvrait un virtuose de l'injure sacrilège.

Mais ses manières étaient si aimables que le contraste semblait plus piquant que choquant. D'abord en ce qui concernait ses habituelles têtes de Turc, il aurait fallu être bien chevalier errant pour prendre la défense d'illustres médiocres comme Tancrède Martel ou Alexandre Piédagnel « ce personnage voué à la sauce poulette » comme il disait, d'autant que ce dernier genre de plaisanterie ne porte pas atteinte à l'honneur. Parfois, comme pour Jean Rameau, la blague se faisait plus corrosive ; néanmoins, au refrain, on pouvait rire : « Le meilleur veau, c'est encore Jean Rameau ». Mais pour les autres bêtes noires, les ensoutanés, il était vraiment impossible de le suivre. Je ne sais de qui il tenait cette haine pour tout ce qui sentait l'église, lui qui sortait d'une famille archi bien pensante, et qui avait si prestigieusement enluminé le décor des pieuses liturgies. Avait-il eu à se plaindre des pères jésuites chez qui il avait été élevé ? S'était-il laissé contagionner par des politiciens de province, ceux notamment qu'on trouve dans les loges maçonniques où il avait voulu pénétrer à l'instar de ce « Monsieur Benoit » dont il burina la sotte vanité : « Même il fut orateur d'une loge écossaise... » Toujours est-il qu'il ne pouvait pas voir un ecclésiastique sans écumer, et alors on

se demande comment il se plaisait à être stercoraire et blasphématoire pour tout un cycle de sentiments idéalistes dont il avait tiré, en somme, le meilleur de sa poésie. Car si Laurent Tailhade passe à la postérité, ce ne sera pas à cause de ses facéties méchantes d' « Au Pays du Mufle » ou des gerbes explosives de Tybalt, mais grâce aux prestigieux effets de lumière de « Vitraux » ou à quelques ballades pieuses et tendres dans le genre de celle qu'il dédia « à Paul Verlaine » :

Prince des vers si doux, le scapulaire
Et l'humble fort, chez tels béotiens,
Ebaudit un mufle patibulaire.
Mais toi, sans peur, sans feinte, sans colère,
Sois de ton Dieu l'éternel vexillaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Beaux vers certes, et qu'on pouvait croire sincèrement religieux, comme quand il chantait *la douceur de pauvreté*, ou quand il déplorait à l'heure où les rosaces des cathédrales s'enténèbrent, *la sacrilège nuit par qui meurent les roses*, mais il prenait un tel plaisir pervers à cette attitude qu'il devait croire satanique ! et à renverser de ses blasphèmes triples les bonnes gens qui accouraient à lui croyant sur la foi d'un vers de Verlaine que chaque matin, en quelque chapelle *Beau cavalier érect, Tailhade sert la messe !*

Bien qu'en notre joyeux groupe d'étudiants, le souci de littérature fut un peu subsidiaire, Laurent Tailhade venait volontiers nous rejoindre au François Ier ou au Vachette ; il habitait alors à l'hôtel Foyot, en face le Sénat, et comme il ne se mettait guère à table

qu'à neuf heures du soir, nous allions souvent, à notre tour, avant de rentrer chez nous, lui tenir compagnie et écouter ses truculents propos. Il était très aimable, mais avec, peut-être, un peu de dédain pour ce qu'il devinait de notre moralité bourgeoise, car notre groupe, quoique un peu bohème, n'allait pas jusqu'au vrai truandisme, et si nos joyeusetés s'ébattaient librement c'était sans sortir de la droite voie tandis que lui, paraît-il, s'égarait volontiers en de pervers bosquets, « *che la diritta via era smaritta* ».

Je n'ai jamais cherché, d'ailleurs, à percer le mystère dont il s'entourait, et n'ai rien connu de sa vie privée. Je sais qu'il était de Lannemazan où vivait encore sa vieille mère qu'il aimait beaucoup. Il avait fait son droit à Toulouse où il avait connu un de nos amis plus jeune que lui, et tous deux avaient frappé d'admiration par leur allure de capitans les bons bourgeois de cette inclyte cité. Je crois bien qu'à la même époque un autre étudiant, mais celui-ci de Nîmes, l'illustre Goguillot, ahurissait également les badauds tolosans par sa verve loufoque et parfois spirituelle. On devait passer alors de bons moments sur les bords de la Garonne, au scandale peut-être des graves mainteneurs des jeux floraux dont se moquait Tailhade :

Dis, le sais-tu, Clémence Isaure
Dont les fleurs auraient eu le don
De réjouir l'ichtyosaure
D'estomaquer l'iguanodon ?

Tailhade, qui méprisait ainsi les muses bien pensantes, était venu à Paris plein d'admiration pour les « poètes maudits » comme on disait alors, mais il

gardait toute son indépendance ; et son admiration pour Verlaine et Mallarmé ne l'empêchait pas de dire son fait à Anatole Baju, *le stupide Baju qui dit ja je jo ju ;* de même sa haine contemptrice des poètes bénis du vulgaire ne s'étendait pas jusqu'aux bons parnassiens (lui-même n'en était-il pas un ?) qui, comme Armand Silvestre et Théodore de Banville, avaient chaleureusement acclamé ses débuts. Mais pour quelques-uns à qui il décernait des gerbes de fleurs, combien d'autres qui ne recevaient de lui que de rudes bastonnades ! Etant toujours en train de se brouiller ou de se réconcilier avec les gens, il était obligé de tenir une sorte de comptabilité de ses injures, et l'on voyait, d'édition en édition, tel nom remplacé par tel autre sans autre raison que l'égal nombre de syllabes chez les deux ; mais l'intègre Nicolas n'agissait-il pas un peu de même ? et n'est-ce pas parce qu'il s'était réconcillé avec Voiture qu'après avoir dit : *quand je veux d'un pédant dépeindre la figure,* il remplace son nom dans la niche terminant l'hémistiche par celui de ce bon abbé de Pure que personne ne connaîtrait sans cela ?

Si, encore, il s'était contenté de vitupérer les confrères ! Celui qui ne veut pas attirer les foudres des lecteurs n'a qu'à ne pas publier, un peu comme celui qui ne veut pas recevoir de tuiles sur la tête n'a qu'à ne pas sortir quand il fait grand vent.

Les littérateurs, qui sont plus ou moins habitués à certaines gentillesses, ne peuvent pas se mettre trop en colère quand ils lisent la « Ballade confraternelle pour servir à l'histoire des Lettres françaises » ; mais trop souvent son génie d'invectives se déploya en soleils tournants et chandelles romaines pour d'inoffensifs passants qu'eut dû protéger le mur Guilloutet.

Quand il était dans un de ces moments frénétiques qu'en Malaisie on nomme, je crois, *amog*, ni l'âge ni le sexe ne trouvaient grâce devant lui, et je ne sais si les victimes ne se plaignirent pas parfois à Dame Thémis. Il ignorait, de ce point de vue, les ménagements que tout galant homme doit avoir pour les dames, et il traitait parfois celles-ci comme une de leurs sœurs méchantes aurait pu faire. C'est qu'il avait beaucoup de féminin en lui, à commencer par le charme et à finir par la perfidie.

Il était jaloux, aussi, jaloux, comme, encore, une femme. Au fond de ses sarcasmes contre tant de gens, on pouvait subodorer un peu d'envie, et même beaucoup. Ceux de ses confrères qui sortaient de la pénombre avant lui, pouvaient s'attendre à une volée d'injures. Mal en prit ainsi à Moréas quand le banquet du « Pèlerin passionné » l'eut mis en grande vedette, et que la fondation de l'Ecole romane eut fait aller et venir son nom, comme navette de tisserand, dans les colonnes des journaux tisseurs de gloire. Tailhade, qui jusqu'alors le traitait en frère d'armes et même en frère de cœur, le prit soudain en grippe envenimée, et suivant son habitude l'accusa de mille choses invérifiables ; comment prouver aux gens qu'on fait soigneusement sa toilette ? Les vers de Tailhade accusant tel ou tel de sentir mauvais de ceci ou de cela avaient beau être mirobolants, l'impression était pénible et on hésitait à sourire. Péladan, plus encore que Moréas, eut ici à se plaindre de ses vilaines plaisanteries.

Quelque prétentieux qu'ait pu parfois paraître l'accoutrement du Sâr, c'était un magnanime, ce que n'était pas Tailhade, et il ne faut pas se moquer des grandes âmes.

Ce mélange disparate de gentillesses et d'injures, d'insolences et de bonnes grâces ne lui en donnait qu'une physionomie plus singulière ; rien n'était plus savoureux que sa causerie et plus impérieux que son attrait. Certains de ses amis finissaient par prendre ses gestes, ses tics, ses intonations, ses phrases même ; il y en avait qui copiaient si fidèlement son écriture qu'on avait besoin d'ouvrir la lettre pour savoir lequel des deux vous écrivait.

Un accident étrange vint bouleverser cette existence de Brummel. C'était l'époque où le ravacholisme faisait rage. Un soir, une bombe anarchiste posée sur le rebord extérieur d'une des fenêtres du restaurant Foyot éclata tout près de la table où il dînait et le blessa grièvement à l'œil. Certains ne le plaignirent qu'à demi, car quelque temps auparavant, à l'un de ces banquets littéraires où l'on faisait assaut de truculences, il avait affiché, à propos justement de Ravachol, un mépris tranchant pour « les vagues humanités » qui avaient à se plaindre de sa propagande, et on lui avait même prêté un apophtegme fâcheux : « Qu'importe le geste pourvu qu'il soit noble ? » C'est pourquoi tous les journalistes « croutelevés et marmiteux » que sa mitraille d'insultes avait tant éclaboussés se secouèrent d'une joie mauvaise quand la marmite anarchiste lui rendit ses éclaboussures. Il y a d'âpres rancunes dans la république des lettres comme dans l'autre.

Ce malheur le dévia. Lui, au fond le plus bourgeois des bourgeois, très contempteur de la populace, très indifférent au socialisme, très dédaigneux des politiciens, se trouva ulcéré et rejeté vers les partis extrêmes ; enrôlé par la force des choses sous la bannière anarchiste, il arrosa ses nouveaux adver-

saires de ses gerbes au vitriol. Sa nouvelle signature Tybalt s'imposa. Il n'y avait dans toute la presse que Léon Bloy pour faire éclater des obus à balles aussi meurtrières. L'un et l'autre s'étaient fermé par leurs violences à peu près toutes les portes de la presse et ils finirent par se fermer les leurs propres, car un beau jour ils se brouillèrent et ce fut un spectacle de choix ; les historiens de la littérature d'Archiloque diront auquel des deux doit revenir la palme dans ce duel aux fulgurants outrages.

Laurent Tailhade ne pouvait vraiment pas rester acoquiné aux anarchistes, il finit par leur fausser compagnie. « Ces gens-là sont trop bêtes » disait-il. L'affaire Dreyfus avait, d'ailleurs, entre temps, bouleversé tout le pays, et par l'abus de l'injure, affaibli l'ancienne valeur des grands sarcasmes lyriques. Il se décida à passer dans la presse la plus réactionnaire et à écrire dans le *Gaulois*, mais ici, Arthur Meyer lui joua un tour pendable : son journal publia le premier article de Laurent Tailhade où il brûlait tous les dieux qu'il avait adorés les années précédentes, mais aucun autre ne parut jamais plus et le palinode se trouva ainsi compromis avec ses anciens camarades pour un seul article ! La mésaventure dut le dégoûter du journalisme. Au surplus, il s'assagissait avec l'âge. Les dernières années de sa vie, il rentrait ses griffes et dormait à moitié comme un vieux chat qui suit d'un œil morne les ébats des souris à la chair jadis si friande. Il avait fait tomber ses cheveux et ses grosses moustaches, et l'un de ses yeux mort, l'autre sans flamme, il ressemblait à un gros chanoine désabusé.

Au fond, il n'avait, en dépit de ses attitudes, rien du justicier ni du vengeur, encore moins de l'apôtre.

C'était un simple épicurien élégant et lettré, né pour couler une vie heureuse et redoutée, un peu comme l'Arétin qu'il rappelle par son génie verbal et son répertoire d'injures orfévrées. En somme il a pu donner sa mesure : dans le genre grave quelques très beaux poèmes ; dans le genre satirique un énorme bouquet d'invectives où l'on voudrait supprimer les noms propres, ils sont si peu utiles au reste ! dans le genre archaïque, quelques merveilleuses ballades qui ne ressemblent à rien d'autre dans notre littérature, tout cela qui le mettrait bien au-dessus de Moréas, si celui-ci n'avait pas écrit ses « Stances ». Encore il a écrit en prose, d'admirables pages, un peu sans doute de rhétorique, mais que les amateurs de style rare mettront toujours hors pair pour leur richesse de vocabulaire et leur souplesse de syntaxe.

Et tout cela, même quand on ne laisse pas de grande œuvre architecturée : drame, roman, épopée, est bien quelque chose. Peut-être ses limites d'écrivain et ses défauts d'homme sont-ils le fait de la vie pénible qu'il dut mener, ce qui doit bien lui valoir quelqu'indulgence. D'autres, à cette malencontre de végéter dans la gêne quand on se sent une âme d'arbitre des élégances, seraient devenus plus acrimonieux que lui ; il souriait, au moins dans sa jeunesse, de ses mauvais jours, et il s'en consolait, comme un Saint-Amand ou un Scarron, en écrivant sa « Complainte en forme d'élégie touchant l'absence de métal par quoi l'auteur est incommodé ». On en citera un fragment qui donnera une idée de sa virtuosité :

Je suis nu comme un sans chemise
Qui n'aurait pas de suspensoir,
Hélas, et je manque de mise
Pour bluffer au poker, le soir.

Pour moi le veau mue en squelette
Et le gargotier irrité
Enguirlande ma côtelette
D'un cresson d'incivilités...

Vous qui jamais ne vous privâtes
Des luxes les plus onéreux,
Qui buvez des copahivates
Pour vos accidents amoureux,

O philistins de toutes sortes,
Economistes et cornards,
Dites quel océan dérobe
Le clair lingot parmi les nards ?

Où se cachent les effigies
Qui sur des écus variés
Constatent les pathologies
Des potentats avariés ?

Où les Républiques augustes
Mais à poil, inscrivant des lois
Sur l'or des louis d'or très justes
Quand arrivent les fins de mois ?

Si Laurent Tailhade n'avait écrit que d'aimables vers de ce genre à côté de ses grandes pièces décoratives des « Vitraux » et de ses admirables « Bal-

lades » qui resteront son vrai titre de gloire, et s'il avait laissé de côté toutes ses basses injures à tant de gens porte-lyre, porte-soutane, porte-corset, comme la figure qui resterait de lui dans nos souvenirs serait autrement sympathique !

Louis Le Cardonnel.

Quand l'*Ermitage* se fonda, Louis Le Cardonnel avait quitté Paris pour rentrer à Valence, sa ville natale. Nous aurions pu nous connaître au cours des années qui précédèrent l'Exposition de 1889, mais à ce moment je m'abrutissais consciencieusement sur le Digeste *Pour la pompe de vouloir — De droit le doctorat avoir*, tandis que lui, suivant sa libre fantaisie, fréquentait les cabarets montmartrois. Or, de la Butte du Sacré-Cœur à la Montagne Sainte-Geneviève, quelle distance ! quelle distance ! Et puis, je vivais le jour et lui la nuit, pouvions-nous jamais nous rencontrer ?...

Louis Le Cardonnel ne pouvait pas rester à Valence, il revint à Paris, décidé, d'ailleurs à vivre plus gravement, et moins à Montmartre qu'au quartier des Ecoles, et ce fut, en effet, de la rue Monsieur-le-

Prince que voulant me connaître, il m'adressa une de ces lettres de noble allure comme il savait les écrire, pour me transmettre les souvenirs d'un ami commun de Valence et me complimenter des livraisons de l'*Ermitage* qu'il avait lues ; en telles circonstances, il donnait l'impression d'un de ces beaux seigneurs d'autrefois vous saluant d'un geste large, et balayant le sol de la plume de son grand feutre.

Dès le premier abord la sympathie naquit entre nous, et ne s'éteignit jamais. Pendant trois ans, nous vécûmes presque côte à côte, et ce fut seulement quand il quitta Paris pour se rendre à Rome où il entra au Séminaire français que nos relations se relâchèrent ; par sa faute, d'ailleurs ; comme beaucoup de poètes, il était très paresseux pour sa correspondance et ne répondait pas aux lettres qu'on lui envoyait. Mais pendant ces années que nous passâmes ensemble, que de nobles et graves causeries ! que de récitations de beaux vers ou de belles proses ! Le Cardonnel avait dans l'attitude, dans le geste, jusque dans le son de sa voix quelque chose de sacerdotal ; non certes qu'il prêchât ou psalmodiât, mais il semblait toujours se draper dans un invisible manteau cardinalice, et l'on eut dit que sa main dessinait dans l'air des bénédictions au-dessus d'une foule prosternée. Et nous l'aimions tous pour la beauté de cette attitude et pour la pureté de son âme exempte de toute vue cupide ou basse.

C'est ainsi qu'en 1892 Fra Eremetamo, peintre ordinaire du *Musée de l'Ermitage* l'avait évoqué :

> « Dans le somptueux d'une nef ogivale, lumières, hymnes, orgues, splendoyant violet et or sur le chœur constellé de lampes, un Evêque

levant à deux mains un ostensoir géant sur la foule que couche à plat la rafale des orgues, telle l'âme de Louis Le Cardonnel.

» Son corps : des yeux, des yeux clairs et profonds, luisant au fond des orbites sous l'éploré des mèches frontales, les joues maigres, allongées par la barbe en pointe, le doigt fréquemment à la tempe, comme par lassitude, et la démarche vague d'un exilé d'en haut qui se croirait encore invisible aux hommes.

» Sa muse : une douce figure idéale, à demi matérialisée en un rai lunaire, et qu'obsède une cohue de larves grimaçantes dont le son de la grande lyre ferait taire les huées si Elle avait la vaillance d'en tirer les accords souverains.

» Son éclat s'allumera bientôt à notre zénith, doux éclat de soleil pâle, rayons de mélancolie et de tendresse comme on en rêve dans les champs d'asphodèles du Purgatoire, au sein de l'éternelle ascension lumineuse des âmes se dégageant des ombres inférieures pour monter, de plus en plus candides, vers les régions sereines où roulent les échos des prochains triomphes paradisiaques... »

Ce n'était pas pure fantaisie que de parler à propos de Le Cardonnel, de larves grimaçantes et d'apparitions à demi matérialisées ; le malheureux poète vivait dans une atmosphère d'angoisses démoniaques et de ferveurs angéliques. Le souffle des préoccupations de l'au-delà qui avait passé sur sa génération l'avait ébranlé aussi profondément que Guaita, Péladan, Jounet, Papus, tant d'autres ; cette haleine de mysticité perverse s'était mariée aux ef-

fluves de la consolation religieuse, et le poète s'avançait ainsi dans la vie, au milieu d'un invisible et terrifiant conflit de mauvais anges et de bons séraphins, dont les blasphèmes et les hosannahs le secouaient tour à tour d'épouvante et d'allégresse.

Heureusement nous n'avions pas parmi nous de médecins pour nous souffler à l'oreille de ces mots grecs qui expliquent tristement les sublimités anormales de l'âme, et nous regardions notre ami non certes comme un malade, mais comme un confident tantôt joyeux et tantôt effrayé de ces obscures forces au milieu desquelles nous vivons peut-être. Quand il nous racontait gravement que des bruits mystérieux s'éveillaient dans sa chambre pendant les heures nocturnes, nous l'écoutions sans le contredire, pourquoi lui faire de la peine ? Les sciences occultes avaient d'ailleurs parmi nous de sincères fidèles et c'était parfois si curieux de les entendre se communiquer leurs visions de fantômes ! L'un d'eux consultait le poète sur le bruit étrange, interminable, dans son plafond, comme d'un spectre qui passerait la nuit à se déchausser et à jeter infatigablement ses bottes sur le plancher, et lui, non moins grave, ne trouvait à formuler, sur un revenant aussi peu discret, que ce jugement péremptoire : « Ce n'est sûrement pas une âme noble ! »

Mais vraiment qu'importait, si, pendant ces insomnies de névropathe où il notait avec une terreur sacrée les moindres bruits inexplicables de la nuit, Le Cardonnel composait quelques-uns des vers les plus impressionnants que la vague Epouvante ait inspiré aux hommes ; comme cette admirable « Louange du Sommeil » qui parut dans l'*Ermitage* de décembre 1892 :

Vers toi ce chant, vers toi mon désir, Enchanteur
Qui t'avances dans l'ombre, enveloppé d'arômes
Réparateur, Libérateur, Inspirateur !

Mallarmé, que je voyais quelques jours plus tard me disait la sensation dominatrice qu'avait produite sur lui ce début, et les trois coups de gong auxquels il comparait ces trois épithètes retentissantes : Réparateur, Libérateur, Inspirateur.

Et le poème continuait sa suppliante prière avec la même angoisse que les vieux moines du Moyen-Age le *Procul recedant somnia — Et noctium phantasmata.*

Tu les écarteras, voraces et jaloux,
Tous les morts qui sans chair, rôdent, charnels encore,
Et l'Insulteur velu qui s'étendrait sur nous !

Sommeil, ô tout divin sommeil par qui s'essore
L'âme comme un oiseau libéré, s'en allant
Dans un soulèvement de plumes, vers l'aurore.

Au fond de cette crainte frissonnante des mauvais esprits, il y a, souvent, chez celui qu'elle torture, le sentiment de sa propre faiblesse. Le Cardonnel savait le peu d'énergie dont son âme de rêveur était capable, et il tremblait que les Démons ne vinssent l'assaillir, comme ils faisaient jadis des Pères du désert ; les conseils profanes qu'on lui donnait ne lui suffisaient pas, l'irritaient même un peu, et ce n'était que dans la paix des églises qu'il trouvait la sérénité de l'âme. Les idées de prêtrise, qui lui avaient fait déjà pousser la porte du séminaire, ne l'avaient pas abandonné, et quand, sous telle ou telle influence, son exaltation mentale devenait trop forte, c'était

en évêque pontifiant dans une cathédrale qu'il se voyait, rêve de bonheur et de splendeur dont on avait peine à le tirer..

Bien qu'il ne fréquentât plus Montmartre et ses cabarets de chansonniers, la vie parisienne était pour lui un vin trop capiteux ; il y avait autour de ses pas trop de mages, d'esthètes ou seulement de joyeux vivants. C'était pendant les vacances quand il se réfugiait au fond des campagnes qu'il reconquérait tout son calme. Voici une lettre qu'il m'écrivit en 1892 je crois (la lettre n'est pas datée) de la propriété dans le Lot-et-Garonne de son ami Alidor Delzant, chez qui il était allé passer l'été, et que l'on trouvera, j'en suis sûr, charmante :

> « Je voudrais, mon bien cher ami, que cette lettre vous apportât le parfum des roses de Guyenne. Ici, autour de ce castel de Parays aux tourelles en poivrière, tout embaume, tout bourdonne, tout scintille. On m'affirme que les collines que j'aperçois en ce moment de ma fenêtre et qui se sont presque évanouies dans l'air transparent, rappellent, avec leurs ondulations, leurs petits arbres, leurs fuites claires, les collines de l'Ombrie aux environs de Pérouse. Et je reconnais, en effet, que j'ai vu de tels paysages s'éployer derrière les Madones dans les Primitifs italiens.
>
> » Le Castel est plein d'hirondelles « jargonneuses » comme eut dit Ronsard, et l'autre après-midi, un essaim d'abeilles en voyage a envahi ma chambre. On me détournait d'y entrer, mais je suis sûr de mon charme, et j'ai ordonné, d'une voix rythmique, à ces virgiliennes de partir. Un

moment, autour de moi, ce fut une blonde et vibrante nuée ; puis elles sont parties, les abeilles, et cela m'a inspiré un poème que je vous enverrai.

» Des poèmes, des poèmes et de longues méditations métaphysiques, voilà ce qui naîtra de mon repos. Jusqu'ici je suis encore un peu sous l'éblouissement ; puis, la nature est, en cette saison, et surtout dans ce pays, invitatrice aux paresses. Mais nous dompterons virilement son charme, et nous en rendrons notre âme maîtresse en le chantant.

» Je serai de cœur avec vous mercredi soir (c'était le mercredi soir que nous nous réunissions) j'orienterai mes yeux vers vos rives sous les étoiles, et j'étendrai les mains pour vous envoyer des pensées sereines. Que diriez-vous si j'abusais de mon pouvoir en vous envoyant aussi un essaim ? Il y aurait, d'abord, parmi vous de la surprise, et quelque débâcle ; les abeilles risqueraient de ne plus vouloir partir, se trouvant en pays de connaissance. N'avez-vous pas, en effet, Signoret aux lèvres humides de miel attique, et Bélugon au dard acéré ? Quant au docteur Cros, il rappellerait Platon à ces belles blondes, et en prenant son chapeau pour s'en aller, je crois bien qu'il y trouverait quelque rayon. »

Louis Le Cardonnel n'avait que des amis. Je n'ai jamais connu quelqu'un qui fût insensible à son charme. Il ne vivait que pour la poésie, comme Moréas, mais avec quelle supériorité morale !

Quand on avait vécu avec l'un, si discret dans la

conscience de son génie poétique, si mesuré dans ses appréciations sur autrui, ne parlant jamais mal de personne, même de mauvais poètes, et s'accordant tout au plus alors quelque sourire sans venin de prélat bien né, on ne pouvait plus souffrir l'autre, criard et vantard, ne parlant que de lui et rangeant tous les autres dans une catégorie unique et monosyllabique. Quelle différence, même en leur commune manie de réciter chacun ses vers ; et comme la vanité de Moréas, tonitruant à longs intervalles les quelques vers d'une strophe à courte haleine tout en guettant, du coin de l'œil votre enthousiasme escompté, faisait contraste avec le rêve intérieur et discret de Le Cardonnel se déclamant, tout en marchant avec vous, le même vers, le même hémistiche, mais ne le déclamant que pour lui, et n'en grisant que lui, tantôt *Le cri valkyrien des paons au crépuscule...*, tantôt *O Tennyson, cloche d'argent dans la nuit claire...*

Cette année-là, 1891, outre la « Louange du Sommeil », l'*Ermitage* donna de lui quelques autres pièces moins impressionnantes, mais plus charmantes : « Chanson d'Hiver » « Un olifant d'autrefois — Emeut les clairières blanches... » et plus loin « Une croix entre les cornes — viendras-tu cerf aux yeux doux... ? » Qui sait si Paul Vidal, à qui le petit poème est dédié, a composé pour lui la jolie musique qu'il méritait ? Et quel peintre saurait rendre l'anxieuse émotion de ce « Rendez-vous » qu'il me dédia, et que je voudrais citer en entier, car c'est un petit chef-d'œuvre de grâce musicale et mélancolique dans son abandon progressif de la rime régulière :

Cette nuit nous pourrons forcer la porte basse,
Et nous éviterons la lueur qui signale
La petite maison noire du garde-chasse.

Et nous retrouverons dans l'odeur automnale
L'allée où s'en venait la châtelaine ancienne
Errer, dit-on, le soir, quand elle devint folle.

Dans l'ombre ce sera comme une voix, la sienne
Ancienne, celle-là qu'elle avait, l'égarée,
En cherchant sa raison perdue au clair de lune.

Et nous croirons, avec sa robe déchirée,
La dame qui murmure une obscure romance,
La voir glisser dans la clairière défleurie.

Une lune sévère, une lune qui pense
Aux automnes passés et se les remémore,
Surgira, puis, brusquement, vers la porte basse

Nous fuirons, car là-bas, de plus en plus sonore,
Le hurlement des chiens s'élèvera dans l'ombre,
Et nous délaisserons la clairière incolore

Où ne demeureront que la lune et novembre.

Louis Le Cardonnel avait été très lié au début avec Charles Morice, mais il ne devait pas avoir conservé avec lui des relations bien suivies puisque l'autre avait annoncé dans sa « Littérature de tout à l'heure » qu'il était entré dans les ordres alors qu'il n'avait fait que traverser le séminaire de Saint-Sulpice. Mais il ne le voyait plus guère et encore

moins ses anciens camarades montmartrois : c'est sur la Rive Gauche qu'il avait décidément planté sa tente ; on le rencontrait quelquefois au *Mercure*, plus souvent à la *Plume*, mais c'était à l'*Ermitage* que, de son aveu, il se plaisait le plus ; il avait conquis parmi nous de chaudes amitiés, et il pouvait causer aussi bien poésie avec Merril et Retté, que philosophie avec Cros et Bélugou, et occultisme avec Valin et Germain. Sa gaieté naturelle lui rendait même sympathique notre *Clown's corner* ; il riait de bon cœur aux plaisanteries, et ne se scandalisait pas quand parlant pontificalement des Prophètes, il s'entendait interrompre par une réflexion saugrenue : « Le Prophète que préfèrent les femmes légères, c'est Michée ». Quand la conversation sur les femmes se prolongeait, cas fréquent, il déclarait : « La seule femme que l'on puisse décemment aimer c'est la Sainte-Vierge ». A quoi quelque plaisantin objectait : « Toute femme est sainte et même enceinte et vierge toujours puisque l'amour refait, à chaque fois, une virginité ».

Parfois lui-même se hasardait sur le terrain de la clownerie shakespearienne, et un jour j'écrivis à la volée, pendant qu'il se les récitait, quelques strophes qu'il n'a voulu joindre à aucun de ses recueils et qui étaient assez savoureuses. Cela s'appelait « Ennui de César », et ce dangereux gamin de Caligula aurait peut-être souri en les lisant :

Sulpicius, mon affranchi, devenu fou,
En se jetant du haut d'un temple a fait un trou
A sa tête, le sol de Rome n'est pas mou.
Pour me distraire, si j'élevais un hibou !

Malgré l'encens, malgré les essences myrrhinnes,
Je sens la mort, et je fais peur à mes narines.
Tiède brise, là-bas, sur moi tu te chagrines,
Et l'eau me pleure dans les vasques porphyrines.

Comme cette pièce est inédite, et même inconnue, je donne les trois strophes précédentes qui ont également du caractère :

Pour mon cœur parvenu si jeune à son automne,
Ah ! combien est l'amour amer et monotone !
Plus de caresses dont ma chair blême s'étonne,
Et tu peux t'en aller, ma danseuse Latone !

Vains pour moi tous les beaux sortilèges des vins,
Vains les enchantements prédits par nos devins,
Vains les festins avec leurs faux rires, et vains
Tous les monstres que sans volupté je devins !

Vains autant que vos fards, ô femmes, qui voulûtes
Me bercer l'âme en vos cheveux, tièdes volutes,
Vaines les luttes de mes beaux chanteurs, vaines
[les luttes
D'hommes se tailladant la chair au chant des flûtes.

Le poème ne méritait pas d'être jeté au panier, et c'est pour cela que je le révèle au lecteur qui m'en saura sans doute gré. Le Cardonnel a de vrais dévôts, et ce n'est que justice.

Mais même au milieu des rires, il restait hanté de pensées graves. L'âge qui assagit toutes les truculences et transforme les mangeurs en dyspeptiques,

les oisifs en laborieux et les galantins en pères de famille, agissait aussi sur lui, et la Grâce aidant (aidant ? ou précédant ? ou déterminant ? c'est tout le problème de la Grâce qui se pose...) il s'acheminait lentement vers la vie sacerdotale. Le seul d'entre nous qui aurait pu, de cette évolution intime, préciser les stades, c'est Alphonse Germain que préoccupaient des pensées analogues et qui faillit le suivre dans les ordres.

Depuis son entrée au séminaire français de Rome, je n'ai revu Le Cardonnel qu'une fois, en 1889 ; je le trouvai très bien en abbé, amène et grave, soutané de drap fin, et de propreté impeccable, et toujours avec ses beaux yeux, ces yeux clairs et calmes que Séon donna à sa tête de Christ rayonnant et surmontant la statue décapitée de Jupiter dans son beau frontispice de « La Fin des Dieux ». Et je n'ai eu de ses nouvelles que très rarement, et presque toujours par son frère Georges qui me disait ses nombreux et divers déplacements, car même dans le sacerdoce, il avait gardé une âme un peu inquiète. Au Moyen-Age il eut fait un de ces moines gyrovagues que les Pères Abbés soucieux de la règle stricte, regardaient un peu de travers ; il eut été écolier errant d'université en université, ou pèlerin à bourdon allant de Saint-Jacques de Compostelle au Saint-Sépulcre de Jérusalem, et à ses repos dans de grandes abbayes, il eut enrichi l'hymnaire de l'Eglise de quelque prose dans le style ambrosien *Jam lucis orto sidere*... C'est bien d'ailleurs ce qu'il a fait, et son livre de vers *Carmina sacra* restera le plus beau recueil de poésies qui soit sorti de la plume d'un prêtre.

Il n'était pas fait pour le ministère paroissial et

il n'eut pas à se louer, paraît-il, du premier curé dont il fut le vicaire. Il se dit, alors, que l'ordre pieux et savant des Bénédictins lui conviendrait mieux, et entra comme novice au monastère de Ligugé ; mais un monastère est une sorte de cercle où le scrutin de ballotage est une épreuve parfois difficile ; on comprend que, quand il s'agit d'accepter quelqu'un avec qui il faudra vivre indéfiniment, les membres de la communauté réfléchissent. On prétend que le rapport du père chargé d'examiner la candidature du poète contenait cette phrase : « Jusque dans les cabinets, il récite des vers français d'une voix caverneuse ! » C'était, en effet, un peu scandalisant. Notre ami essaya d'autres refuges ; il pensa à l'Oratoire, refit l'épreuve du ministère paroissial, et enfin trouva ce qu'il souhaitait, un poste de prêtre libre et professeur libre à Assise, dans le paysage plein de sérénité qui vit naître et mourir saint François, ce disciple que Jésus a dû chérir entre tous. Il passa là de très longues années, bien vu par le curé d'Assise et par les desservants de la Portioncule, puis il rentra en France d'abord dans un village provençal et puis dans l'asile que Madame de Flandreysy lui donna en son beau logis du Roure, en Avignon, et où il s'éteignit doucement, très vieux, et à peu près aveugle, mais l'âme toujours sereine et bruissante de beaux vers comme une rigole du bon Dieu.

Dans un livre d'anecdotes et de souvenirs sur « Le Symbolisme » qu'il publia en 1903, Adolphe Retté, qui était alors un farouche mangeur de curés, parle sans délicatesse de Le Cardonnel qu'il aimait pourtant beaucoup : « Il n'est pas mort, disait-il, mais il n'en vaut guère mieux, car il s'est fait prê-

tre ; il a abandonné la poésie pour se fondre en extase devant les rêvasseries veules du Galiléen ». Ces phrases irrespectueuses furent plus pénibles à notre pieux ami que les anecdotes voisines où Retté le représentait livré aux faiblesses humaines, et dans une lettre qu'il m'écrivait peu après, il se laissait aller, sans prononcer de nom propre, à de justes plaintes : « J'ai été, vous vous en doutez, un peu attristé des indignes pages où celui que vous savez me prend à partie dans un livre récent, mais c'est moins pour moi que pour lui que j'en ai souffert. On se déshonore à traiter ainsi la vérité et l'amitié, et tôt ou tard on en porte les conséquences ». Les conséquences vinrent, mais heureusement toutes différentes, et de nature à stupéfier Le Cardonnel et aussi à le ravir, car Adolphe Retté se convertit à son tour, et faillit se faire prêtre.

Dans cette même lettre, il me disait la joie qu'il avait eue, au contraire, à lire ce que j'avais dit de lui, dans le *Mercure*, à propos justement, de ce livre de Retté : « Mes vers vous sont allés à l'âme, et j'en suis heureux, car c'est à vous et à quelques autres que je pense quand j'écris ». Et comme dans cet article, j'avais indiqué que, peut-être, un jour, je consacrerais quelques pages, mais dans un autre esprit que Retté, à nos amis communs, il me répondait : « Une de mes consolations, c'est de penser qu'un jour ou l'autre, vous écrirez aussi vos souvenirs sur le Symbolisme, et que vous montrerez la beauté et le désintéressement de notre effort auquel rien d'aussi généreux n'a succédé, semble-t-il, depuis. »

Ce que dit Le Cardonnel de notre désintéressement à tous est exact, et peut-être, plus tard, verra-

t-on là une des caractéristiques de notre génération. Quelques-uns d'entre nous ont pu glisser vers la vie de bohême, du moins ne se sont-ils pas hissés, à la force du poignet, vers les sinécures politiciennes, récompenses des brigues et des intrigues. Des nombreux poètes et esthètes de ma génération dont on lira ici le nom, je ne crois pas qu'on puisse en découvrir un qui ait été chef de cabinet de ministre, sous-préfet, ou receveur des finances ; on n'en dira peut-être pas autant de ceux de la génération suivante.

Parmi ces désintéressés, nul ne le fut plus que Le Cardonnel ; il n'a jamais œuvré que pour la beauté pure, et plus tard pour la gloire du Christ. « J'essaie humblement, me disait-il à cette seconde époque de sa vie, de répandre la tradition de ceux qui appelaient le Christ harmonieux, *Christus musicus*. » Et en effet, le doux poète, il n'était bon qu'à chanter. Dans la vie du monde, il n'aurait pu être ni professionnalisé, ni embrigadé ; il ne pouvait être que prêtre libre, et poète libre un peu comme les oiseaux chanteurs du doux saint François d'Assise.

En tant que collaborateur de la revue, puisque la mienne est prétexte à ces souvenirs, il était le plus décevant des hommes. On ne pouvait jamais compter sur sa copie. Ce n'est pas que la bonne volonté lui fît défaut ; pendant le calme des vacances, il faisait son examen de conscience, et la noirceur de ses péchés le faisait frémir. Dans un jour de remords, il m'écrivait : « Un paradoxe que je veux dorénavant pratiquer, c'est d'apporter ma copie quand je l'ai promise ». Hélas ! notre ami devait haïr le paradoxe. Sa chronique de poésie, qu'à partir de 1893 il devait faire chaque mois, ne parut qu'une fois

unique ; il fallut que Stuart Merril le remplaçât ; et au *Mercure* où il avait, plus tard, accepté la rubrique des « Questions religieuses » il fallut également lui donner un suppléant. C'est qu'au fond, il n'était pas né pour être bibliographe, mais poète, uniquement, et pour chanter, depuis sa prêtrise, ce « Paradis des élus » comme jadis dans l'Ermitage de 1892 il avait, dans un rêve pur, chanté le « Paradis des Amants ».

Un pays plus lointain que l'antique Atlantis !
L'horizon est fermé d'une forêt de lis
Qui se mêle embaumé à des mouvants nuages,
Et laissant leurs cheveux frôler leurs doux visages
S'en vont, dans la pénombre, adorablement nus
S'en vont, dans le vallon, des Esprits inconnus.
Ah ! pourtant reconnais qu'ils furent de la terre !

Sa gloire, au cours des dernières années de sa vie, s'était éclairée. De beaux livres, ceux notamment de Raymond Christoflour et de Marcel Coulon, lui avaient été consacrés ; même aussi des thèses de doctorat ! Les milieux catholiques s'étaient enfin aperçus de son génie. Aujourd'hui il est dignement classé par la voix unanime de ses frères. Ce fut un peu le Lamartine du Symbolisme, comme Henri de Régnier en a été le Victor Hugo. C'est dire quel grand et pur poète il fut !

Charles Guérin.

De tous les jeunes poètes qui vinrent nous rejoindre, cette année 1894, le plus grand et le plus cher fut Charles Guérin.

C'était un être délicieux, tout en intensité affectueuse et mélancolique, comme s'il avait le pressentiment de sa mort prochaine. Sensiblement plus jeune que nous, étant né en 1873, il devait encore être au collège quand nos revues se fondèrent, mais il ne tarda pas à venir à elles. Dès 1893 nous recevions à l'*Ermitage*, sa première plaquette signée Heirklas Rugen, pseudonyme d'une rudesse scandinave mais, pourtant, assez transparente, car on devinait sans trop de peine Charles sous Heirklas et on pouvait alors reconstituer à peu près Guérin avec Rugen. Il abandonna d'ailleurs assez vite le masque, et dès l'année suivante, ce fut sous son nom véritable qu'il

collabora à la revue avec un poème « Symphonie pour Notre-Dame du Crépuscule », encore un peu indécis de facture, et où l'on sent la manière de Stuart Merril,

C'est sur la grève où chaque nuit la Mer du Songe
entr'ouvre aux mimosas son énigme éternelle.
La Vierge vient dire l'Office des Ténèbres
et tenter l'esprit fou qui hurle dans sa conque...

ou encore celle de Georges Rodenbach,

La maison dort au cœur de quelque vieille ville
où des dames s'en vont, lasses de bonnes œuvres,
vieille ville dont jaunit l'herbe aux places vides...

Ce dernier vers qui rappelait trop le style à la mode d'alors fut, plus tard, remplacé par celui-ci, plus dans le style Guérin :

ville où le rouet gris de l'ennui se dévide...

Le poème laissait néanmoins pressentir la note émue qui sera la marque personnelle du poète :

Que votre amour, nappe de neige aux Saintes Tables
me guérisse puisque mon âme puérile
s'est attardée à la langueur de vos sourires !

Cette note personnelle d'émotion presque douloureuse, il la donna de la façon la plus intense dans la première édition du « Cœur solitaire », dans le « Sang des crépuscules », dans d'autres recueils où

il faut aller chercher des sanglots qu'il ne voulait pas conserver dans ses œuvres définitives. Quelle plainte délicieuse que celle-ci, qu'il sacrifia, je crois bien, et à tort, pourquoi rougir de ses jeunes amours même voluptueuses ?

Mon enfant, mon enfant d'autrefois, mon enfant !
D'où reviens-tu vers notre lit, ma bien-aimée ?
Sèche à ma bouche en feu tes paupières mouillées
Et referme tes bras sur mon corps, doucement.
O ma maîtresse, enfin te voilà revenue,
Tendre comme aux beaux jours de notre amour, et nue.
Mêle sans me parler, tes larmes à mes larmes
Et que leur chaude pluie entre en nous jusqu'à l'âme.
Que faisais-tu si loin du tien ? As-tu souffert,
Prié, passé les mers, hélas ! peut-être aimé ?
Mais qu'importe ? Au bon pain il faut le sel amer.
Ton cœur bat sur mon cœur et tes bras sont fermés
Et ton émoi me fait revivre ta jeunesse,
Mon enfant, mon enfant, ô maîtresse, maîtresse !...

Pourtant déjà, dès ces poèmes de jeunesse amoureuse, il était hanté par l'Inquiétude de Dieu, et peu à peu, l'émotion profane devait céder la place à l'émotion mystique, et les voix pécheresses se taire pour ne laisser entendre que la grande voix du Divin. On a dit que Charles Guérin allait en se desséchant et qu'il n'aurait plus rien produit si la mort n'était pas venue le toucher du bout de son aile, à trente-quatre ans à peine ; mais je crois que le poète, même évoluant vers l'absolue pureté, même un peu gêné par ses anciens poèmes de passion charnelle, aurait seulement, pour en couvrir l'écho tenace, clamé ses poésies religieuses d'une voix plus haute.

Deux ans avant sa mort, ne donnait-il pas, dans l' « Homme intérieur », cette admirable pièce qui vous réconcilierait s'il en était besoin avec la morale, cette morale qui fait faire la grimace à tant de poètes, et qui pourtant peut, elle aussi, être source de belle et pure poésie ?

Si jamais à mon seuil s'arrête le Bonheur,
Je lui dirai : Poursuis ta route, voyageur,
J'ai mes hôtes, tu peux les voir par les fenêtres
Marcher dans ma maison qu'ils occupent en maîtres.
Ce sont la Volupté, la Tristesse et l'Orgueil.
Dès l'aube, sous mon toit, je leur ai fait bon accueil.
La Volupté, d'abord, est aussitôt venue
Au creux de mes genoux s'étendre toute nue.
J'ai senti la chaleur de son souffle à mes yeux,
Elle a jeté sur moi ses bras insidieux,
Et se laissant aller mollement en arrière,
Ses regards, à demi-perdus sous la paupière,
Troubles et languissants, me désignaient le lit.
Or, tandis qu'au moment où l'âme s'avilit
Ma compagne, à dessein, m'aveuglait de sa bouche,
La Tristesse entre nous se glissa dans ma couche.
Nos vains embrassements ont duré tout le jour.
Le soir vient. Nous voici réveillés de l'amour.
Mes hôtes, me sachant désormais sans défense,
Me tiennent asservi sous leur âpre arrogance.
Ils ont ôté le Christ du mur, et pour loyer
Répandu dans mon vin les cendres du foyer.
Leur groupe inquiétant dans ma chambre circule.
Ils chuchotent. Parfois l'un d'eux parle plus fort
Et je comprends qu'ils sont à concerter ma mort.
Mais dis, toi qui voulais visiter ma demeure,
Pourquoi ne pas avoir choisi la première heure ?

Il est trop tard. L'Orgueil m'empêche de t'ouvrir.
Va donc, quitte ce cœur qui s'obstine à souffrir ;
Hâte-toi, car, là-bas, quelqu'un de moins indigne,
Du seuil de sa maison, t'appelle et te fait signe.

Quelle admirable poésie ! Et comme à ce symbolisme profond d'âme douloureuse on sourit un peu de l'autre symbolisme de décor d'opéra ! Il y a plus de poésie dans une seule pièce de Charles Guérin que dans tout l'amas de consciencieuses enluminures de chevaliers et de licornes !

Charles Guérin s'était, d'ailleurs, peu à peu dégagé de l'emprise trop forte des poètes de rêve, et d'une édition à l'autre du « Cœur solitaire », par exemple, entre 1898 et 1904, on peut suivre son délicat travail de refonte ; son vers se libère de la domination wagnérienne et tennysonienne, s'éloigne de la forme de Régnier, Retté, Merril et autres ; il devient plus naturel et plus simple, en gardant d'ailleurs toute son émotion vivante. Comparez, par exemple, ces deux débuts de la même pièce. En 1898, Charles Guérin avait d'abord dit :

Qu'on ouvre la fenêtre au large ! Qu'on la laisse
Large ouverte aux confins du jour évanoui !
La rosée automnale ondoiera ma tristesse
Comme elle ourle d'argent la margelle du puits.
La vie en riche habit de métal agonise...

Six ans plus tard, il reprend son poème et en ôte tout le clinquant :

Qu'on ouvre la fenêtre au large ! Qu'on la laisse
Large ouverte à l'air bleu qui vient avant la nuit !
Je voudrais, oh ! marchez autour de moi sans bruit,
Entendre ce que dit l'automne à ma tristesse,
Car voici la saison où la sève s'épuise...

Voici une autre retouche bien caractéristique. Il avait dit d'abord :

Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses
Où ma faim attablée à des cènes mauvaises
Suçait avidement de ses vrilles de pieuvre
Le ciboire charnel des blanches sacrilèges.

et il corrige, en mieux vraiment :

Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses
Où ma faim, accoudée à des tables mauvaises,
Se versait les boissons de flamme dont s'abreuvent
Ceux que serre à la gorge un ancien sacrilège.

Oui, cela est mieux, et pourtant le clinquant était bien aussi, et les chevaliers et les licornes nous ont enchantés, et les miroirs, les amphores d'or et les lampes... Peut-être ne devrait-on pas corriger ce qu'on a fait, chaque œuvre doit avoir le goût de son temps ; il est si facile au poète de reprendre son thème puisque la poésie vit de lieux communs, éternellement jeunes, éternellement vrais, et de la traiter avec son âme plus vieille d'un lustre, de deux lustres.

Pauvre cher ami, dont nous ne savions pas la fin si prochaine ! Peut-être lui, la savait-il. Il avait dans les yeux cette lueur étrange de ceux qui se devinent

exilés pour peu de temps dans cette vallée de larmes. Un médecin aurait eu sans doute le même pressentiment à voir ses prunelles brillantes, ses pommettes rouges, sa grande chevelure et sa grande barbe noire, mais nous n'étions pas médecins, et nous vibrions à ses beaux chants sans nous douter que c'étaient des chants de cygne !

Charles Guérin aura écrit quelques-uns de ces vers qui chantent éternellement dans la mémoire :

Ce cœur, mon Dieu, qu'avec des pleurs de sang
Je t'offre...

ou encore :

Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes...

Nul poète de notre temps ne fut plus doucement plus mélancoliquement ému que lui. Il est l'égal de nos plus grands. Vigny et Musset l'auraient aimé.

Il était lorrain d'origine, et ne venait que rarement à Paris. Souvent c'était de Bavière ou d'Italie qu'il nous écrivait. Quand il était à Paris, il venait nous rejoindre au café Vachette où mes amis tenaient leurs assises, et tous nous l'accueillions avec une joie affectueuse, douce et grave comme celle qu'il montrait lui-même à ses intimes. Tout en lui était pudeur, réserve et tendresse. On ne pouvait pas l'approcher sans l'aimer.

Sa jeune gloire s'est développée en toute sincérité, sans secours d'habiletés réclamières, et c'est d'un commun accord qu'il s'est trouvé porté par ses frères au premier rang. Après la génération de grands

poètes symbolistes dont le fracas de chevalerie s'éteignait peu à peu, il caractérisa la génération suivante des poètes d'émotion. Quelques-uns des poèmes les plus émouvants de notre langue sont de lui. Quand la nouvelle de sa mort nous parvint, la désolation fut profonde. Mourir si jeune ! On ne meurt pas à trente-quatre ans, quand on a encore tant de beaux chants à dire ! Mais il vivra éternellement dans le souvenir des amants de la poésie parce qu'il a su rendre des sentiments d'une tendresse exquise et d'une sonorité assoupie et lointaine, et d'autant plus pressante :

Entre tous je suis vil et gorgé de luxure.
Je suis petit : un lit de femme est ma mesure...

René Boylesve.

Mais voilà bien longtemps que je parle des poètes, il est vraiment l'heure de passer aux prosateurs.

René Boylesve, par qui je commencerai, fit sa première apparition sur nos sommaires en mars 1891 mais sous le nom de René Tardivaux qu'il ne devait quitter qu'en janvier 1893 ; les deux noms étaient certes bien français et très euphoniques, mais le premier rappelait un personnage falot du « Chapeau de paille d'Italie », de Labiche ; notre ami avait d'abord pensé à s'appeler Tardival ou Tardy ; finalement il se décida à adopter le nom de sa mère qui lui appartenait non moins légitimement, et c'est sous le nom de Boylesve, doublet tourangeau de Boileau, qu'il est arrivé à la gloire académique.

Pour l'instant, en 1891, il se contentait de l'humble notoriété de nos cénacles, et ne la dédaignait

pas puisque, l'année suivante, il allait devenir avec Adolphe Retté l'un des deux secrétaires de rédaction de l'*Ermitage* ; ainsi la prose et la poésie joignaient fraternellement leurs clartés sur notre couverture qui s'éclaircissait elle-même, passant du violet nocturne au saumon auroral.

Il était né à La Haye-Descartes ; orphelin et pauvre, il menait une vie de travail pleine de dignité ; si on ne le voyait pas dans les lieux de plaisir, c'est qu'il préférait ne rien devoir à personne, à la différence de tant de jeunes gens qui, pour une nuit de pâle orgie, grèvent indéfiniment leur pauvre petit budget ; mais aimant tout ce qui est beau, il souffrait de ses faibles ressources, et comme alors la mode était de porter en été des tubes gris, il se désolait, en souriant, de ne pouvoir acquérir de couvre-chef aussi fashionable. Il habitait, à ce moment-là, au coin de la place de l'Odéon et de la rue Crébillon, une vieille maison Louis XVI, avec un drôle de concierge qui ne se rappelait jamais les noms des visiteurs, et qui lui disait « Monsieur, on est venu vous voir, c'est le monsieur qui parle vite, ou, c'est le monsieur qui parle lentement » et celui-ci c'était Hugues Rebell, tandis que celui-là c'était moi. Il était d'ailleurs rare qu'on ne le trouvât pas chez lui, car il ne sortait à peu près jamais, restant ainsi chez lui presque 24 heures par jour, à lire, à écrire, à rêver aussi sans doute.

Il avait dû cependant faire acte de présence à la faculté de droit, puisqu'il était avocat, et sans doute aussi avait-il dû paraître à la faculté des lettres, ou seulement peut-être à l'Association des étudiants, et alors ce serait là que Marc Legrand le connut un jour et nous l'amena ; Marc Legrand était

merveilleux pour vous recruter de précieux ou savoureux camarades, et Tardivaux étant venu, nous devînmes presque tout de suite les meilleurs amis du monde.

En mars 1892, donc un an juste après notre connaissance faite, le *Musée de l'Ermitage* le portraiturait ainsi :

« René Tardivaux. L'un, Adolphe Retté étant l'autre. Un gendelettre qui serait aussi gendumonde, carnotement correct avec ses cheveux clairsemés à souhait, et sa valoise barbe en pointe. Brun et svelte, le front bombé comme pour mieux abriter la douceur profonde des yeux à la sclérotique très blanche, il évoque le lointain souvenir d'un de ces émirs andalous souvent nés d'Espagnoles, et dont la mélancolie syrienne se teignait d'un mysticisme catholique, chevaleresque et galant.

» Comme de juste, le costume idéal pour lui serait le turban, la gandoura et le burnous, le tout de pure laine blanche. Pour le moment se résigne aux jaquettes démocratiques dont il surveille secrètement la sobriété et l'élégance de coupe.

» Embarqué sur l'*Ermitage* presque dès la première heure, a conquis le carré ; aujourd'hui tient la barre à son tour de quart, et midship élégant comme vieux loup de mer s'entendent à éviter le cyclone au navire et le tangage aux passagers.

» En littérature, l'homme de son aspect, rêveur et raffiné ; sa phrase se recourbe en torsions subtiles, et l'imprévu de ses écailles cha-

toie au glissé parmi le mystère du symbole et les replis profonds de l'idée. Hait la banalité. Pourquoi, puisqu'il ne l'a jamais rencontrée ?

» Cache une discrétion de bon ton sous un érotisme jaculatoire. Joue l'austérité en dédaignant les pseudonymes éblouissants, et la modestie en s'inscrivant avocat pour ressembler à tout le monde. S'est fait idéaliste parce que c'est la mode, et annonce un livre « Communion » dans l'espoir que le Conseil Municipal lui achètera au poids de l'or une rubrique aussi subversive. »

Il y avait bien dans ce crayon une taquinerie un peu forte « s'est fait idéaliste parce que c'est la mode » mais le crayonné n'en voulut pas au crayonneur. D'autant que son penchant pour les choses sérieuses et même religieuses était tout à fait sincère ; on devait le voir plus tard quand son art évolua de la forme sceptique et sensuelle où il s'était d'abord complu à une forme beaucoup plus grave qui rangea Boylesve parmi les romanciers bien pensants, entre Bordeaux et Bazin, à côté de Barrès, Bertrand, Brunetière, tous les B ainsi que disait en souriant Faguet. Mais comme à cette époque, cette sensibilité voluptueuse qui nous valut, un peu plus tard, les « Bains de Bade » et « La Leçon d'amour dans un parc », se pressentait à travers les exercices de littérature mystique auxquels il se livrait, la taquinerie, d'ailleurs amicale, avait bien un peu sa raison d'être.

De ces exercices je citerai un exemple assez savoureux. Lorsque Renan mourut, nos jeunes revues

lui tinrent un peu rigueur de son attitude à notre égard, notamment de son mot sur nous tous symbolistes dans l'Enquête Huret : « Des enfants qui se sucent le pouce ». Mais parmi tous les articles émanant de la génération montante, aucun ne fut plus dur que celui qui, sous le titre « Aux Manes de Renan », et sous la signature : Un ermite, parut dans l'*Ermitage* d'octobre 1892 :

> « Maintenant que tu sais peut-être si la vie vaut la peine qu'on s'enfièvre, toi qui ne t'émus jamais,
>
> » Maintenant que tu as fini peut-être de boire à flots les délices, toi qui ne crus pas à la douleur,
>
> » Maintenant que peut-être le sublime du Bien et du Mal t'environne, toi qui ne te complus que dans le médiocre du Vrai,
>
> » Nous te parlons, nous qui n'avons pas compris l'à-propos de ton consubstantiel sourire, grand Béat ! »

Et l'apostrophe continuait pendant une quinzaine de tels versets jusqu'à la péroraison qui évoquait la figure inévitable.

> » Ah ! qu'il se lève enfin et vienne — même du séjour des vaines ombres — pleurer son auréole — même de larmes humaines — Celui que tu décapitas de son auréole qui était le soleil du monde !
>
> » Oh ! dis, est-ce la bouche en cœur et mielleuse d'arguments subtils, que tu l'aborderas,

la grande ombre que tu as volée, voleur vil, pour l'art du vol, en te jouant, joueur incurable, jongleur de dieux ?

» Est-ce que tu l'entretiendras avec bonhomie, Celui qui eut la gravité des Oliviers et du Golgotha ?

» Est-ce que tu n'imploreras pas plutôt de sa bonté clémente, enfin, le don des larmes, et par grâce, une douleur, ô soûl d'humeur légère ! rien que pour délasser tes lèvres de sourire ? »

Cette longue sirvente ardente était de René Boylesve, et en vérité on ne s'en douterait guère à ne se remémorer que la série discrète et délicate de ses romans ultérieurs. Mais, à ce moment-là, nous ne plaisantions pas sur le chapitre mystique, et Renan était en particulière odeur de soufre auprès de poètes comme Le Cardonnel, et d'esthètes comme Alphonse Germain, que Boylesve fréquentait alors ; et c'est peut-être de leurs sentiments brûlants comme la lave plus que des siens propres qu'il fut, ce jour-là, l'interprète.

Or, par une coïncidence curieuse, il advint que juste à ce moment Boylesve fit la connaissance d'un nouvel ami qui se trouvait aux antipodes moraux de Germain et de Le Cardonnel, je veux parler d'Hugues Rebell. Cet étrange garçon dont je parlerai plus loin n'avait vraiment rien de mystique, ni d'anxieux dans l'âme. Il respirait la vie, la force, même la frénésie sexuelle, et cela avec une sincérité si intense, et une expansivité si contagieuse que Boylesve, à sa lumière, se découvrit tout autre. Presque instantanément toutes les molles vagues symbolistes dis-

parurent, et un Boylesve nouveau se révéla, épris des galanteries polissonnes du XVIII[e] siècle français et des voluptueuses effervescences du XVI[e] siècle italien.

Ce qu'il avait donné jusqu'alors à l'*Ermitage*, c'étaient des rêveries émues, des légendes de vitrail, ou ce « Noël » qui ne semble longtemps qu'un dialogue d'amour de chair entre un éphèbe romain et une jeune courtisane, mais qui, à l'invitation de la femme : « Monte, monte, Antonius ! que la chair de la femme foulée de tes sandales, te hausse vers ton idée !... » s'exalte soudain dans une vision d'âme jusqu'à la réplique du jeune amant : « Je vois ! Je vois ! Il y a dans l'Orient, une étoile nouvelle ! » Mais il semble qu'aussitôt après cette invective véhémente « Aux mânes de Renan », Boylesve comme satisfait d'avoir donné au mysticisme une telle marque fumante de sympathie, redescend un peu brusquement l'autre penchant de la colline. Dès le numéro suivant de la revue, il décrit la grâce captivante de nouvelles danseuses, Loïe Fuller et Mabel Stuart, et quelques mois plus tard, en mars 1893, il donnera une « Invocation à Vénus triomphante » qui aura certainement fait hennir d'enthousiasme le terrible Hugues Rebell : « Née des eaux, fille de la mer, Aphrodite, Anadyomène, enfin je t'ai connue !... Maintenant je suis, je sais que je vis ! Tout est en toi, tout est en toi !... Tu es la joie, toute la joie possible. Je t'adore, et je me voue, ivre de vie, ivre d'amour, à ton seul culte ». C'était une Prière sur une nouvelle Acropole, et la Pâle Athéna de Renan était dépassée par la Vénus vermeille de notre ami. Ses mânes devaient être apaisées. *Renani placandi manibus !*

Silencieusement, presque secrètement, René Boylesve écrivait alors son premier roman « Le médecin des dames de Néans. » Il s'était rendu compte assez vite que ce qu'il avait fait jusqu'alors, le poème en prose à la Baudelaire ou l'éthopée synthétique à la Péladan, convenait moins à son talent que le roman de mœurs contemporaines à la Balzac ou à la Daudet, et que le public le récompenserait. « Le médecin des dames de Néans » n'avait rien de la chaleur un peu artificielle de ses premiers débuts et donnait la plus favorable idée de son talent si distingué. Le livre fut tout de suite remarqué par les délicats ; il n'eut sans doute pas le retentissement d'autres romans d'alors dont les auteurs sont peut-être d'ailleurs oubliés, mais tous ceux qui le lurent retinrent le nom du nouveau venu et guettèrent le volume suivant. S'il y avait eu alors les prix littéraires qu'il y a aujourd'hui, Boylesve eut été tout de suite lancé, mais, d'un certain point de vue, les réputations lentement mûries sont préférables.

L'*Ermitage* eut plus de part encore à son second roman « Les Bains de Bade ». Un de nos collaborateurs y avait publié la traduction d'une lettre de Poggio Bracciolini sur son voyage en Allemagne à l'époque du Concile de Constance, décrivant les bains de Bade : « Il est risible, disait le Pogge, de voir de vieilles femmes et des jeunes filles entrer toutes nues dans l'eau et montrer à tout le monde leurs charmes les plus secrets, je me suis souvent diverti à ce beau spectacle. » Boylesve fit comme le Pogge, et il se divertit lui aussi à ressusciter la baignade. Comme l'*Ermitage* avait également publié l'autre lettre du Pogge mais celle-ci point inédite, sur le supplice de Jérôme de Prague, à Constance,

il mêla dans une ingénieuse intrigue les amusements des baigneuses et les événements du concile, et le tout, narré d'abord en style des « Contes drôlatiques », constitua un savoureux petit livre point indigne de la vogue qui lui échut quand l'auteur le publia à la *Plume* remis en style moderne et orné d'un frontispice galant de son ami Fongeray du Coudray. Je ne ferai pas d'ailleurs l'analyse de ce petit livre, ces notes n'ayant aucune prétention à la critique littéraire, et je n'en parle que pour compléter la figure de Boylesve à cette époque et marquer le contraste imprévu que les « Bains de Bade », avec leur beau feu sensuel et mécréant, font avec ses autres écrits si mesurés et respectueux.

Je ne dirai pas non plus la suite de sa carrière littéraire et la façon dont, d'année en année, son talent s'affirma et sa renommée s'accrut. En l'appelant à elle, l'Académie française ne fit que reconnaître ses très précieuses qualités, tout en comblant, je crois bien, ses vœux les plus vifs. Les mauvaises langues s'amusèrent à dire qu'il avait préparé de loin sa candidature, en ajoutant que quand il était tout petit, il avait demandé déjà, pour le carnaval, un costume d'académicien. Peut-être ces historiettes viennent-elles de la façon très discrète dont il avait organisé sa vie, fuyant les brasseries et les banquets, et dont, à partir de son mariage, il avait laissé tomber presque toutes ses relations antérieures ; on prétend, il est vrai, qu'il s'était gardé alors de laisser perdre celles qui pouvaient lui être utiles pour la conquête du fauteuil, mais n'était-ce pas son droit ? et s'il a préféré cesser de voir régulièrement des personnes encombrantes comme Moréas ou Retté, ne peut-on pas le comprendre ? Même quand il était

jeune et célibataire, il était très réservé ; le café ne le voyait guère, et même le restaurant, puisque le plus possible il mangeait chez lui ; son plaisir était de rester au milieu de ses livres et de ses estampes, entre son grand fauteuil à rêveries et sa chaise à écritures ; près de la table où il couvrait de grandes feuilles de papier de ses pattes de mouche microscopiques mais en y laissant de grandes marges, signe, si j'en crois les graphologues, à la fois d'économie et de faste, et recevant avec empressement les amis intimes qui voulaient bien venir le voir, mais qu'il n'allait guère voir, lui.

C'est pour cela que, peu à peu, même ses meilleurs amis, Germain, Rebell, Ducoté, Jacques des Gachons ne le virent plus aussi souvent ; mais nos sentiments pour lui n'avaient pas changé et nous gardions, lui comme nous, un bon souvenir de notre jeunesse à tous. Quand il fut reçu à l'Académie française, le nom de l'*Ermitage* fut prononcé par Henri de Régnier qui le recevait. Mais ne l'ayant vu que de loin en loin à partir de 1900, je ne pourrai rien dire de personnel sur lui ; j'ai lu avec grand plaisir tout ce qu'il a écrit, et je l'ai plaint de tout mon cœur quand on m'a dit qu'il n'était pas aussi heureux qu'il aurait mérité de l'être, mais j'ignore tout des remous sentimentaux qui avaient bouleversé son âme comme des maladies douloureuses qui supplicièrent son corps pendant ses dernières années.

Le René Boylesve dont je garderai le souvenir, c'est celui de nos années communes 1890-1893, un des êtres les plus discrets et les plus délicats que j'aie connus. Au sortir de certaines journées d'extravagances joyeuses ou de paradoxes rebondissants, on avait plaisir à retrouver sa parfaite urbanité de

manières et son grand équilibre d'esprit. L'influence d'Hugues Rebell qui aurait pu, à la longue, devenir fâcheuse pour lui, ne s'était pas intensifiée ; Boylesve, après avoir réappris de lui le chemin de la réalité vivante et même, un moment, un peu effervescente, était assez vite revenu à sa vraie nature, toute de nuances. Même avec Rebell il se gardait de tout excès ; je ne l'ai jamais vu lutinant de joyeuses commères ou entonnant des chansons bachiques ; une seule fois, un soir où nous étions allés en joyeuse compagnie, festoyer au Pavillon Henri IV, à Saint-Germain, l'excellence des vins ou peut-être simplement la fraicheur nocturne sur l'auguste terrasse qui borde la forêt, saisit d'une façon inopinée l'aimable Boylesve qui se mit à battre de fols entrechats sous les étoiles, mais quelle différence entre cette charmante gaieté à la française, fille des vieux vins de Touraine ou de Bourgogne et la lourde exubérance criarde de ceux qui sortent de ces bars exotiques où des garçons en veste blanche et en dialecte anglo-saxon, nous dosent des cocktails composites sur des comptoirs hérissés de flacons bizarres !

A cette époque dont je parle, il n'était pas encore marié, bien entendu. Il ne vivait pas en anachorète, ç'eut été dommage pour les jolies filles du quartier latin, et il ne cachait pas son goût pour les brunes piquantes, quand d'autres près de lui préféraient les blondes vaporeuses. Beau comme il était il ne passait nulle part inaperçu, et je crois volontiers que, quand il se maria, bien des yeux noirs pleurèrent, ceux surtout d'une gentille demoiselle du téléphone dont il perpétua le souvenir dans un de ses romans en la faisant mourir de chagrin, ce que d'ailleurs l'aimable enfant dut se garder de faire,

mais hélas, en amour, le bonheur de l'un est souvent la peine de l'autre. Boylesve devait, paraît-il, le voir aussi dans la seconde moitié de sa vie, mais ainsi que je l'ai dit, je ne sais rien de précis sur sa vie sentimentale d'alors ; un ecclésiastique de Touraine prépare une thèse de doctorat sur lui ; peut-être nous parlera-t-il de l'homme comme de l'écrivain et saurons-nous alors pourquoi il a voulu amèrement dormir son dernier sommeil seul, tout seul...

Hugues Rebell.

Quand on avait vu Hugues Rebell, on ne pouvait pas l'oublier. C'était un gros garçon blond et rose, complètement rasé comme un jeune lord, ce qui, alors, suffisait à singulariser un homme, de petits yeux bridés et un nez mince dans une large face poupine ; à voir son portrait crayonné par Jean Veber dans l'*Ermitage* de 1898, vous eussiez dit une chinoise. Et en effet, on pouvait trouver beaucoup de féminin en lui ; il était doux, têtu, sensuel et timide. Une jeune fille ne rougissait pas plus facilement. Si on le croisait sur le boulevard, il s'effondrait furtivement en un salut écarlate. Quand il venait sur vous, les yeux mi-clos et la tête en avant, il avait l'air d'un matou qui fait le gros dos. On partageait sa gêne, si incohérentes étaient ses premières paroles, si hésitante sa réponse à votre poignée de

main. Il parlait lentement, presque à voix basse, avec des silences, des réserves, des circonlocutions cérémonieuses ; on l'aurait pris pour un séminariste en redingote.

Si la première impression était gênante, la seconde était très intéressante. Une fois les premiers balbutiements de l'abord surmontés, Rebell se révélait muni d'idées fortes, de connaissances profondes et de théories bien construites. Dans ce milieu giratoire qu'est toute jeune génération littéraire, où chacun tourne en rond à l'affût de la mode nouvelle pour l'exagérer jusqu'à l'enfantillage, il apparaissait d'une indifférence parfaite à tout ce qui n'était pas lui. Intelligence souverainement précise, il n'a jamais donné dans le tarabiscoté ou le ténébreux, ni dans le charabia. Organisme sain et vivace, il a toujours eu de l'éloignement pour la rêverie mélancolique et le sentimentalisme larmoyant. Les mouvements d'esprit auxquels il a été mêlé (engouement pour des littératures du nord brumeux, explosion de paradoxes anarchistes, vol de cigognes néo-chrétiennes) l'ont trouvé résolument hostile. Tout, chez lui, était sincère, et prenait, par suite, une saveur forte. Personne ne pouvait en sa présence, rester indifférent. Certains l'exécrèrent, d'autres l'acclamèrent. Je ne sais si jamais influence sur les autres s'exerça avec des moyens plus faibles. Cela seul le prouverait digne d'intérêt.

C'était la seconde impression. La troisième, car un homme tant soit peu complet a bien des troisièmes dessous, tout comme un théâtre qui se respecte, était exaspérante. Ce timide rougissant qui osait à peine vous aborder, et qui vous tenait des heures d'horloge sans arriver, on l'apprenait par

un tiers, à accoucher de ce qu'il voulait dire, s'affirmait vite, à l'usage, le plus entier et le plus irréductible des hommes. Et ce, pour les plus menues bagatelles ! Car s'il s'était agi d'obstinations dans le domaine des grandes idées, on aurait eu toute indulgence. Mais il apportait dans les choses les plus futiles la même intransigeante opiniâtreté. Cette sensation de supplice, qu'on éprouve avec certaines femmes, à savoir d'avance tout inutile comme si on était séparé par une paroi de diamant, on la ressentait avec lui dès qu'on n'était pas en harmonie rigoureuse. Non seulement il était imperméable à tout argument, mais il lui était impossible d'accorder à son interlocuteur une goutte de cette eau bénite de cour dont il faudrait tellement lubréfier toutes les causeries. Pis encore, passant à l'offensive, il livrait un assaut inlassable à votre dissentiment, et le contraste était étrange entre le doucereux de cette onction et l'inflexible de cette pensée qui finissait par vous emplir de la même terreur sacrée que le cours fatal d'une rivière ou la montée inexorable d'un flux.

Tel jusqu'à sa dernière heure resta-t-il au moral, mais au physique hélas, combien il avait changé les derniers temps de sa brève vie ! Le portrait que je traçais de lui se rapporte aux années 1890. Une douzaine d'années plus tard, personne ne l'aurait, paraît-il, reconnu. La vie, après lui avoir longtemps souri, avait fini par lui être dure. Pourquoi ? je ne sais. Il aurait été ruiné par des infidélités diverses ; on a parlé d'autres choses plus graves. Toujours est-il que la maladie avait fini par lui sauter à la gorge ; depuis plusieurs années il succombait lentement sous ses coups. Ceux qui l'ont vu à la fin

me l'ont dépeint sous des couleurs lamentables : vieilli, amaigri, démoli, se soutenant à peine. Ah ! je préfère ne l'avoir pas vu ainsi, et n'avoir gardé de lui que son souvenir de beau gentleman éclatant de santé et de force, et que nous aimions et admirions pour le réel mérite de ses écrits et la hautaine sincérité de ses idées.

C'est ce Rebell de pleine jeunesse dont le *Musée de l'Ermitage* en juillet 1893 donnait le portrait dont je reproduis seulement la fin qui le complète idéolologiquement :

> « ... Malheur au suspect de socialisme ou de christianisme qui passe à portée de ses lanières vitupérantes ! — Car telle est sa double haine *janus incoherens*. Il pardonne, à la rigueur, au catholicisme, en faveur de ses pompes liturgiques, de sa poésie, de sa savante organisation sociale, mais il bondit de fureur à tout ce qui, dans ledit christianisme, lui paraît frein passionnel, sacrifice partiel de personnalité, renoncement à la libre expression d'un chacun. Sur ce point, son spinozisme est farouche, et je plaindrais les verres de lunette s'il lui en fallait polir.
>
> » Encore sa christianophobie est-elle dépassée par son horreur du socialisme. Si les puritains le choquent, les partageux l'exaspèrent. Il parlait seulement de huer le sénateur Béranger mettant en branle la Pudeur publique à propos du Bal des quat'z'arts, tandis qu'il voulait partir faire le coup de feu contre les émeutiers socialistes belges et anglais. Heureusement que, son naturel hésitatif aidant, il s'est contenté d'aller se reposer de tant d'émotions dans

la grotte du Pausilippe, où, au moins, il peut évoquer de gigantesques visions de nudités orgiaques et de bacchanales tourbillonnantes. »

Ce fut Adolphe Retté qui nous l'amena, un jour, et il se plut tout de suite parmi nous. Dans un de ses romans, « la Calineuse », il a parlé avec enthousiasme de « cette charmante époque de 1885 à 1894 », du brillant de la vie parisienne, de la fièvre de plaisir qui agitait alors tout le monde. Il avait fait de son appartement un véritable musée, genre un peu musée-secret-de-Naples, avec des livres à estampes terribles et des eaux-fortes priapiques de Félicien Rops. Déjà, il faisait la chasse aux choses d'art. On le voyait souvent descendre de sa voiture tout chargé de quelque précieuse emplette. Il aimait tous les luxes. Son impeccable tenue mettait dans nos groupes une note d'élégance soudaine.

Dans ces groupes, il restait longtemps silencieux, puis il s'enhardissait, et alors, dès la seconde ou troisième phrase, sa voix s'élevait avec passion pour ou contre quelque sujet qui lui tenait à cœur et c'étaient d'interminables discussions qui se poursuivaient, scandées, de cinq minutes en cinq minutes, si l'on n'était pas exactement de son avis, par la rentrée fatale : « Mais enfin, ne trouvez-vous pas que... ? » C'était en petit comité qu'il était à l'aise. Dès que la réunion était nombreuse, il s'effaçait. On voyait alors, dans quelque coin dont il ne bougeait plus, son petit œil, brillant derrière le monocle, suivre voluptueusement les belles dames. D'une courtoisie indéfectible avec son interlocuteur, il s'exprimait avec violence sur les autres dont il ne partageait pas les

idées. Mais il apportait à la défense de ses sentiments une fougue si sincère et si brûlante qu'il finissait parfois par vous les faire partager. Ses amitiés étaient rares mais vives ; chez nous, Boylesve, Le Cardonnel, Alphonse Germain furent, je crois, ceux avec qui il se trouva sur des points divers en la plus étroite communion d'idées.

Très peu connaissaient son véritable nom : Georges Grassal, et sa ville d'origine, Nantes. Il y était né en 1867, d'une vieille famille attachée aux idées traditionnelles. Son éducation s'était faite chez les pères Jésuites. J'ai toujours pensé que sa nature, à la fois timide et violente avait dû être trop savamment combattue par les révérends pères, et que le résultat en avait été son explosion d'antichristianisme quand il fut libéré de cette emprise. Ce n'était pas à la doctrine qu'il en voulait. Athée avec délices pour son compte et matérialiste avec ivresse, il savourait jalousement son bonheur et s'insouciait de le faire partager aux autres. Le mot libre pensée le mettait même dans un bel état d'exaspération ; il savait si bien, comme tous les vrais penseurs, à quoi s'en tenir sur la liberté des concepts ! Egalement l'ombrageuse susceptibilité qu'ont tant de gens de plume pour l'inviolable de leurs pattes de mouche n'était pas son fait. Une conviction personnelle est une forteresse qui défie tous les assauts et il ne se sentait pas d'humeur à jeter sa poudre à d'inoffensives bécasses. L'admirable échafaudage des théologiens le séduisait, au contraire, par ses qualités de logique, et quand sa bile s'échauffait, ce n'était pas le Docteur subtil ou l'Ange de l'Ecole qui en pâtissait, mais tel parangon de la philosophie universitaire ou tel condor de la volière académique.

En revanche, il avait pour la morale chrétienne la haine la plus recuite. Nietzsche, ici, avait été son illuminateur. Rebell l'avait découvert pour son compte, ou, du moins s'était épris de lui bien avant que la mode s'en mêlât. En 1892, alors qu'on n'en parlait qu'à propos de Wagner et sans bienveillance puisqu'il avait blasphémé le dieu, Rebell avait salué en lui le sauveur, « l'homme vraiment nécessaire à notre société sans direction et sans principes ». C'est que leurs esprits vibraient à l'unisson. Toute la philosophie de l'auteur de « Zarathoustra » : amour de la force, mépris de l'humanité, dédain du sentiment, apothéose de la violence, l'En avant, non seulement par dessus les tombeaux, comme Goethe, mais par dessus les vivants qu'on écrase, tout cela Hugues Rebell le portait déjà au plus profond de lui-même. La source obscure en était, je crois, dans le bouillonnement de ses sens. Il semble que chez lui, et ce serait alors une sensible différence d'avec son guide, l'horreur qu'il avait du scrupule moral n'était que l'effet de sa haine pour la continence, le grand, le seul péché à ses yeux puisqu'il s'attaque à ce que la nature a de plus puissant et de plus infiniment expansif.

Aussi avait-il plus d'imprécations pour le puritanisme laïque que pour le célibat clérical. Dépouillée de la poésie médiévale et du décor monastique, la morale sexuelle chrétienne apparaît, en effet, plus renfrognée encore dans la tristesse protestante. Les peuples du midi ont toujours trouvé avec la règle d'ingénieux accommodements, mais les peuples du nord, qui prennent tout au sérieux, ont voulu réaliser intégralement l'idéal de la vertu farouche, et chez eux c'est sur toute créature qu'a pesé l'angoisse

du péché de la chair. En véritable païen de la Renaissance, Hugues Rebell abominait cet effroi de la belle nudité et du spasme voluptueux.

Une lettre qu'il m'écrivait de Naples en 1893 peut donner une idée de la violence avec laquelle il s'exprimait sur ce point : « La canaille protestante socialiste poursuit les gracieuses filles du Bal des Quat'z'arts. Vous verrez que ces infâmes-là mutileront les statues du Louvre, et changeront le palais en hôpital, maison d'utilité sociale ! Ah ! comme j'aimerais tenir un de ces ignobles protestants suisse, anglais, allemand, français, peu importe ! Je voudrais l'écorcher vif comme Marsyas. Le Benoit Malon et le Calvin, ce sont les deux ordures à jeter dans le même fumier. — Quelle autre mine ont les prêtres catholiques ! Dans le train de Rome, j'avais avec moi deux prêtres tout à fait magnifiques, avec des airs d'orgueil, des attitudes élégantes à enchanter un Léon X. Le sale Calvin n'a jamais pu produire que des têtes grotesques, des pédants et des rustres, et des tyrans ! oh ! comme je voudrais voir brûler son Institution Chrétienne par la main du bourreau ! »

Hugues Rebell est tout entier dans ces clameurs passionnées dont la mauvaise saveur s'accentuait à l'onctueux de sa voix et à la rougeur, mi-timidité, mi-colère, de sa face. Il avait certes tort, lui qui n'aurait fait de mal à aucun animal, de parler ainsi ; ces violences qui, dans une bouche comme la sienne, ne tirent pas à conséquence, peuvent devenir dangereuses chez d'autres capables alors de retourner contre d'imprudents esthètes, leurs métaphores !

Sa haine et son mépris de la démocratie n'étaient pas moindres que son mépris et sa haine de la morale chrétienne. Toutes ses idées politiques revenaient

à ceci : le droit absolu pour le fort de subjuguer le faible et comme en démagogie, c'est au contraire tout ce qui est ignorant, déchu, taré et inepte qui subjugue tout ce qui est sain, laborieux, honnête et intelligent, il écumait d'une fureur continuelle. Il aurait été vain d'essayer de lui dire que cette fureur pouvait être injustifiée, les humbles cachant parfois en eux de très grandes forces, comme les puissants de très navrantes faiblesses ; rien n'aurait servi, et il aurait continué à s'enfiévrer d'admirables cris d'orgueil et de domination. Il a vécu dans le rêve qui a hanté quelque temps Renan, et tout le temps Nietzsche, d'un pouvoir absolu exercé par les héros et les génies. Assurément quelques-uns de ces cris mériteraient de lui survivre, littérairement parlant, comme résonnent encore ceux que Théognis de Mégare, le chef des eupatrides, des *bons*, lançait contre les *mauvais*, les plébéiens de sa petite ville. il y a vingt-cinq siècles.

De son œuvre littéraire, certes considérable puisqu'en mourant à trente-huit ans, il laissait une douzaine de volumes tous remarquables, je ne dirai rien ici, ces notes ne devant avoir qu'un caractère anecdotique, et tout au plus psychologique. Je m'en suis expliqué d'ailleurs assez longuement, dans un article du *Mercure* en février 1905, qu'on retrouvera aisément, puisque la collection de cette revue est facile à se procurer dans les bibliothèques, je m'abstiens donc de le reproduire ici, et je me contente de dire que Rebell n'a pas été estimé de son vivant comme il aurait dû l'être. Heureusement, certains, après sa mort, tel Auriant, lui ont voué un culte qui ne faiblit pas et il mérite alors cette survivance d'estime, encore qu'il n'ait pas donné, à mon avis,

le grand livre définitif, le vrai chef-d'œuvre qu'il aurait pu écrire s'il avait été plus soucieux des hautes qualités morales qui font naître les chefs-d'œuvre ; même pour l'écriture, il est loin d'atteindre le style royal des grands maîtres ou seulement l'écriture artiste des petits.

Mais il n'en a pas moins été une personnalité des plus remarquables.

Sa vie intellectuelle, pleine d'enthousiasme pour la force, toutes les forces, et pleine de mépris pour la faiblesse, toutes les faiblesses, a été singulièrement rayonnante. Ses livres, en outre, quoiqu'incomplets et imparfaits, sont très au-dessus de la moyenne. Si ses « Chants de la pluie et du soleil », qui nous avaient tant frappés au début quand nous ne connaissions pas encore Nietzsche, ont perdu un peu de leur force impressionnante quand nous avons pu entendre rugir le monstre lui-même, la plupart de ses autres romans, depuis la « Nichina » jusqu'à la « Femme qui a connu l'Empereur » ont un mérite incontestable, et dans « Le Diable est à table » il a donné un exemple de dialogue philosophique qui devait faire longtemps vivre son nom.

Dans un long article que l'*Ermitage* consacra aux « Chants de la pluie et du soleil » en juillet 1894, je précisai très vigoureusement en quoi mon aristie morale différait de ses aristocraties à lui, et combien étaient différentes les deux démocraties auxquelles allaient mes simples critiques et ses fulgurants anathèmes. Pas davantage ne nous entendions-nous sur bien d'autres points d'art, de littérature, de morale, de religion. Rebell était si extrême dans tout ce qu'il disait que, même quand on aurait pu être très près de lui, on s'en trouvait très éloigné ; c'est qu'au fond

il était très peu de notre temps, et puisque je parlais tout à l'heure du vieux poète Théognis de Mégare, je peux bien rappeler qu'à la fin de cet article, je m'amusai, procédé qui a souvent servi, à le situer dans son temps véritable, et l'*Ermitage* étant devenu à peu près introuvable, je reproduis ci-après cette uchronie :

« S'il fallait replacer Hugues Rebell dans son vrai cadre, j'élirais un coin ensoleillé du monde méditerranéen vers le VI^e^ siècle avant notre ère, et je reconstituerais facilement son histoire.

» Il naquit au bord de la mer Egée, dans la Grèce asiatique. Plusieurs cités briguèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. Fut-ce Ephèse, nombril des trois mondes, Milet où les courtisanes étaient plus belles que les déesses, Smyrne retentissante du chant des homérides, ou plutôt Halicarnasse où sophistes et rhéteurs se promenaient de concert sous les portiques ? Toujours est-il qu'en dépit de son dialecte ionien, il semble avoir été dorien de race. Les fragments qui nous sont parvenus de son livre : *Ek tôn tout héliou kaï tou ombrou ôdon epigrammata* dénotent bien cette ardeur belliqueuse et cette ferveur érotique que nous retrouvons vers la même époque chez Aliman et Callinos.

» Il devait être d'une famille d'eupatrides, car on sent chez lui une haine des *kakoï* presqu'aussi vive que chez le Mégarien Théognis. On sait combien étaient terribles, dans les cités grecques d'alors, les luttes des nobles contre les plébéiens. Il y eut à Milet, dit Héraclide de Pont, une

guerre entre les riches et les pauvres ; ceux-ci eurent d'abord le dessus et forcèrent les riches à s'enfuir de la ville, mais ensuite, regrettant de n'avoir pu les égorger, ils prirent leurs enfants, les rassemblèrent dans des granges et les firent broyer sous les pieds des bœufs ; les riches rentrèrent ensuite dans la ville et redevinrent les maîtres ; ils prirent alors les enfants des pauvres, les enduisirent de poix et les brûlèrent vifs.

» Il assista peut-être à de pareilles atrocités, car parmi les fragments qui nous restent de lui, beaucoup se rapportent à la lutte contre les ennemis de la classe haute qu'il n'hésite pas à appeler barbares. On peut même supposer avec vraisemblance que ceux de son parti combattaient mollement et avaient besoin d'exhortations terrifiantes, et même qu'ils furent vaincus et durent essayer de reconquérir leur cité.

» On aime à penser qu'exilé, lui aussi, par le triomphe de la classe ignoble, il navigua par la Méditerranée et connut la Sicile et l'Italie dont parlent quelques-uns de ses chants. Sans doute y vit-il Pythagore qui justement essayait, à cette époque, d'organiser dans la Grande Grèce la domination aristocratique des « Amis » ; ils durent causer non seulement des révolutions sociales qui agitaient alors un petit monde civilisé, et auraient probablement fait triompher la démocratie si Rome n'était venue jeter dans la balance le poids de son patriciat, mais aussi des spéculations philosophiques sur le monde et sur la personnalité divine.

» En effet, la crise d'alors était religieuse

aussi ; les sages et les initiés rejetaient la vieille religion homérique, puissante encore sur les masses ; on se tournait vers l'Orient, et les Grecs d'Asie, surtout, introduisaient dans leur philosophie les conceptions panthéistiques et pessimistes de Syrie et de Chaldée. Il est très probable que notre poète connut Xénophane de Colophon, car sa doctrine se rapproche fort de celle des Eléates, mais il se préoccupe plus du Mouvement varié que de l'Un inamovible, et s'il s'éloigna de la doctrine du maître, on peut supposer que c'est moins dans le sens de Parménide que dans celui d'Héraclite dont le rapprochait déjà sa foi aristocratique. D'ailleurs, il se distingua nettement de celui que Timon appelle l'insulteur de la multitude par une verve joyeuse qui est aux antipodes de l'humeur chagrine que la légende prête à Héraclite, et dans le groupe même de ces philosophes si imbus de la grandeur de l'idée divine et de la hauteur éthique, il se personnalisa par un mépris de la morale courante tel qu'on peut le considérer comme le précurseur à la fois de Gorgias et de Diogène.

» Retourna-t-il dans sa patrie ? assista-t-il au désastre des aristies pythagoriciennes ? mourut-il la coupe à la main comme Anacréon ou l'épée au poing comme Stésichore ? autant de questions auxquelles il est impossible de répondre... »

Pierre Louys.

Pierre Louys était encore un inconnu quand, au commencement de 1892, il débuta à l'*Ermitage* avec deux sonnets intitulés Chrysis et d'un goût très mallarméen : *De l'or crespé couleur coucou — Voit-on que la mer s'exténue — Pour ce frisson d'albe ombre nue — Pantelante et qui se découd ?* Il revenait d'une année de service militaire à Montpellier où il avait connu Paul Valéry (les vrais artistes ont des antennes pour se deviner entre dix mille) et il promenait dans nos milieux, parfois un peu hirsutes, l'impeccable élégance de sa tenue de dandy et la grâce presque maniérée de ses propos. Or le souci, même extrême, de la toilette n'est pas un mal, n'en déplaise aux bohèmes un peu trop portés à prendre pour un sot tout adolescent tiré à quatre épingles. Gravure de modes, cela est vite dit, mais quand le

monsieur gravure de modes se révèle poète exquis ou musicien délicat, la surprise n'en est que plus charmante. Louys ne reculait d'ailleurs devant aucun des inconvénients du dandysme, et je le trouvai, un jour de vernissage du Salon, presque gêné, tant la foule faisait haie sur son passage, revêtu qu'il était d'une redingote de coupe merveilleuse, et la nuque cerclée dans un collet si haut qu'on l'aurait pris pour un proconsul de la Convention ; sans doute pour se soustraire au murmure d'admiration qui le suivait, il vint à moi, pauvre pardessus vulgaire, comme à un sauveur et nous déambulâmes dans le jardin des sculptures, lui alors plus à l'aise, et moi plein d'orgueil à me mouvoir près d'un astre traînant comme une comète, une queue brouhahante de populaire.

Il allait bientôt commencer à donner dans le *Mercure* ce roman de mœurs antiques, « L'Esclave », qui, sous un nouveau titre « Aphrodite », devait avoir tant de lecteurs. Ce fut du jour au lendemain, qu'il fut célèbre. Un article de Coppée dans l'*Echo de Paris* alluma brusquement sa gloire, comme l'article de Mirbeau dans le *Figaro* avait fait pour Maeterlinck, et il faut certes savoir gré à Coppée, qui était déjà très religieux, d'avoir prôné un roman devant lequel tous les dévôts et dévotes de la création eussent pris la fuite en se signant à tour de bras. C'est qu' « Aphrodite » avait des qualités de fraîcheur et de jeunesse qui, morale à part, légitimèrent son succès. Ce n'était pas un simple devoir d'élève de rhétorique connaissant son antiquité alexandrine, mais une transposition vivante de ce que nous connaissons tous, car sous le costume des habitantes d'Alexandrie, on reconnaissait vite les jeunes femmes du Paris d'alors,

les habituées de la brasserie d'Harcourt et du Bal Bullier. Cette servante de Vénus Pandémos que le roman appelle « la Poule » parce que son rire éclate en un gloussement de volaille triomphante, nous l'avons tous connue, et nous la faisions asseoir à la terrasse du Vachette pour la faire éclater de son kokoriko hystérique et jubilant ; aussi ce mot de la jeune élève de l'Ecole des Courtisanes se plaignant d'avoir à apprendre des choses qu'on ne lui demande jamais, n'est-ce pas la parodie plaisante des récriminations de nos jeunes lycéennes sur le seuil de l'ex-marché Saint-Sulpice mué en Palais des examens ?

Etrangeté des choses, l'immoral a sa morale ! Comment se fait-il que les pages de Pierre Louys, aussi voluptueusement contournées que celles de Catulle Mendès, et chantant aussi les joies pécheresses de Lesbos, ne soulevèrent pas le sentiment de répulsion que provoque la littérature du vieux parnassien ? Est-ce parce que Catulle était bien décati justement, quand nous le connûmes ? et que ce qui passe chez un fougueux poète de vingt ans choque chez un vieillard teint, maquillé et plâtré ? Est-ce parce que Pierre Louys avait le tact de s'abstenir de ces rapprochements continuels avec les choses catholiques dont raffolait Mendès en bon juif qu'il était ? Celui-ci était vraiment étonnant de ce point de vue, et chez lui l'éréthisme voluptueux ne semblait pas pouvoir se passer du piment liturgique ; ici il aurait rendu des points à Remy de Gourmont pour la mixture érotico-mystique ; il avait trouvé moyen d'écrire en un latin assez bien imité de la Vulgate (n'avait-il pas eu le secours d'un nègre obligeant ?) un « Evangile de l'Enfance » plein de minauderies équi-

voques, et je me souviens d'un article du *Gil Blas* où, se désolant en phrases subtiles, que l'on ne disposât que d'un mot bien goujat pour désigner le centre de toutes ses dilections, il proposait que l'on usât, désormais, du mot calice, et je sais bien qu'il y a aussi le calice des fleurs, mais je gage qu'il devait rire dans sa barbe frisée de faux Christ en pensant à la tête que feraient tous les séminaristes à ne plus savoir de quel calice il s'agirait.

Le succès d' « Aphrodite » avait été si décisif que Pierre Louys ne pouvait que continuer. Il donna « Les Chansons de Bilitis », pastiche délectable auquel se laissèrent prendre de doctes hellénistes d'Outre-Rhin, et ce qui est plus fâcheux d'étourdis bibliographes de chez nous.

Ces chansons étaient, en effet, fort savoureuses, bien qu'il ne fallût pas les laisser traîner sur toutes les tables. En tête se trouvait, dans la première édition, une biographie gravement imaginée de la poétesse, où une phrase m'avait un peu surpris : ... « à Mytilène où elle était venue sans doute par mer... » je la fis remarquer à l'auteur, et les mots « sans doute » disparurent de l'édition suivante. Au surplus, les érudits pouvaient bien un peu se tromper, car Pierre Louys avait déjà donné une traduction, véritable celle-ci, des « Poésies de Méléagre », et c'est probablement cette traduction qui lui donna l'idée du pastiche Bilitis ; sa poétesse à lui est le doublet amusant du vieux poète grec qui « s'endormit dans la paix des dieux vers le temps où naquit Jésus » et à ce propos pourquoi Méléagre ne l'aurait-il pas connu ce Jésus, s'il avait vécu quelques années de plus puisqu'il était syrien et peut-être israélite ? Etrange si c'eut été chez un poète de la frivole An-

thologie qu'on eut trouvé le seul souvenir historique accidentel du Nazaréen !

Je voyais assez souvent Pierre Louys en ces lointaines années. Il faisait même partie officiellement de l'*Ermitage* qui s'était organisé en cénacle, et notre numéro de janvier 1893 en annonçant le départ de Dauphin Meunier, Albert Saint-Paul et Ferdinand Hérold, je ne sais plus pour quel motif (grincherie pour Dauphin Meunier que son grand ami Albert Saint-Paul n'avait pas pu ne pas suivre) faisait connaître leurs remplaçants : Hugues Rebell, Yvanhoé Rambosson et Pierre Louys. Vraiment, Saint-Paul à part, nous gagnions au change ! Mais Louys, je dois le dire, ne resta pas longtemps des nôtres. Une des chroniques de Retté, quelques mois plus tard, lui déplut. Retté, parlant de « Tel qu'en Songe » d'Henri de Régnier, n'avait pas pu s'abstenir de quelques critiques où sa jalousie de poète montrait bien le bout de l'oreille. Or Pierre Louys était déjà très lié avec Henri de Régnier. Ce pourquoi je reçus presque aussitôt un mot de protestation courtoise mais tranchante : « Mon cher Mazel, « Tel qu'en Songe » me paraît à moi le plus beau volume de vers qu'on ait publié depuis vingt ans ; c'est une opinion trop contraire à celle de Retté pour que je puisse continuer à faire partie de la revue où son article a paru ». Ce bref billet qui se terminait par quelques mots aimables pour moi, était calligraphié en cette étonnante écriture médiévale qu'il avait adoptée, et qui faisait de tout écrit de sa main une petite œuvre d'art attendant des enluminures d'or et d'argent. Il écrivait, d'ailleurs, ces lignes onciales avec une élégance cursive qui leur ôtait tout caractère prétentieux. J'ai longtemps gardé cette lettre

qui aurait vraiment mérité d'être reproduite en fac similé, si splendide en était sa graphie de manuscrit d'art, mais je ne la retrouve plus ; je crois l'avoir donnée à Jean Royère qui faisait collection de beaux autographes ; peut-être l'a-t-il publiée, comme il a publié, sans ma permission, d'autres originaux que je ne lui avait cédés qu'à titre personnel, et j'espère qu'en ce cas il l'a fait de façon désintéressée.

En dépit de ce petit incident, nous continuâmes, Louys et moi, à avoir les meilleures relations. Au fond, j'étais beaucoup plus de son avis que de celui de Retté sur « Tel qu'en Songe ». Je le rencontrais chez des amis communs, et j'allais quelquefois chez lui, où l'on se prélassait « sur de nombreux coussins » comme les femmes damnées de Baudelaire, en lui demandant ce qu'il n'accordait pas toujours, de se mettre à l'orgue qu'il avait fait installer dans son studio. Il était d'ailleurs réservé et difficile sur le choix de ses amis ; je ne me souviens pas l'avoir vu dans les sous-sols de la *Plume* ni dans les couloirs du *Théâtre d'Art*. Bien entendu, on le rencontrait chez Hérédia, encore qu'il fut plus souvent, et cela se comprend ! dans le salon des dames que dans le cabinet de travail du poète. Ce fut quelque temps après le mariage d'Henri de Régnier avec la seconde fille de Hérédia, qu'il épousa la troisième. Je fus lui porter à la cérémonie religieuse mes vœux de bonheur ; mon propre mariage devait avoir lieu quelques jours plus tard.

Je ne le vis plus aussi souvent après ce double changement de route : avec le mariage, ce sont de nouvelles habitudes, de nouvelles relations ; mais quand nous nous rencontrions, nous allions tout de suite, et gentiment, l'un à l'autre. Il continuait à

donner des œuvres soignées et précieuses, « Le Roi Pausole », « La Femme et le Pantin » et je me réjouissais de ses succès. La jeunesse s'éloigna. Puis la maladie vint. Il avait gardé son goût pour les belles lettres, mais en enfourchant, parfois, de bizarres dadas : il voulait que Corneille eut été Molière, ou le contraire, je ne sais plus. Sa maladie lui troublait les idées tout en suppliciant ses membres. On dit que ses dernières années furent très tristes : il était aveugle, seul, pauvre, malheureux ; des êtres de volupté et d'élégance comme lui ne devraient connaître que le bonheur ! Pour lui, comme pour Merril, pour Rebell, pour Boylesve, je me réjouis de ne pas les avoir connus dans leurs années de souffrance et de tristesse. Je préfère ne me rappeler que le délicieux Pierre Louys de ces années quatre-vingt-dixièmes, le Louys qui faisait se retourner tout le monde sur lui par ses recherches de costume, et plus encore le Louys qui aimait toutes les belles choses, la poésie, la peinture, la musique, et avec qui on causait de choses si précieuses ! Combien il faut lui savoir gré, notamment, à ce grand voluptueux, de n'être jamais tombé dans les répugnantes déviations de Gide et de Proust ! A pasticher Méléagre, il aurait pu choisir, hélas, ses *Paidika ;* il a préféré, déviation pour déviation, suivre la grande Sapho. C'est que parmi toutes les belles choses, aucune ne lui semblait plus belle que la femme. Il disait que la femme étant belle et l'homme laid, leur couple n'était qu'à moitié beau, et qu'alors le couple masculin étant tout à fait laid, le couple féminin était tout à fait beau, en faveur de cela pardonnons-lui ceci. Louys a tant aimé la femme qu'il a admis, par indulgence, qu'elle se trompât dans ses amours, mais

lui ne s'est pas trompé, et c'est beaucoup. Dans ce domaine des perversités, si on devait le condamner ce serait pour d'autres vices, Pierre Louys a trop caressé, en idée, le mélange de la volupté et de la souffrance physique imposée à autrui ; le sadisme est cent fois pire que le saphisme, et certaines pages, même dans « Aphrodite » font tache dans son œuvre ; hélas le pauvre garçon a dû se rendre compte sur la fin de sa vie, combien la souffrance de la chair est quelque chose d'atroce et qu'il ne faut l'infliger à personne, même pour sa jouissance à soi.

Henri de Régnier.

... Un charme étrange émanait de sa hautaine et mélancolique personne. Très grand et très flexible, la démarche un peu onduleuse ou l'attitude repliée dans quelque vaste fauteuil, Henri de Régnier apparaissait comme un être de distinction pensive tel que nous aimerions à en peupler les palais d'une Florence ou d'une Venise d'autrefois. Sa voix était très douce, un peu blanche, avec des inflexions félines au sortir de longs silences où la pensée semblait s'estomper dans les spirales de tabac dont il aimait à s'entourer. Et sa physionomie s'harmonisait à cette voix, comme à cette attitude ou à cette démarche une face aristocratique toute en descente dédaigneuse qu'accentuaient deux longues moustaches blondes tombant de chaque côté d'un menton

qui n'en finissait pas, le regard très voilé, un œil mi-clos, l'autre vous regardant de haut en bas à travers un monocle oblique, le front très large découvert par une calvitie hâtive, et tout cela : front pensif, regard mélancolique, moustaches tombantes de guerrier northman, formant un ensemble étrange presque contradictoire d'un roi barbare qui se serait fait moine pour enluminer des manuscrits chantant la gloire des vieux Vikings ses ancêtres.

C'est en janvier 1891 que l'*Ermitage* publia de ses vers pour la première fois ; il nous les avait accordés avec empressement, ayant été très sensible à l'article que la revue avait consacré à ses « Poèmes anciens et romanesques » qui venaient de paraître. C'était, en effet, un grand article élogieux de quatre pages, alors que le *Mercure* n'avait accordé au même ouvrage qu'un compte rendu presque banal de quelques lignes (comment un tel recueil de chef-d'œuvres avait-il pu passer à demi inaperçu dans un groupe de poètes aussi sélects ?) et cet article qui commençait par ces mots : « Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Régnier, je peux donc en toute liberté dire la haute estime littéraire que j'ai pour son talent... » continuait par ceux-ci : « il suit la glorieuse trace des Baudelaire et des Verlaine, et son nom roulera avec les leurs dans ce tourbillon d'âmes plaintives que les Dantes futurs verront s'échapper de notre époque. »

Cet article, pourquoi tairais-je que j'en étais l'auteur ? avait paru dans notre numéro de septembre 1890, et ce fut en janvier suivant que l'*Ermitage* donna son premier poème d'Henri de Régnier, le « Retour », somptueux, mélancolique et bref, ce qui permet de le reproduire ici :

Les bouquets sont fanés aux fers des lances,
Les rubans sont déteints à la poignée
Des glaives clairs encor de victoires saignées
En un val de silence
Par delà les années.

Et le retour s'en vient par les soirs et les chemins
En chevaux bronchant aux cailloux,
En mors ébroués aux vieilles mains,
En cuirasses saignant par le crible des trous,
En défilé triste par les chemins
Et les sentes en lacis,
Entre les blés et les semis ;
Sous le vol sinistre des oiseaux de souci,
En cors où se sont tus les grands souffles hautains.

Et le soleil est noir en leurs écus ternis.

Les bouquets sont fanés à la pointe des lances,
Et les pommeaux ornés de rubans de vaillance
Heurtent la porte de la demeure du Silence.

Et sous le lent retour qui chevauche, un à un,
L'ombre descend du vieux Palais comme quelqu'un.

L'ombre du vieux Palais descend comme quelqu'un.

Vraiment, il y avait bien là une note qui ne ressemblait à nulle autre sans recourir à des déformations de syntaxe ou de vocabulaire. Dans ce nouveau recueil qui devait s'appeler « Tel qu'en Songe », Henri de Régnier renonçait aux tentatives, qu'il avait faites en le précédent, de marteler la

langue en lui forgeant de nouvelles pièces d'armures : *Les sables qu'être roux sont leurs seules automnes,* avait-il dit en une ellipse hardie et inhabituelle, et il est peut-être regrettable que l'habitude de parler ainsi n'ait pas été prise, la pensée est claire et la sonorité suffisamment harmonieuse ; en anglais cette façon de dire serait licite, pourquoi ne le serait-elle pas en français ? Sans doute ! mais les langues sont comme les amours, elles ont des raisons que la raison ignore. Henri de Régnier comprit vite qu'il ne fallait pas faire violence à ce qui vit, et quoi de plus vivant qu'une langue ? Dans l'édition suivante il remplaça son vers par celui-ci : *Les sables roux qui d'eux ont leurs seules automnes.* Le vers devenait sans doute obscur, au point qu'on ne le comprend bien qu'en se rappelant le vers antérieur, mais il était correct, musical, imagé, que demander de plus ? Il y aura ainsi pour les critiques de l'avenir d'intéressantes comparaisons à faire entre la première édition et les autres des « Poèmes anciens et romanesques », et l'on peut prévoir sans peine que certains, par souci d'originalité, regretteront les hardiesses de la première heure.

On voyait assez rarement Henri de Régnier hors de chez lui, et quand on le voyait, il était rarement seul ; presque toujours quelque ami, Ferdinand Hérold, le plus souvent, l'accompagnait ; comme un chevalier banneret il semblait se plaire dans la compagnie de ce silencieux écuyer ; lui-même n'était pas très loquace et écoutait plus volontiers qu'il ne pérorait. Pourtant chez Mallarmé où le silence unanime était la règle, c'était lui qui prenait le droit de l'interrompre mais de façon discrète, et seulement pour faire rebondir le soliloque du maître de céans un

moment suspendu. Chez nous, au *Mercure* ou à l'*Ermitage*, sans être précisément plus à l'aise, car il était à l'aise partout, il se montrait plus familier et plus camarade ; mais sans fuir la plaisanterie, il reprenait vite sa réserve habituelle. Je le vis, un jour, dans un couloir de théâtre, refuser net de se laisser mettre en rapport avec quelqu'un qui ne lui plaisait pas, et comme Charles Morice qui voulait faire ce « rapport » s'en montrait un peu piqué, il tint bon : « Je suis bien libre, nous disait-il de sa voix un peu traînante, de choisir mes relations comme il me plaît. »

Il était, en effet, très tenace dans sa douceur : « J'ai toujours fait ce qu'on a voulu tout en ne faisant que ce que je voulais, me disait-il un jour que nous causions seul à seul dans ce cabinet de travail de la rue Boccador où il a reçu tant de jeunes poètes d'alors, au sortir du collège on tenait à ce que je fasse mon droit, je l'ai fait, et il haussait imperceptiblement les épaules en suivant les volutes de sa fumée de cigarette, on a voulu que je prépare le concours des Affaires étrangères, je l'ai préparé, mais je ne voulais faire que des vers, et en somme je ne fais que des vers. »

Au fond, par cet accueil plein de grâce hautaine, par ces causeries où l'on sentait une réserve délicate sous les confidences affectueuses, il intimidait un peu ses visiteurs, et l'on craignait de se glisser trop indiscrètement dans son amitié ; tant que l'*Ermitage* fut sous ma direction j'avais un prétexte pour aller le voir, mais une fois que je n'eus plus de demande ou de remerciement à lui adresser, ce ne fut plus que chez les autres que je le rencontrais, car il n'y avait plus de ces mercredis de la rue de Varennes ou de la rue Saint-Guillaume où il venait de temps

en temps nous rejoindre, mais il n'a jamais cessé de me montrer une amitié à laquelle je suis très sensible, et nous ne nous croisons jamais sur quelque asphalte improviste (ceci a été écrit quand il vivait encore) sans nous arrêter et bavarder complaisamment comme des contemporains (nous sommes exactement de la même année 1864) chargés de souvenirs.

D'autres, qui ont continué à le voir plus intimement, laisseront sans doute sur lui des notes plus complètes et peut-être moins discrètes ; j'ignore tout de ce que la vie lui a réservé, et de lui je ne connais et n'ai voulu connaître que son œuvre d'esprit : admirables poèmes, précieux romans, beaux essais de critique. Henri de Régnier reste pour moi un des plus précieux exemplaires de notre race, de notre temps et de notre littérature ; à lui seul il vous ferait aimer et honorer cette pauvre Douce France que ridiculisent tant de gens qui prétendent la représenter ; sans autre distinction officielle que celle venant de ses pairs l'accueillant parmi eux, il reste un de ses plus illustres enfants à la fois par la noblesse de son génie et la dignité de sa vie ; aussi dans l'ordre littéraire par la magie ensorcelante de ses vers comme par le charme un peu voluptueux — mais depuis quand la volupté est-elle criminelle ? — de ses contes et de ses romans. Albert de Mun, qui le reçut à l'Académie française, crut devoir prendre des mines effarouchées devant une partie de son œuvre, quelle niaise pudibonderie ! Quand on situe une aventure au temps de la Pompadour ou au lieu natal de Casanova, on pécherait contre la vérité et contre l'art en ne péchant pas un peu, mais alors avec quelle délicate élégance, contre la morale courante. Et Albert de Mun était un saint, soit !...

mais comme il eut été plus harmonieux qu'un poète, forcément chantre de la beauté et de l'amour, fût reçu sous la coupole par un autre que par cet atrabilaire champion de la démocratie sociale !

C'est à ce double titre de délicieux prosateur et de prestigieux poète, qu'Henri de Régnier passera à la postérité, et fera figure à jamais dans notre littérature. En tant que poète, surtout, il fait partie de la pléiade suprême, celle qui au XIX[e] siècle s'enorgueillit des noms de Lamartine, Hugo, Vigny et Musset dans la première moitié, Baudelaire, Leconte de Lisle et Verlaine dans la seconde ; lui-même complète le huitain, et sera accueilli en frère dans les champs élyséens par les sept autres, car il aura apporté à notre poésie une note aussi intense que les uns, aussi nouvelle que les autres ; même si le vers libre symboliste ne subsiste pas, il n'en aura pas moins existé, et brillé d'un splendide éclat pendant quelque temps et nul mieux que lui ne lui aura fait rendre des notes plus profondes ou plus belles. Peu importe qu'il l'ait un peu plus tard, abandonné pour revenir au vers classique, alors que d'autres comme Vielé-Griffin lui restaient fidèles jusqu'au bout. Dans le vers régulier comme dans le vers libre, Henri de Régnier a été le plus grand de nous tous. C'est cela seul qui importe.

Francis Viélé-Griffin.

C'était un robuste garçon au teint coloré, un peu brusque d'allures, et à qui on trouvait volontiers l'air yankee, surtout quand on ne connaissait pas l'Amérique. Il y était né. Etant déjà marié et père de famille, il n'apparaissait que de loin en loin parmi nous ; je crois même que dès cette époque il avait cessé d'habiter Paris ; plus tard il s'éclipsa presque complètement, menant la vie de gentilhomme campagnard dans son château de Nazelles, en cette admirable vallée de la Loire, cœur de la France, qu'il aimait. Sans l'avoir jamais vu en cette noble propriété, je me l'imaginais facilement en vareuse et en guêtres de chasse, assis sur le perron de son logis au milieu de ses chiens, et regardant le crépuscule s'endormir dans le large val plein d'antiques bocages et de châteaux lointains.

Il n'a jamais prétendu être l'inventeur du vers libre et imitant sa sagesse, je me garderai bien de chercher à savoir quel est le premier poète à qui l'on peut faire honneur de cette prosodie nouvelle qui, comme tout ici-bas a connu grandeur et puis décadence, mais qui n'en laissera pas moins sa trace dans notre poésie. Le vers libre est venu certainement d'une réaction contre le vers parnassien trop marmoréen, tout à fait comme le vers romantique avec ses hardiesses d'enjambements et de césures, en avait été une contre le vers monotone et terne des derniers classiques. L'une et l'autre de ces innovations prosodiques étaient dans l'air, et c'est pour cela que, vers la quinzième année de la République, beaucoup de jeunes poètes abandonnèrent l'ancienne formule du Parnasse, désespérant de lui faire rendre leurs nouvelles émotions d'âme et modulèrent une poésie insoupçonnée toute en chatoiements, en reflets et en échos lointains, et plusieurs de ces nouveaux venus ont essayé de prouver, chacun, que c'était lui le premier « trouveur » mais ce sera aux érudits spécialistes à débrouiller cette chronologie particulière ; pourquoi n'y aurait-il pas un « Art de vérifier les dates », même en matière de poésie symboliste ?

Ce qui est plus difficile encore que de savoir quel est le premier poète en vers libre, c'est de préciser ce que c'est exactement que le vers libre. Les tenants du vers régulier répondent de suite : C'est de la prose. Et la démarcation est parfois bien difficile à noter, en effet, entre la prose d'art, et la poésie amorphe, d'art aussi. Le vers libre de 1889 est d'abord certainement autre chose que le vers libre de Molière dans « Amphytrion » et de La Fontaine

dans ses « Fables », mais si l'on voit que « Le Chêne et le Roseau », par exemple, n'est pas de la prose, il est beaucoup plus difficile de se rendre compte si telle « laisse » pourtant harmonieuse du temps symboliste, n'en est pas. Il y a tels de ces poèmes qui, même sans rythmes et sans rimes, font figure de poème quand on les lit imprimés comme si la typographie en accusait les molles vertèbres, mais si on les imprime en prose sans aller à la ligne, on n'y reconnaît plus rien. Alors qu'au contraire des vers réguliers imprimés en cette forme de prose, comme telles ballades de Paul Fort, laissent fort bien transparaître consonnances et cadences.

Viélé-Griffin, qui a donné dans certains de ses poèmes, comme « La Chevauchée D'Yeldis », le modèle du genre, s'est défendu d'avoir créé un nouveau genre. Il a dit : « Des règles en fait de vers libre ? Il n'y en a pas. Je n'obéis qu'à mon instinct. Et je crois bien que c'est la vraie formule du vers libre. Quand on se libère des rimes et des pieds, ces soutiens commodes et précieux, certains disent même indispensables, il ne reste que le génie du poète, et quand ce génie est suffisant, la poésie apparaît, comme quand il ne l'est pas, la poésie plonge. Et ceci explique peut-être pourquoi le vers libre à la mode symboliste n'a pas pu se maintenir, c'est que tout le monde pouvait aligner de passables phrases invertébrées en rangs inégalement parallèles, mais que très rares étaient ceux qui pouvaient les tresser véritablement en laisses vivantes, pleines de couleurs, de parfums, et de musiques.

Ici la thèse des symbolistes rejoint celle des parnassiens, car tous les poètes pensent de même. « Le vers, a dit Théodore de Banville, est la parole hu-

maine rythmée de façon à pouvoir être chantée, et à proprement parler il n'y a pas de poésie et de vers en dehors du chant. » Seulement et malgré tout, les diverses poésiès, symboliste, parnassienne, romantique, classique, renaissante et médiévale, varieront, parce que d'époque en époque variera le sens des couleurs et des musiques ; les romantiques étaient plutôt des peintres, les parnassiens plutôt des sculpteurs, les symbolistes furent plutôt musiciens. Et ceci dit, il n'est pas surprenant que la poésie symboliste ait passé de mode plus vite que ses devancières, puisque de tous les arts, c'est la musique qui cesse le plus vite de plaire après avoir, le plus vite aussi, enthousiasmé les âmes.

Le nom de Viélé-Griffin restera lié à ce nouveau vers musical et flottant, tout en assonnances, en allitérations, en rythmes impairs et sinueux, sorte de vers que le symbolisme a vraiment créé, et ce sera justice si, de ce chef, aucune histoire de la littérature n'ignore son nom. C'est si rare de trouver quelque chose de neuf ! et depuis nos vieux trouvères justement, nous vivions tellement sur leurs vieux fonds, puisque notre alexandrin fondamental remonte au XII^e^ siècle, et qu'à peu près toutes les strophes avaient été inventées au XVI^e^. Même les plus hardis de nos aînés, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, avaient respecté le rythme, et c'est ce rythme que les créateurs du vers libre ont jeté à leur tour dans la chaudière de Médée ; les critiques de l'avenir diront si la poésie en est sortie rajeunie comme le vieil Eson ; nous autres, nous le pensions avec foi, mais d'autres nous objectent que depuis l'aventure de certains rayons N, on n'est jamais sûr que ce qu'on croit voir existe bien réellement.

Le meilleur moyen est de regarder, à son tour, chacun... Voici un poème de Viélé-Griffin, très court, que j'extrais de l'*Ermitage* et qui me semble bien récéler une poésie réelle et pourtant différente de la classique, le romantisme lui-même étant classique par rapport au symbolisme. Que le lecteur la lise pour lui, à demi voix, en se laissant bercer par le mouvement en arabesque imprécise, mais qu'il saisira cependant, je crois, au moins à la seconde lecture :

AURORE.

Claire et pâle, l'aube éclose
Aux plis des collines, luit et pose
Son frêle baiser de chose en chose
— Claire et pâle de chose en chose —
L'aube est pâle comme une qui n'ose.

Alors on a dit : Le jour a peur
Qu'il hésite et envoie une telle avant-courrière ;
Il hésite et s'attarde en arrière ;
Car on ne sait ni qui vit ni qui meurt ;
Le jour a peur...

Mais elle a surgi de honte rose,
L'Aurore comme une qui craint mais qui ose,
Et redressant sa svelte taille,
Elle a repoussé le double vantail,
Et derrière elle, cédant sous l'effort,
Le voile onde et se rompt ;

La troupe de nymphes claires plonge et vire
Sur un seul front,
Du sud au nord
Poussant tout l'horizon :

Le soleil jaillit comme un chant de lyre !

Né à Norfolk, en Virginie, Francis Viélé-Griffin était de lointaine souche française ; son nom Viélé est de chez nous ; sa famille avait quitté la France à la révocation de l'Edit de Nantes et il aurait pu réclamer de droit la qualité de Français ; il est donc aussi des nôtres qu'on peut l'être, bien que le reste de sa famille soit resté américain, et que son nom soit là-bas marqué par la célébrité depuis la guerre de Sécession. Je crois qu'il lui aurait été désagréable de le féliciter d'avoir rompu avec la tradition française et d'avoir introduit dans notre poésie un vers frère du *blank verse* des Anglais, il se disait, au contraire, très traditionnaliste, et rattachait le vers libre qu'il pratiquait à nos vieux poètes du Moyen-Age. En effet, rien n'est plus français que sa langue, mais cela n'empêchait pas les journalistes du boulevard de reprendre leur vieille plaisanterie du Symbolisme importé dans les fourgons de l'étranger, en alignant tous les nouveaux noms de tournure étrangère : Griffin, Merril, Verhaeren, Maeterlinck, Kahn, Souza, Krisinska, Papadiamantopoulo... en effet, quelle ménagerie, juste ciel, pour les braves Dupont et les excellents Durand !

A cette époque, Viélé était lié par une amitié fraternelle à Henri de Régnier ; la gloire de chacun trouvait dans l'autre un fidèle héraut, et nous nous

étions habitués à ne pas séparer leurs noms dans une commune admiration. Comment cette amitié se refroidit-elle ? Je ne sais, et à quoi bon le savoir ? Du moins peut-on être sûr qu'aucun des deux n'a de bien graves reproches à faire à l'autre. Viélé-Griffin est l'âme la plus loyale qui soit, et Henri de Régnier le caractère le plus noble... Peut-être l'un fut-il un peu brusque et l'autre un peu susceptible ; des malentendus peuvent naître à l'improviste ; et puis il faut compter avec les entourages, aussi avec les excès de zèle des néophytes pour louer mieux l'un rabaissant un peu trop l'autre... Encore une fois, si les poètes n'étaient pas des écorchés vifs, peut-être ne seraient-ils pas poètes.

Adolphe Retté.

Adolphe Retté était à peine plus âgé que moi, étant né au milieu de 1863, et moi au début de 1864, mais mêlé dès la première heure à la bataille littéraire, ayant tué sous lui un certain nombre de jeunes revues et lancé dans les airs dès 1889 son premier volume de vers, « Cloches ou la nuit » ; il était par rapport à nous un chevronné et faisait sonner assez haut son temps de service.

Il était, en effet, bavard et vantard, mais quel poète ne l'est pas ? et de plus cordial, expansif, buveur noctambule et un peu truand, au demeurant le meilleur fils du monde. Il parlait tant de lui qu'on n'avait pas le temps de lui demander qui il était au juste, et pendant longtemps je le crus belge, protestant et né à Montbéliard, alors qu'il était parisien, français et catholique ; même il était bourgeois et

de famille universitaire, fils d'un ancien précepteur de grand-duc russe et petit-fils d'un ancien précepteur du roi Léopold II. Il n'en tirait aucune vanité, et ne semblait pas regretter de n'avoir pas suivi une carrière analogue ; les sous-sols de la *Plume* et les bars où Stuart Merril lui faisait servir des cocktails à assommer un bœuf devaient lui sembler préférables aux salons les plus protocolaires.

Le *Musée de l'Ermitage* le crayonnait en quelques traits violents « Un bloc macferlanique d'où émerge un chef d'émerillon qu'un bord-plat nimbe. Des yeux fixes dilatés sous les lorgnons, et des cheveux hérissés comme par d'invisibles visions de spectres. L'académie d'un souple gymnaste et le galbe d'un Pierrot de Willette, de subits rires silencieux déclenchant un énorme hiatus clos soudain. — Virtuose polymorphe, joue d'échevelées czardas sur le clavier social, tour à tour boyard, tchinovik et moujik. S'est même fait cicerone de paradis artificiels. A souvent effaré les bourgeois nocturnes par d'étranges divagations de Montmartre à Montparnasse, sous l'œil paternel des sergots. — Symboliste, wagnérien, et chromoluminariste, a toujours parrainé en France les influences d'Outre-Rhin et d'Outre-Manche et s'est constitué, avec une fougue plus que méridionale, champion du Nord contre le Midi envahisseur. »

Ces derniers mots faisaient allusion aux articles assez violents qu'il avait écrits contre l'école romane de Moréas, de même que l'expression « cicerone de paradis artificiels » rappelait les impressions de la griserie du haschich qu'il venait de donner dans son curieux petit livre « Thulé-des-Brumes ». Boyard ou moujik ? C'est qu'il y avait des hauts et des bas dans son existence ; mais comme je ne lui ai jamais

connu d'occupation rémunérée, il devait bien avoir quelques ressources personnelles pour vivre tant bien que mal, sans situation précise et ainsi traversait-il la vie en arrois divers et successifs mais sans jamais abdiquer l'air joyeux et le parfait contentement de soi-même.

Le premier article qu'il donna à l'*Ermitage* fut un compte-rendu du septième salon des Indépendants, qui avait au moins le mérite de la netteté et de la nouveauté. Aux impressionnistes qui tenaient alors le haut du pavé, Seurat, Signac, Luce, il opposait brusquement les peintres symbolistes Bonnard, Bernard, et surtout Maurice Denis, en citant Pissaro, Trachsel, et en concluant : « Au dessus de tous, un peintre de génie Van-Gogh ! » Marquer ainsi ses positions en mai 1891 n'était pas le fait du premier venu. D'autant que Retté n'était pas critique d'art habituel, et que jamais plus il ne parla de peinture, au moins dans l'*Ermitage*. Poète il était, et poète seulement voulut-il être.

Dès la fin de cette année, Adolphe Retté publiait chez nous un beau poème « Ame d'un jour de naguère » digne d'avoisiner la « Louange du Sommeil » de Le Cardonnel et faisant ainsi de ce numéro une corbeille de beaux vers :

Mon âme il semble que vous êtes un jardin,
Des fleurs folles de joie et des fleurs tristes
Sont là toutes pareilles à des souvenirs ;
On dirait que quelqu'un viendra les cueillir,
Mais non, on dirait que quelqu'un est venu qui fut [triste
Et n'osa les cueillir.

D'autres poèmes suivirent. Adolphe Retté a pu avoir ses défauts, et graves, il a été poète et bon poète, et les moralistes grondeurs doivent lui être indulgents puisqu'il a joliment défini le poète : « un enfant étonné parmi des roses ». Il a été un enfant, parfois un enfant pas très bien élevé, mais quel est l'homme ayant un cœur de père qui ne garde pas un sourire pour tous les enfants, même les mal élevés ?

Oui, bon poète. Celui qui a écrit de simples vers, çà et là, comme celui-ci : *Un soir grave est venu tout escorté d'étoiles...* ou celui-là : *Quelle est l'Ophélia qui flotte sur l'étang ?...* ou ces deux autres : *Cependant que chargé de songes, tout Hier — Un Argo radieux s'enfuyait sur la mer...* celui-là, dis-je, est un vrai poète. Qu'on lise, si on trouve que deux ou trois vers ne suffisent pas, cette séquence extraite de « Soir trinitaire », poème paru dans la revue de l'année suivante :

... Muse, le sang du ciel ruisselait, le soleil
Epouvantait de flèches d'or le couchant morne ;
Des colombes neigeaient vers ta gorge fleurie,
Des cygnes dans le vent chantaient leur agonie
Pour avoir contemplé tes pieds blancs sur la grève,
Et roulant des parfums et pâmant des sanglots,
La mer, la grande fleur aux pétales de flots,
Elevait à ta lèvre un calice de rêve...

Ceci reconnu, il faut avouer que Retté était parfois à fuir, et que seuls des frères d'armes dévoués pouvaient rester à ses côtés. Entre deux cocktails il devenait carrément insupportable. Comme il était resté

très jeune de caractère, le gin et le brandy réveillaient chez lui des humeurs de potache effervescent qui apparaissaient vraiment retardataires. Et le haschich par dessus le marché ! Justement je fis sa connaissance au moment où il se documentait pour écrire « Thulé-des-brumes ». Quelle documentation, juste ciel ! Un soir, son ami Edouard Dubus et lui, tous deux en proie à la noire déesse, envahirent le paisible café Vachette où nous devisions mes amis et moi, et ce furent des gambades, des rires sardoniques, des gestes de pythie dionysiaque, et des narrations étranges, parallèles, frénétiques, sur un timbre aigu, comme d'Apollonius de Thyane et de Damis dans la « Tentation de saint Antoine » !

Même quand il n'y avait à la clé ni haschich, ni alcool, Retté vous tenait dans les transes ; on se demandait toujours quand il se trouvait chez vous quel impair il allait commettre, et quand c'était à un vieillard vénérable comme le docteur Antoine Cros que s'adressait ses incartades, on était obligé de le rabrouer. Il ne me garda jamais rancune, je puis le dire, de certaines remontrances amicales, et dans son livre sur le « Symbolisme », il reproduisit les « Propos d'Harold Swan » qui avaient paru dans l'*Ermitage* de 1892, et où il brossait à la diable d'amusants croquis des mercredis de la rue de Varennes.

Pendant toute l'année 1892, Retté se dévoua à la revue ; il avait trouvé chez nous un milieu de sincère sympathie, et de fervent amour de l'art, et presque chaque mois il donnait un poème ou un article de fond ; avec en plus sa chronique des poésies, et dans les Variétés une « Petite Lettre » qu'il signait Fra Diabolico, dont certaines auraient bien

étonné ses futurs amis anarchistes, car en 1892, sous l'influence de Le Cardonnel et d'Alphonse Germain, il faisait du mysticisme pour tout de bon, et comme un jour Renan s'était exprimé irrévérencieusement dans un banquet d'hellénistes sur le mot miracle, Fra Diabolico l'avait lardé de ses fourches les plus pointues.

Parce que je croyais que sa religion, telle celle de Tailhade, était de pur décor théâtral, je ne fus pas autrement étonné quand j'appris, peu de temps après, qu'il s'était rallié à l'anarchie ravacholique, et qu'il ne parlait plus que d'étriper les bourgeois. A cette époque, il avait quitté Paris et s'était retiré à Guermantes et il y vivait une vie rustique et saine, car ses nouveaux amis anarchistes lui avaient fait honte de ses habitudes d'intempérance et nous eûmes l'occasion d'échanger plusieurs lettres curieuses que l'on trouvera dans le texte complet de ces souvenirs.

Puis, brusquement, ce fut, quelques années plus tard, un nouvel avatar. Quinze jours peut-être après avoir longuement déblatéré (nous nous étions retrouvés à Colombes où je passai l'été) sur le Pape qu'il appelait Sarto, chef des sorciers, il vint me prendre à part, et me révéla qu'il s'était converti et venait de faire sa première communion. J'en fus tout abasourdi, mais ne l'en complimentai pas moins de tout cœur, car il était vraiment bien plus à sa place dans le grand milieu de l'Eglise pacifiante et sanctifiante que dans les cercles ténébreux où l'on prépare les bombes de dynamite ! Ce fut d'ailleurs et heureusement sa dernière volte-face. Adolphe Retté avait trouvé le port et cette fois il ne le quitta plus.

Depuis lors, je n'ai eu de lui que de rares nouvelles, jusqu'à la dernière qui, hélas, m'annonçait

sa mort, à Beaune, où il s'était retiré, oblat d'un monastère, je crois, et où il a dû s'endormir dans la paix du Seigneur. C'était, malgré tout une belle âme. Violente, certes, mais n'est-il pas dit que ce sont les violents qui emporteront le royaume des cieux ? D'autres, qui l'ont mieux suivi pendant les trente ans environ qu'il est resté dans le giron de l'Eglise, diront quelle fut, au cours de cette période de sa vie, son œuvre littéraire ; elle fut très intéressante et même très remarquable, car je ne suis pas de ceux qui allèrent répétant que sa conversion avait en lui tué tout talent ; j'estime qu'en un sens il est allé au contraire en progressant de plus en plus, mais la forme de son génie poétique, tourmenté et douloureux, ne lui permettait sans doute pas de continuer à fleurir de beaux vers comme en fleurissait Le Cardonnel, génie harmonieux et calme. Les livres de critique littéraire et d'analyse religieuse comme son « Du diable à Dieu » qu'il écrivit à partir de ce moment, suffisaient néanmoins à le mettre hors pair, car il valait beaucoup mieux que d'autres convertis dont on a parlé davantage, mais ses livres de poésie antérieure plus encore peut-être, et c'est seulement ce premier Retté, le seul que j'ai bien connu et que j'ai aimé malgré tous ses travers, le Retté des années 1890, 1891 et 1892 dont j'ai voulu faire revivre ici la figure.

Stuart Merril.

Stuart Merril était le meilleur ami d'Adolphe Retté en ces temps lointains, et peut-être, ce qui serait certes à son éloge, fut-il aussi notre meilleur ami à presque tous. On ne pouvait pas ne pas l'aimer. Dans ce remous perpétuel de petites vanités et de petites rosseries qu'est tout milieu littéraire, Stuart Merril était, d'abord, celui qui ne dit que du bien de tout le monde, ce qui est déjà rare, et ensuite celui dont tout le monde ne dit que du bien, ce qui est miraculeux. Il rayonnait sans fin de la sympathie, et en ce qui me concerne, la mienne lui fut acquise dès le premier jour.

Il était né à New-York, et de sa lointaine enfance, il avait gardé un savoureux accent anglo-saxon, qui nous mettait en joie à l'entendre émailler sa conversation d'interjections clownesques. Il était très

bon vivant, très solide buveur et très infatigable noctambule. Ses moyens le lui permettant, il trainait souvent à ses talons une bande de copains plus ou moins littéraires qu'il régalait de boissons variées, les initiant aux mystères de ces cocktails redoutables que Kalidasa sur les grands boulevards savait alors combiner avec une douzaine d'éléments par petit verre, et qu'on aspirait au moyen d'un chalumeau sur des tabourets très hauts sur pattes, devant un bar garni de chimistes en vestes blanches. Stuart Merril était très fier de supporter comme un vrai yankee d'alors d'itératives doses de ces précipités à bases de brandy, de jaunes d'œufs et de poivre dont une seule aurait déséquilibré un fils du Beaujolais ou de l'Anjou.

En 1891, il était déjà un poète connu, ayant publié deux recueils « Les Gammes » et « Les Fastes », brèves visions de légendes harmonieuses et rêveuses et il continuait à écrire, dans le même genre, de petits poèmes délicats comme cette « Fin de Fête » qui fut son don de joyeux avènement à l'*Ermitage* :

Plus de danses aux cadences
Légères des archets !
O pâles parfums de danses
Eventails et sachets !

Ce dit poème était dédié à Edouard Dubus qui avait donné sous le titre élégant et désemparé « Quand les violons sont partis » un recueil de poésies analogues. Ce qu'ils faisaient l'un et l'autre avait la même allure valsante et un peu triste à la fois. C'est qu'au fond sous ses allures de joyeux

vivant, Stuart était un mélancolique ; non certes un élégiaque professionnel, mais un tendre, et capable, on le vit bien plus tard, de souffrir profondément de sa tendresse dédaignée.

Dans le texte complet de ces « Souvenirs de mon Ermitage » j'ai donné quelques détails sur cette aventure qui lui fut si douloureuse. Le bon et beau Stuart avait mal placé son affection. Du moins cette épreuve lui renouvela-t-elle son talent. Lui dont la poésie avait été jusqu'alors tout de faste joyeux et de cliquetis sonore, trouva sous la morsure du chagrin, des notes vraiment émouvantes dans leur simplicité :

Entendre mon pas solitaire,
Dans les chambres et les couloirs
Ouvrir les portes et me taire
Devant le vide des miroirs...

Stuart Merril aura été, jusqu'à un certain point, ce que nous n'aurions certes pas prévu, l'Alfred de Musset de notre génération, et certains de ses poèmes rendent à l'âme du lecteur un peu du son douloureux de « La Nuit d'Octobre » ou de « La Nuit de Décembre ».

Mais en 1891, le Merril que j'ai connu et aimé était un simple beau rêveur enivré de visions légendaires, un peu comme Henri de Régnier, et à qui nous devons quelques-uns des plus splendides vers de la poésie symboliste. Je n'en veux pour témoins que ces strophes rayonnantes, parues dans notre numéro de septembre 1893 sous ce titre « La Ville ».

Je suis né dans une ville d'or
Dont au crépuscule tours et dômes
Reflètent leur irréel décor
Dans des mers qui baignent des royaumes.

Il y passe, sous des étendards,
Des rois fous d'avoir suivi la lune
Jusqu'à la pâle île des brouillards ;
Et du port, on voit, l'une après l'une,

Fuir, ouvrant la voile au vent lointain,
Des galères d'or aux hautes poupes
Où des reines, lourdes de butin,
Boivent le sang du soir dans des coupes.

La ville est maudite de Celui
Dont le temple est désert sur la place,
Depuis que ses prêtres blancs ont fui
Sous les pierres de la populace.

Et des monts où les gardiens des tours
Hérissent leurs âmes vers les astres
Un lointain tonnerre de tambours
Tombe, tremblant aux futurs désastres

Qui feront hurler d'horreur les rois
Blottis comme des gueux sous les porches,
Et siffler le feu jusqu'aux beffrois,
Sonnant l'heure des porteurs de torches.

Et sans doute, aujourd'hui, à tant d'années de distance, certains trouveront que les poètes de ce temps wagnérien abusaient un peu des rois et des

galères et des villes d'or, mais la poésie ne vit-elle pas surtout de rêve ? et n'est-ce pas beaucoup déjà quand le rêve est beau ? Le Symbolisme a donné à la littérature française quelques-unes de ses apparitions les plus vaporeuses et harmonieuses, cela suffira à sa gloire. D'autres époques nous auront apporté la poésie philosophique, ou la poésie élégante, ou la poésie épique des grands récits, la nôtre aura révélé une note de songe, de musique imprécise, d'effort vers l'au-delà des mots, qui n'avait pas encore été émise, et c'est peut-être peu, et pourtant c'est beaucoup.

Le poète est un créateur de joie, joie triomphante ou joie mélancolique, mais joie, et à ce titre, il a droit à la reconnaissance de tous ceux dont l'âme vibrera à la sienne. Nous aimerons éternellement des Virgile et des Dante, des Shakespeare et des Goethe, et aussi des Hugo et des Voltaire, et quand nous aurons été « percés jusques au fond du cœur » par un vers de Corneille ou d'André Chénier, nous garderons dans nos mémoires le culte de leur nom. A leur tour, les beaux poètes du temps symboliste auront leurs fidèles ; leur gloire est, en ce moment un peu obscurcie, il en est ainsi de toutes les gloires qui viennent de disparaître, mais elle se rallumera pour ne plus s'éteindre, et les noms de ceux dont je parle continueront à briller dans notre firmament de poésie, peut-être comme une constellation brillante, et dans tous les cas comme une riche nébuleuse.

Pour mon humble part, combien je suis reconnaissant aux circonstances qui m'ont permis de vivre dans la familiarité affectueuse de tant de beaux poètes ! L'excellent Stuart Merril, en particulier, a été pour moi un véritable ami.

Ce fut lui qui, l'année suivante, remplaça Retté quittant Paris, comme secrétaire de la revue et titulaire de la chronique des poésies. Il se donnait un mal de tous les diables pour faire la grosse voix. En me remettant sa première chronique, il me demandait : « Celle-ci est-elle assez sévère à ton goût? Dans la prochaine je serai encore plus intransigeant ! Pour donner de l'allure à une revue il faut des Don Quichotte ou des moutons enragés ! » Le doux Stuart se prenant pour un entrepreneur de démolitions à la Léon Bloy, quelle illusion ! d'ailleurs charmante. Hélas il y a assez de critiques impuissants, n'arrivant, même quand ils voudraient être aimables, qu'à être méchants pour que de vrais grands poètes essaient de leur côté, d'être terribles et n'y parviennent pas ! Comme, un jour, il devait rendre compte d'un volume d'Antoine Sabatier, et qu'il se proposait de dire « énormément de bien de sa forme et quelque mal de sa théorie purement parnassienne » il ajoutait avec gentillesse : « Cela le froissera-t-il ? Je serai naturellement discret dans ce que j'aurai à dire de défavorable ». Ah ! le brave garçon !

Même quand il donnait dans l'anarchisme, car il y donnait ! sa mansuétude le gardait de toutes personnalités blessantes, et c'est seulement d'une façon théorique qu'il prêchait la « révolte contre la société ». Etrange folie qui avait soufflé alors sur tant de jeunes cervelles, et leur faisait croire qu'avec quelques bombes de dynamite, il n'y aurait plus de malheureux sur terre ! Chez Stuart, se trouvait une prédisposition à un certain socialisme esthétique comme celui de Ruskin, de William Morris, de Walter Crane ; mais chez les Anglais, la vieille foi biblique servait de contrepoids dans les âmes, tandis

que chez nos libertaires parisiens le nouveau fanatisme dynamitard entraînait tout. Ah ! comment des gens un tant soit peu sensés, et à plus forte raison de vrais poètes comme Retté, Merril, Quillard, d'autres encore pouvaient-ils s'enflammer pour quelques sinistres bandits, et croire que ce banditisme guérirait tous les maux sociaux ? Ils ne pensaient pas, d'ailleurs, à se dire que s'il n'y avait pas de propriété privée produisant revenus, ils seraient les premiers à mourir de faim sur leurs manuscrits impubliés, et cela montrait leur indéniable bonne foi, mais, enfin, il y avait quelque chose d'*improper* à voir cet excellent Merril condamner en bloc tous les riches alors qu'il en était vraiment un par rapport à tant d'autres.

Comme je lui avais confié que je donnerais dans la revue un article combattant le socialisme révolutionnaire, il s'indignait, tempêtait, et menaçait de démissionner, à moins, ajoutait-il, et ceci devenait délicieux, « à moins que tu m'accordes quinze à vingt lignes de réponse où je ne parlerai même pas des théories de l'anarchie mais où je protesterai contre la prétention que tu as de parler au nom de la plupart des jeunes ! » Ah ! le brave ami qui, après avoir juré, dans le début de sa lettre de tout massacrer et dynamiter, terminait en me demandant quinze ou vingt lignes pour ne pas être compromis vis-à-vis de ses camarades de l'action directe ! Pourtant il ne se faisait pas d'illusions sur eux. « Je t'accorde, me disait-il en continuant sa lettre, que la plupart des anarchistes sont de sales bougres, et la plupart des socialistes des imbéciles. Mais je serai avec eux le jour du grand chambardement, parce qu'ils me semblent moins imbéciles et moins sales que les bour-

geois ». On aurait tort de rire. Que de gens en temps de troubles hurlent ainsi avec les loups contre les moutons ! Enfin il fallait toujours savoir gré à Merril de reconnaître que les socialistes étaient des sots et les anarchistes des criminels !

Il ne garda la chronique des poésies que pendant l'année 1893, mais il resta secrétaire de la revue avec Boylesve et Rebell tant que je la dirigeai, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1895. Son goût de la vie vagabonde l'avait repris d'ailleurs. J'ai des lettres de lui d'à peu près tous les pays d'Europe. Quand il était en France, il habitait à la lisière de la forêt de Fontainebleau, à Montigny ou à Marlotte ; puis il alla s'établir à Bruxelles où il se maria, revint en France et se fixa définitivement à Versailles. On ne le voyait plus guère à Paris, et même il ne venait que rarement au Dîner mensuel qui, sous le timbre « Quand les ermites se font vieux... » continuait la revue qu'Edouard Ducoté, à qui je la passai en 1896, avait fini par laisser s'éteindre. C'est que sa santé s'était altérée. Il vieillissait, comme nous tous, mais sans oublier notre commune jeunesse si gaie, si ardente, si désintéressée (lui aussi revenait dans une de ses lettres sur ce dernier caractère qui lui semblait distinctif de notre temps par rapport au temps suivant) et nous gardons tous le culte de la belle forme. Comme je lui demandais dans un de mes billets ce qu'il faisait, il me répondait, en plaisantant : « Toujours des *versses !* ils m'aident à traverser cette vallée de larmes sans trop d'ennuis ni de chagrin ; et quand je n'en fais pas moi-même, je lis ceux des autres avec un enthousiasme qui ne sait pas vieillir. Un beau vers, mon vieux ! la terre, les arbres, les Trônes et les Dominations, Dieu lui-

même, un et triple, ont surgi du néant pour en permettre l'éclosion. Un beau vers est la fin suprême de toutes choses ! »

Belle profession de foi esthétique, et à laquelle un théologue aurait tort de chercher à reprendre quelque chose. De même Stéphane Mallarmé disait : « Tout a lieu pour aboutir à un livre ». Le point de vue peut paraître étroit, mais il a sa grandeur. Comme je ne voyais plus que rarement ce vieil ami, je n'avais plus l'occasion de le pousser sur différentes questions que d'autres, moins poètes, auraient trouvées plus graves, et de lui demander par exemple s'il était toujours anarchiste et s'il ne s'était pas orienté à son tour du côté du mysticisme (il était d'ailleurs protestant, et non catholique comme Le Cardonnel et Retté).

Je le revis, quelques mois avant sa mort, et sa vue me serra le cœur. Où était-il le beau Stuart Merril de 1890, souriant et puissant, et narguant les cocktails avalés aussi victorieusement que Parsifal les filles-fleurs ? Il n'était plus que l'ombre de lui-même ! J'étais, par hasard, au *Mercure* quand il entra avec Verhaeren et Mockel, ses deux grands amis d'alors, qui avaient dû aller le prendre à Versailles et l'entraîner à Paris un peu par force. Amaigri et affaibli, il me parla de sa santé en me disant avec un sourire triste : « Toi, tu as été un sage ! » Plus modestement j'avais été un garçon pas très solide et ne pouvant pas supporter l'alcool ni la vie nocturne, tandis que Stuart, fier de sa résistance, défiait tous les démons de l'ivresse ; et en effet personne ne l'a jamais vu ivre, mais à la fin, hélas, on l'a vu avec des maladies du foie et de tous les autres organes. Je ne pense jamais à lui sans regret,

et nous avions peine, tous ses amis, à retenir nos larmes en jetant des fleurs sur sa tombe qu'on allait fermer. Pauvre Stuart Merril ce fut un grand cœur, et aussi un grand poète !

Maeterlinck et Verhaeren.

Au cours de l'année 1893, plusieurs nouveaux collaborateurs nous vinrent de Belgique, mais comme je ne les ai pas connus personnellement, je ne pourrai pas en parler congrûment dans ces notes qui sont de caractère plutôt anecdotique.

Les écrivains belges jouaient alors un rôle important dans la « littérature d'expression française » ainsi qu'ils avaient coutume de dire. Politiquement la Belgique est mi-wallonne mi-flamande, mais littérairement elle n'est que wallonne, puisque les meilleurs flamands écrivent en français, comme Maeterlinck, Verhaeren et tant d'autres : Demolder, Gilkin, Van Lerberghe, Max Elskamp, et Albert Giraud qui ne s'appelle pas Giraud mais Van Kayenberg. Il est même surprenant que le nombre des écrivains français de Belgique portant des noms pu-

rement français comme Camille Lemonnier soit si faible ; même en Wallonie les noms de tournure germanique, comme Mockel ou Wilmotte, abondent. Mais porteurs de noms flamands ou limbourgeois, tous étaient d'excellents écrivains français. Ils avaient de très vivantes revues, *La Jeune Belgique* et *La Wallonie* en tête, auxquelles plus tard se joignirent *La Lutte*, *Durendal*, bien d'autres, toutes très bien imprimées — la Belgique a toujours été terre de typographes d'art — et ce qui vaut encore mieux très bien rédigées. Ici encore que de pages il me faudrait si je voulais parler dignement d'elles ! Rien que sur *Durendal* dont je fus longtemps collaborateur j'aurais beaucoup de choses intéressantes à dire.

Quelques-uns des grands noms du temps symboliste, Verhaeren et Maeterlinck en tête, sont aussi de terre de Belgique, et nos boulevardiers en profitaient pour prétendre que le symbolisme n'avait rien de français, et que le vers libre était une importation de Hollande ou d'Allemagne. Et pourtant c'est de Belgique que vint la première réaction sérieuse contre le vers invertébré, et la revue *La Jeune Belgique* s'en fit la championne. Ceux qui la rédigeaient, Giraud et Gilkin surtout, étaient restés fidèles au vers régulier de nos classiques et de nos romantiques, et estimant qu'on peut tout dire, peindre et harmoniser dans la langue de Victor Hugo, ils entamèrent le combat contre la poésie amorphe des nouveaux venus ; ils trouvaient chez nous des alliés chez ceux qui, comme Moréas et ses disciples, gardaient la même fidélité, et chez ceux qui, comme Sébastien-Charles Leconte, raisonnant le cas, se défiaient de la laisse rythmique, laquelle en des mains inexpérimentées, ne pouvait aboutir qu'à de la vulgaire et

parfois mauvaise prose. Un des poètes de *La Jeune Belgique* reprenait, un jour, des vers irréguliers que lui avait envoyés Jean Delville, les régularisait, et l'autre était obligé de reconnaître qu'ils étaient mieux de cette façon. Giraud et Gilkin tiraient quelque fierté d'avoir ainsi maintenu, contre tant de français transfuges, le culte orthodoxe de la poésie légitime française, et le proche avenir allait leur donner raison puisque Henri de Régnier lui-même devait bientôt abandonner la prosodie à la Viélé-Griffin pour revenir à la prosodie à la Verlaine où à la Mallarmé, et qu'à partir de 1900 environ, toute la nouvelle jeune poésie française devait laisser là le vers libre pour s'en tenir au vers simplement libéré en gardant le rythme régulier et la rime harmonique, celle-ci plus près de la rime riche que de la simple assonnance.

Le grand nom littéraire de Belgique, à cette époque où Verhaeren et Maeterlinck commençaient à peine à sortir de l'ombre, était Camille Lemonnier qui, en tant que disciple de Zola, se situait à notre nadir. Nous naviguions sur des esquifs très différents et peut-être nos proues en s'approchant se seraient-elles cherché noise. Au contraire nous n'avions que des rostres fleuris de roses et fumants d'encens pour Maeterlinck, Verhaeren, Mockel et les autres poètes belges embarqués comme nous sur la galère symboliste qui prenait le large « belle d'un appareil naval et pavoisé ».

Maurice Maeterlinck était cependant déjà le sauvage qu'il n'a jamais cessé d'être. Timidité ou hauteur, on le voyait très peu. Après la « Princesse Maleine », se trouvant de passage à Paris (car il habitait encore la Belgique et ce ne fut que plus

tard qu'il vint s'établir en France) il se laissa offrir non certes un banquet, mais un déjeuner intime de quelques poètes ou directeurs de revues de poètes, au Café Voltaire, et ce fut à cette occasion que je fis sa connaissance personnelle. Robuste et sympathique garçon, mais très simple, et qui, comme s'en étonnait un peu mon voisin de table « ressemblait à tout le monde ». Il n'avait en effet rien de ce qui aurait pu faire deviner son mysticisme : une figure pleine et haute en couleur, les cheveux courts, la lèvre ombragée d'une faible moustache, on l'eut pris pour un officier en rupture d'uniforme ou un joueur de tennis en suspension de raquette, plutôt que pour le haut seigneur du frisson métaphysique et du vol mystérieux des presciences.

Ce déjeuner là, il parla peu, comme s'il était gêné par la présence de ces demi inconnus qui pourtant, tous, l'admiraient, mais je crois bien qu'il n'a jamais parlé beaucoup et qu'il a toujours eu l'air emprunté vis à vis de ceux qu'il voyait pour la première fois ; lui-même a conté avec bonne humeur que, quand il s'était trouvé en tête à tête avec cet autre grand timide qu'était le roi Albert, l'entretien avait été d'un silencieux presque comique.

Il n'a d'ailleurs jamais fréquenté les cénacles littéraires. Même après que l'article clavigorant d'Octave Mirbeau dans *Le Figaro* l'eut mis en pleine lumière, il resta à l'écart sans se soucier de ses admirateurs ni de ses imitateurs. Ah ! ce n'est pas lui qui aurait fondé une école comme Moréas ou Morice! ce n'est pas lui qui aurait décrété péremptoirement comme le Papadiamantopoulo à ses disciples : « Vigny ? Vous ne devez pas aimer Vigny ! » — « Mais pourtant, maître... » — « Je dis : Vous ne devez pas

aimer Vigny ! » Son âme, tout en fines nuances, eut reculé devant cet autoritarisme de maître d'école, et sans doute n'eut-il même pas souri devant l'effondrement respectueux de l'élève Maurice du Plessys. Au fond il n'aimait pas le genre bruyant et prétentieux des cénacles littéraires, et même Paris ne lui plaisait pas ; il n'y a fait que de brefs séjours et a préféré habiter ailleurs, à Gand, à Saint-Wandrille, à Grasse, à Nice. Il n'a pas été seul parmi les grands écrivains à avoir horreur des petits scribouillards, puisque Loti, lui aussi, fuyait toutes ces volières de cacatoès. Il ne s'est jamais plu qu'avec de vieux amis intimes pratiquant comme lui la chasse, le sport et la table. — « Ces bons Flamands, dit Charles, il faut que cela mange ! » — et quand il a reçu des foules chez lui, à Saint-Wandrille, ç'a été pour faire plaisir à Georgette Leblanc qui, pour renouveler ses anciens succès de théâtre, conviait tout Paris à quelque représentation shakespaerienne dans le décor de la vieille abbaye normande où il vivait paisiblement, loin de ces paniers de crabes que sont les salles de rédaction des journaux littéraires.

Quelques-uns de ses amis particuliers étaient aussi les miens, et par eux j'aurais pu resserrer mes relations avec lui. Mais quoi ! toujours s'imposer aux gens qui vous plaisent sans être tout à fait sûr que vous leur plaisiez aussi, mieux vaut se contenter de s'unir à eux en esprit, en lisant leurs livres. Maeterlinck est de ceux que l'on peut aimer sans les avoir jamais vus si on a sympathisé avec eux en suivant le vol de leurs pensées : « La Sagesse et la Destinée » « Le Trésor des Humbles » « Le Temple Enseveli », toutes ces diverses formes de médi-

tation sur la mort et l'au-delà, quels sujets prêtent mieux à la communion des âmes ? Il est vrai que l'Eglise, en son magistère qui, si souvent, s'effarouche, s'est émue de certaines de ces méditations ; elle a cru que le rêve ondoyant de Maeterlinck sur les mystères de la vie future ne conservait pas assez nettement l'idée de la conscience personnelle persistante après le tombeau, et je crois bien qu'elle a signalé aux fidèles, d'un index réprobateur, toute l'œuvre du grand poète, même alors ses drames et ses chansons, même ses pièces pour marionnettes comme « La Princesse Maleine » ! c'est peut-être s'effrayer de loin. Toute âme qui se préoccupe de l'au-delà, même à la façon des petits héros de « L'Oiseau Bleu », est une belle âme, et les belles âmes ne sont pas si nombreuses sur terre qu'il faille se hâter, quand on en rencontre une, de la déclarer réprouvée...

Pour notre numéro de mai 1893, Maeterlinck nous donna « Trois Chansons », bien caractéristiques de sa manière, et j'en reproduirai la seconde qui n'est pas très connue, le recueil des « Poètes d'Aujourd'hui » de Van Bever et Léautaud n'ayant inséré que la troisième :

Les six filles d'Orlamonde,
Quand la fée est morte,
Les six filles d'Orlamonde
Ont cherché les portes.

Ont allumé leurs six lampes,
Ont ouvert leurs tours ;
Ont ouvert quatre cent salles
Sans trouver le jour.

Arrivent aux grottes sonores,
Descendent alors,
Et sur une porte close
Trouvent une clé d'or.

Voient l'Océan par les fentes,
Ont peur de mourir,
Et frappent à la porte close
Sans oser l'ouvrir...

On pourrait dire que dans une telle piécette tout Maeterlinck est là, comme tout l'Océan est dans le grondement d'une coquille, tout Maeterlinck symboliste, ses paroles de mystère et son étrange émotion poignante. Depuis « La Princesse Maleine » jusqu'à « L'Oiseau Bleu », en passant par « La Mort de Tintagiles » et tant d'autres petits chefs-d'œuvre, l'image qui le symboliserait serait celle d'une jeune femme fuyante qui frapperait de ses petits poings frêles la porte de fer close d'une salle ténébreuse... Et il est facile de ricaner de tout cela et de trouver que c'est toujours la même chose ; et même dans nos revues *Ermitage* ou *Mercure* on s'est amusé à parodier ce style tout en répétitions, en questions anxieuses, en réponses vagues, mais enfin les sourires de Quasi ou du Yoghi ne les empêchaient pas eux-mêmes de trouver tout cela admirable. Maeterlinck a apporté, lui aussi, un frisson nouveau dans la littérature ; bien rares sont ceux dont on peut dire la même chose.

Verhaeren se laissait plus approcher que Maeterlinck, et pourtant lui aussi, à cette époque, on le voyait peu, car il n'habitait pas encore Paris ni mê-

me Saint-Cloud. Il était pourtant déjà illustre, ayant donné plusieurs volumes pleins de ces « forces tumultueuses » — c'est le titre de l'un d'eux — qui l'apparentent de si près à Jordaens et à Rubens, ses compatriotes de Flandre, mais il n'avait pourtant pas encore atteint le grand public, et c'est à partir de cette année-là justement qu'il commença à publier les volumes qui ont consacré sa gloire : « Les Campagnes Hallucinées » et « Les Villes Tentaculaires ». Il donna ensuite bien d'autres œuvres dont l'ensemble fait de lui un des plus remarquables poètes de son époque.

Le poème « Mors Veneris » qu'il réserva cette année-là à l'*Ermitage* était un noble échantillon de son génie poétique :

La fleur des yeux est morte au jardin de ton corps,
Et les grands lys des bras, et les glaïeuls des lèvres
Et les pourpres raisins de ton grand corps sont morts
Au beau jardin, les raisins clairs sont morts au vent
[du Nord.

Les cormorans des soirs d'octobre ont laissé choir
Leur deuil de plume à plume au jardin de la joie,
Immensément ont laissé choir leur deuil de soir
Sur les chemins du beau jardin d'espoir.

Tant d'échos morts, et mortes tant de voix !
Et deuil ! Au loin sur l'horizon de cendre rouge
Des arbres crient, au ciel, leurs branchages en croix :
Miserere par les grands soirs et les grands bois !

Cette poésie semblerait peut-être un peu tumultueuse aujourd'hui, nos poètes sont revenus depuis

longtemps à une forme plus précise et plus classiquement rythmée et rimée, mais j'espère que leur assagissement ne va pas jusqu'à condamner la splendeur verbale de ces beaux vers des années quatre-vingt-dixièmes :

Sois doucement l'ensevelie au jardin clair
— Vénus ! — des pâles lis et des glaïeuls des lèvres
Et des vignes rouges du soir — mais que dans l'air
Persiste à s'élargir l'odeur immense de ta chair !

Au physique Emile Verhaeren n'était pas l'homme de cette vaste poésie où l'on sentait battre à grands coups de sang toute la force de la nature ; sauf d'épaisses moustaches tombantes qui lui donnaient l'air d'un chef gaulois, il ne réalisait rien du grand Barbare dansant que faisait imaginer son œuvre ; il était très doux, très simple, plutôt silencieux quand la réunion devenait un peu nombreuse ; ce qui lui plaisait dans Paris ce n'était pas l'agitation si facilement impatientante des milieux littéraires, mais le vaste mouvement des foules impersonnelles (il écrivit de puissantes pages sur le flot immense des visiteurs à l'Exposition Universelle de 1900) et plus encore le tourbillon des passions et des idées, le rythme géant du travail, toute cette vie expansive dont il chantait la saine vigueur dans son hymne à l'antique Vénus :

Ta chevelure était un buisson de soleil...
Et par dessous tes bras noués sur leur plaisir
Le rythme de tes seins rythmait l'ordre du monde.

Pauvre Verhaeren, mort si déplorablement dans un vulgaire accident de chemin de fer, alors qu'il aurait pu nous donner encore tant d'autres œuvres puissantes ! Puissante, c'est le mot qui caractérise le mieux sa poésie où revit toute la force énorme de l'âge moderne. L'avenir aura à faire un choix dans cet ensemble également énorme, mais ce qu'il en conservera suffira à illustrer son génie poétique. Du moins a-t-il connu à la fois la très haute estime de l'élite et l'acclamation de la foule quand le Théâtre de l'Oeuvre jouait son « Cloître » et son « Philippe II », et surtout a-t-il savouré le délicat plaisir d'amitiés ferventes et fidèles qui venaient le retrouver dans sa retraite de Saint-Cloud, tout près de ce beau parc où sa rêverie devait si souvent s'égarer. J'ai dit que la dernière fois que je vis mon vieil ami Stuart Merril, il était avec Verhaeren et Mockel, et ce fut la dernière fois aussi que je vis Emile Verhaeren, le pauvre grand barbare si doux...

Remy de Gourmont.

Remy de Gourmont qui, cette année-là, 1892, nous donna un très court mais très précieux article « L'Ivresse Verbale » était déjà regardé comme une des têtes de notre génération littéraire. Il était un peu plus âgé que nous et nous le respections comme un grand aîné. Cependant c'étaient nos revues, le *Mercure* surtout, qui devaient le mettre en lumière... Louis Denise, ami personnel d'Alfred Vallette, le lui avait amené. Idée heureuse. Gourmont fit la gloire du *Mercure* et le *Mercure* à son tour consacra la maîtrise de Gourmont.

Personne ne le connaissait, car il n'avait encore travaillé qu'à des livres de vulgarisation, mais c'était déjà un bénédictin d'une lecture inouïe, d'une conscience inflexible et d'une curiosité d'esprit insatia-

ble ; à la fois poète, philologue, romancier, esthète, scientiste, historien, philosophe, je ne sais trop quelle est la corde qui pouvait lui manquer.

Il était né à Coutances, petite ville de Normandie, d'une vieille famille qui avait donné à la France, au XVI[e] siècle, des imprimeurs célèbres de qui il tenait peut-être son goût fervent pour les belles typographies. Edmond Giraud, son compatriote, un peu plus jeune que lui, l'avait connu au collège de Coutances, et me disait combien, à cette lointaine époque, il était délicieux garçonnet avec un joli teint rosé et de beaux cheveux blonds. Hélas, plus tard, la maladie le disgrâcia, et quand je le connus il n'était à son relatif avantage que chez lui, dans la demi-obscurité de son cabinet de travail où on le trouvait vêtu d'une robe de bure ; ce costume de moine lui plaisait et c'est ainsi qu'il s'est laissé crayonner ou photographier. Il avait en effet beaucoup du moine : la sauvagerie et la misanthropie d'abord, et ensuite le très haut idéal de vie laborieuse et idéaliste, le mépris des richesses, et même du confortable, la franchise intransigeante, parfois cynique ; et encore, comme chez les mauvais moines, la sécheresse, l'orgueil et la luxure. Celle-ci poussée à un degré énorme. Tout chez lui aboutissait au sexe. Et rien alors n'excitait plus sa haine que ce qui voulait passer un frein à cette frénésie charnelle. Toute prédication de morale le mettait hors de lui, et c'est là qu'il faut voir la véritable source de son horreur pour la chose religieuse ; pudibonderie catholique et puritanisme protestant lui semblaient également abominables et pour les Evangiles, leur source commune, il n'avait qu'antipathie véhémente.

Et pourtant il aimait le décor religieux, la pompe

des offices et la sonorité des proses latines, l'encens et l'orgue, et les vitraux ; il aimait encore sinon les subtiles discussions théologiques, du moins les vastes méditations métaphysiques ; à la suite de Huysmans, son ami de la première heure (plus tard ils se refroidirent) il s'était épris de la littérature des hymnes d'Eglise, et il leur avait consacré son premier grand livre « Le Latin Mystique ». Mais l'aiguillon des passions charnelles qui, chez Huysmans, avait fini par s'émousser sous l'action de la maladie et de la souffrance, s'était aiguisé et envenimé chez lui ; aussi, au lieu d'évoluer vers la conversion comme l'auteur d' « En route », s'était-il enfoncé dans un éréthisme antichrétien qui lui a fait écrire un livre « Une nuit au Luxembourg » qui a dû contrister beaucoup d'âmes pieuses.

C'était une des intelligences les plus pénétrantes et les plus brillantes que j'ai connues et un des esprits avec qui je me suis senti parfois le plus en sympathie. Je dis parfois, car je ne le suivais pas toujours ni partout, et d'abord il me semblait attacher une importance vraiment excessive à l'orgasme ; ce n'était plus le roseau pensant, c'était le phallus pensant ; or quelque légitime et enivrant que soit l'amour physique il doit, dans l'ordre de la grandeur spirituelle, céder le pas à l'amour sans épithète ; mais cet amour-là, Remy de Gourmont, je le crains, l'estimait peu ; lui si lyrique pour l'ivresse des sens, il était à demi indifférent pour la griserie de l'imagination, et tout à fait renfrogné pour la douce chaleur de l'affection ; il avait horreur de tout ce qu'il appelait le sentimentalisme, et où n'en trouvait-il pas ? Il finissait par ne plus faire de différence entre la délicate émotion d'Alphonse Daudet ou de

Dickens et la niaise grimace des vieilles demoiselles à *vergiss-mein-nicht*.

En littérature nous adorions en général les mêmes dieux. Souvent je ne le suivais pas complètement ni sur Mallarmé, ni à plus forte raison sur Lautréamont, mais c'était un de ses traits de caractère de s'éprendre ardemment de ceux qui, plus ou moins talentueux, étaient inconnus ou méconnus de la foule. Il aimait sinon le paradoxe, du moins l'allure paradoxale donnée à la vérité, et comme on m'a fait parfois le même reproche, j'aurais bien mauvaise grâce à lui chercher querelle à ce sujet. Peut-être est-ce pour cela qu'il m'estimait ; dans son second volume des « Masques » il a bien voulu me consacrer quelques pages dont je lui sais un bien vif gré.

Et pourtant, quand on fait le tour de cet esprit si étincelant, si original, si presque universel, peut-être l'homme le plus intelligent de son temps, une réflexion ne peut ne pas venir à l'esprit. De cette œuvre si remarquable que restera-t-il au juste ? Pour passer à la postérité, les articles de critique, même merveilleusement intelligents, ne suffisent pas ; il n'y a que les œuvres de littérature personnelle qui font qu'un nom *aborde heureusement aux époques lointaines — vaisseau favorisé par un grand Aquilon*... Remy de Gourmont a-t-il, pour cela, la flotte voulue, ou l'escadrille, ou simplement l'esquif supérieur et vainqueur de toutes les brumes de l'oubli ? Il fut à la fois poète, romancier et dramatiste, et très remarquable en chaque domaine, mais le fut-il comme il aurait voulu, noblement, orgueilleusement, l'être ? Ses poèmes sont subtils mais froids. Ses pièces de théâtre ne sont que des essais. Dans ses

romans et ses contes, il y a des pages de premier ordre, et dans ces pages des phrases d'un prix inestimable, mais les œuvres ne vivent pas par les phrases ni même par les pages, mais par les ensembles, les idées, les architectures. Parmi ses romans lequel acclamer pour la course au définitif ? « Sixtine » ? œuvre remarquable mais surtout comme « travail symboliste » chef-d'œuvre au sens des anciennes corporations. « Les Chevaux de Diomède » ? curieux mais diffus ; là surtout chaque phrase est précieuse, chaque chapitre savoureux, et l'ensemble dégringole. « Le Fantôme » ? « Un cœur virginal » ? « Le songe d'une femme » ? Mais à quoi bon chercher ? Même s'il ne restait de lui que « Une nuit au Luxembourg » ce serait assez pour faire vivre indéfiniment son nom. Que son ombre soit donc apaisée ! Gourmont, de par cette « Nuit au Luxembourg » bravera le temps futur.

Je lisais avec délices ses « Epilogues » du *Mercure*, avec délices, et parfois avec supplices, car il était plutôt amateur des opinions singulières pour se priver du plaisir de vous estomaquer, et rarement on l'accompagnait en ses chevauchées philosophiques et morales sans vider les étriers à quelque brusque tournant de phrase. Marcel Coulon a noté finement ce plaisir du soubresaut qu'il vous faisait éprouver. Mais ses singularités mêmes étaient merveilleusement savoureuses, et quand il vous désarçonnait on ne lui en voulait pas. Rien de ce qu'on lisait de lui ne vous laissait indifférent ; on avait toujours envie de se jeter sur sa plume pour le bombarder d'enthousiasmes ou de vitupérations ; ce sont là aventures qui n'arrivent guère aux prétendus princes de la critique universitaire.

Vers 1892 il tira, justement dans le *Mercure* un coup de pistolet formidable, « le Joujou patriotisme » qui lui coûta sa place d'attaché à la Bibliothèque Nationale. Je me suis expliqué plus longuement sur ce malentendu dans le texte complet de ces Souvenirs et je ne reviens pas sur ce sujet.

Ses connaissances étaient étonnantes de profondeur, d'étendue et de diversité. Il observait les mœurs des insectes presque aussi patiemment que Fabre, il avait approfondi la métrique latine aussi pertinemment qu'Havet, et il s'intéressait autant que Cournot au développement et à l'enchaînement des sciences. *La Revue des idées* qu'il aida à fonder et qu'il dirigea pendant assez longtemps, montre l'ampleur de ses études ; la collection de ses « Dialogues, Epilogues et Promenades » qui tient, à elle seule, une quinzaine de volumes, est stupéfiante de variété et d'originalité ; tel de ses essais « Une loi de constance intellectuelle » est un morceau de premier ordre, non pas tant par la nouveauté (c'est la thèse même du Cathéchisme) que sur la richesse des développements apportés ; Gourmont, par dégoût des sottises sur le progrès ouïes à tous les coins de rue, en arrivait à admettre, comme un simple séminariste, que le premier homme était né dans la plénitude de la raison humaine. Tels autres de ses ouvrages, l' « Esthétique de la langue et le Problème du style » créaient une science nouvelle, entre la Sémantique des philologues et l'Art d'écrire des rhétoriciens. De ceux-ci il ne faut d'ailleurs pas se moquer toujours. Gourmont avait commencé à rédiger son livre en réponse à « l'Art d'écrire en vingt-cinq leçons » d'Albalat, et souvent il eut raison, mais parfois aussi Albalat n'eut pas tort. Le plus joli geste fut encore celui

de l'Académie française qui, ayant à décerner un prix, le partagea également entre les deux adversaires.

Quelque savant et érudit qu'il fut, il avait néanmoins ses limites, ce dont un sot seul pourrait s'étonner. Il connaissait bien moins les sciences historiques et sociales que les physiques et naturelles (*) ;

(*) Dans le *Mercure de France* du 15 novembre 1935 j'ai eu l'occasion de parler de lui à ce point de vue, et voici ce que j'en disais : C'est qu'à vrai dire Gourmont était le contraire du sociologue. Il ne se plaisait qu'à dissocier les idées et la société humaine ne vit que d'idées et de sentiments associés. Il avait horreur de la discipline et aucun groupe ne peut vivre sans règle, les sociétés se hiérarchisant d'après la quantité générale ou sporadique, de la qualité, consentie ou imposée, de cette discipline. Il vivait dans le relatif, et même le négatif, et la société humaine est quelque chose, constatait-il, d'essentiellement positif. Il se mouvait dans le paradoxe comme une salamandre dans le feu, et ne se doutait pas que les corps sociaux vivent de certitude et de sincérité, et non de feinte ou de jeu, encore moins de scepticisme. Il poussait la taquinerie jusqu'à traiter le patriotisme de joujou (oui, je sais, le patriotisme de parade, mais la pente est glissante) et à déclarer que la délivrance de l'Alsace-Lorraine ne valait pas la peine qu'il levât le petit doigt, ce fameux petit doigt qui lui servait à secouer la cendre de sa cigarette, ce qui, à prendre le dire au sens précis aurait été une sottise, une folie, et une chose abominable si ce n'avait été une simple boutade d'homme impatienté, mais il ne faut pas s'impatienter sur certains sujets, et il faut s'abstenir de certaines boutades parce qu'il y a des fous, des criminels et des idiots qui vous écoutent bouche bée. Et pour prendre un exemple moins brûlant, il n'a jamais rien compris à la religion qui est la grande force associationiste, exaltante, moralisante (mais il se croyait l'ennemi de tout cela) des sociétés humaines, il n'a vu en elle qu'un frein à la frénésie sexuelle, et comme la bagatelle était pour lui d'une immense importance (qui donc l'a défini un phallus pensant ?) il a criblé des dards les plus acérés toutes ces empêcheuses de danser en rond sans se douter qu'elles étaient bien autre chose que ça, et qu'au fond leur crainte de l'excès sensuel et stérile n'est qu'un hommage rendu à la plus grande encore importance de la prolifération dans la nature et de l'amélioration morale dans l'humanité.

en fait de langues étrangères, il ne lisait que l'italien et l'espagnol ; toute la région du droit lui était étrangère, celle aussi de l'économie politique ; même les beaux-arts ne semblaient pas trop l'attirer ; il ne parle guère de musique par exemple. Mais il serait excessif de s'arrêter à ces lacunes qui n'en étaient pas au vrai sens du mot, car il avait tout lu, et peut-être savait-il plus de droit et d'économie politique, plus d'histoire et de théologie qu'il n'en montrait ; il était universel et on découvrirait un jour qu'il était un musicien de premier ordre, qu'il ne faudrait pas en être autrement surpris. Qui donc se doutait avant qu'il publiât sa « Physique de l'Amour », qu'il put en remontrer aux naturalistes professionnels ?

Joséphin Péladan.

Si Saint-Pol-Roux n'avait pas pris pour lui le surnom de Magnifique, nul doute que Joséphin Péladan ne l'eut revendiqué. C'est d'ailleurs le titre qu'il vous octroyait avec faste quand il vous écrivait : « Magnifique seigneur... » Et l'on ne pouvait qu'être gonflé d'orgueil à se sentir tomber sur les épaules cette chape de brocart que les prélats eux-mêmes ne se passent pas entre eux avec tant de grandiloquence.

Péladan, mon aîné de six à sept ans, était mon compatriote nîmois, et je le connaissais, au moins de vue, bien avant qu'il effarât de son apparition les foules parisiennes. Sur les boulevards de ma ville natale il promenait son hiératisme barbu et chevelu de Zeus olympien, tantôt entre les deux frères Placide, ses grands amis, mais toujours avec un paquet de livres sous le bras. Il était plutôt petit de taille et maigre de corps, mais le visage réellement beau, et éclairé par de grands yeux d'un magnétisme surpre-

nant. Mon excellente mère l'appelait « le Christ » et en effet il avait quelque chose de la séduction orientale que les peintres ont donnée à leur figuration du divin Maître. Plus tard, comme il arrive souvent à ce genre de beauté asiatique, son charme s'affaiblit, les yeux perdirent de leur éclat et firent saillie hors de l'orbite ; le strabisme de l'un s'aggrava ; de jeune émir sarrazin, il devint vieil alchimiste un peu décrépit, mais à la lointaine époque dont je parle, vers 1880, il rayonnait d'une splendeur étrange et l'on comprenait que les femmes fussent parfois fascinées par les feux que lançait son regard de mage assyrien.

Son père, originaire de Lyon, était un modeste maître d'école au Vigan dans les Cévennes, qui, plus tard, après la guerre de 1870, s'établit à Nîmes où il dirigea un hebdomadaire d'un catholicisme farouche et d'un royalisme féroce, *Le Châtiment* ; ce Péladan père était un bizarre personnage, très entiché, comme beaucoup de Lyonnais, de sciences occultes, et c'est assûrément de lui que ses deux fils, Adrien et Joséphin, tinrent leur goût pour les mystagogies ; il méditait sur l'Apocalypse dont il avait trouvé des interprétations nouvelles, rédigeait les *Annales du surnaturel* et recueillait avec soin les prophéties qui couraient un peu partout ; peut-être en faisait-il lui-même. Du moins eut-il un jour une idée d'une mysticité très haute, en proposant aux personnes pieuses de son entourage une dévotion nouvelle, celle à la sixième plaie du corps du Christ ; les cinq premières, jusqu'alors seules révérées, étaient celles des pieds et des mains crucifiés et du flanc ouvert par la lance du soldat romain ; la sixième, alors, était celle que la croix devait avoir faite à

l'épaule de Jésus tombant sous le faix, et cette plaie était certainement la plus douloureuse puisque la croix était lourde des péchés du monde. Il y avait là une idée vraiment belle et qui ne fut pas désapprouvée par l'autorité diocésaine, ce qui permit à l'excellent homme de vendre des objets de piété s'y rapportant ; longtemps après sa mort, sa veuve continua ce pieux commerce dans sa petite maison de la rue de la Vierge à Nîmes, et distribuait à ceux qui les lui demandaient des brochures se rapportant à cette dévotion qui aurait mérité de ne pas disparaître.

Leur fils aîné, Adrien qui, lui, ne fut pas tenté par la gloire parisienne et resta simplement à Nîmes, était, lui aussi, un personnage sortant de l'ordinaire ; il avait beaucoup lu, mais sans s'astreindre à un travail méthodique ; s'il s'y était astreint, il serait devenu, comme tout étudiant, licencié ès lettres ou docteur en médecine, mais tous les Péladans avaient dédain de la grand'route banale, et ni Adrien ni Joséphin ne s'abaissèrent à passer même le baccalauréat ; or ce mépris de la norme ne va pas sans inconvénients dans nos sociétés réglementées qui sont obligées de donner quelque importance aux certificats officiels pour se défendre contre les charlatans. Encore Joséphin, lancé dans la littérature où le talent dispense de tout, ne souffrit-il pas trop de ce mauvais départ, tandis que son frère qui faisait de la libre médecine, se trouva dans une position fausse vis-à-vis des docteurs diplômés des facultés. Quand il mourut, Joséphin lui consacra une Oraison funèbre où il peignit en paroles brillantes sa vie consacrée au soulagement de la souffrance, et où il attribue sa mort à l'œuvre diabolique d'un pharmacien protestant de Leipzig qui lui aurait envoyé des mé-

dicaments mortels sous de fausses étiquettes. J'ai entendu donner à Nîmes une explication plus simple de cette mort regrettable. Adrien Péladan était très myope, et il dut se tromper en prenant dans sa pharmacie privée des produits dont il lut mal la suscription ; une cliente à qui il avait donné une boite de pilules, en en croquant quelques-unes devant elle pour lui montrer qu'elles étaient sans danger, se trouva incommodée dans la rue parce qu'elle en avait pris une tout en marchant, et portée chez un pharmacien elle dit en sortant de son évanouissement : « Mon Dieu, qu'on aille vite chez M. Péladan ! » On y alla, et on le trouva mort.

Joséphin, lui, n'était pas resté longtemps à Nîmes au sortir du collège ; de bonne heure, il avait gagné Paris, et certainement, une fois dans la grand'ville, il dut respirer à pleins poumons un air bien différent de l'atmosphère raréfiée des petites villes de province. Ses camarades de jeunesse, les Ménard, l'introduisirent chez Barbey d'Aurevilly, dont le genre, à la fois magnanime et arrogant, fit sur lui une impression profonde ; dans ce milieu, il connut Bloy, Huysmans, Buet, tous avec qui il échangea plus tard des paroles dures ; et dans d'autres milieux, il approcha Gustave Moreau, Puvis de Chavannes, Vincent d'Indy, Villiers de l'Isle-Adam. Peu à peu il prit conscience de sa personnalité qui était indéniable et se composa une physionomie étrange qui devait faire de lui, un moment, une des curiosités de Paris : esthète de la Renaissance italienne, mage catholique, sâr chaldéen, grand maître de l'ordre rénové du Temple et du Graal !

Plutôt que de le tourner en ridicule, il vaut mieux rendre justice à son génie, le mot n'est pas trop fort.

Péladan a été pendant quelque temps, une lumière éclatante, dont le flamboi a illuminé de belles âmes ; même sa vanité s'ennoblit d'une grandeur hiératique. Personne ayant l'âme un peu bien située ne devrait faire chorus avec ses insulteurs, pas même avec ses ricaneurs. Lui-même plus tard, assagi, désempanaché, se comparait au Chevalier à la Charette de nos chansons de gestes, qui se résignait à des facéties de bateleur pour attirer l'attention de la foule sur les hautes idées dont il était le servant ; et si l'on peut, en effet, sourire de l'appareil théâtral auquel il se complut longtemps, il faut, d'autre part, rendre hommage à la hauteur de son idéal et à la droiture de sa vie ; il n'a jamais œuvré que pour le noble et le beau. Qui peut en dire autant parmi ceux qui l'ont bassement ridiculisé ?

En ces années 1890-1893 Péladan était en pleine éruption. Un long panache de fumée sabrée d'éclairs l'accompagnait. La série commençante des romans de sa grande « éthopée », « La Décadence Latine », avait fait dire à tout le monde : « C'est quelqu'un ». Dès le premier, ce « Vice suprême » auquel Barbey d'Aurevilly avait accordé une retentissante préface, il s'était posé en mage sacré, héritier des antiques voyants d'Assur et de Chaldée, et devant l'étrange éclat de ses yeux, les hommes s'étonnaient et les femmes frissonnaient. Les poètes reconnaissaient en lui un frère, et d'Annunzio allait être si impressionné qu'au début et pendant longtemps, il ne devait faire que du Péladan. Les artistes lui savaient gré de son admiration brûlante pour les grands maîtres, de Phidias à Léonard de Vinci, et de Dante à Wagner. Quelques-uns des livres qu'il écrivait, « L'Initiation Sentimentale », « A Cœur perdu », « Comment on

devient mage », étaient de tout premier ordre ; entre Ruskin et Nietzsche, aucun nom ne pouvait lui être comparé. Ainsi s'avançait-il splendide dans une atmosphère surchauffée d'orgueil.

Alors ce fut dans une sorte d'accès de fièvre chaude, qu'il se sacra lui-même un jour, Sâr et Grand maître du Temple ! Sâr, ce monosyllabe, intrigua d'abord les bons reporters ; ils ouvrirent leur Larousse et y apprirent que c'était le synonyme de roi chez les vieux Mésopotamiens ; c'est des sârs et non des césars que viendraient les tsars russes. Sans doute, à force de se regarder dans sa glace, avec sa barbe frisée et ses cheveux crespelés, il s'était pris pour un Assurbanipal. Son nom, Péladan, rappelait celui d'un d'entre eux, Baladan, il avait alors échangé son prénom Joséphin contre celui de Merodak, et son état civil était devenu fastueux : Sâr Merodak Péladan. Il était d'ailleurs resté hautainement catholique. Les vieux mages d'Assur, en qui il voulait voir ses ancêtres, n'étaient à ses yeux, que des précurseurs du Christ « Le Tau change de forme », comme on clamait dans son drame de « Babylone » où la lettre grecque devenait La Croix. Mais son catholicisme, bien entendu, était aussi étrange que sa personnalité ; il unissait une obéissance frénétique envers le Saint-Siège à une indépendance œcuménique à l'égard des doctrines, des préceptes et des règles, et l'ordre mystique qu'il venait de fonder, le Temple de la Rose-Croix, exhalait un parfum suspect aux narines orthodoxes.

Certainement, Péladan dut éprouver de grandes joies d'esprit à concevoir son ordre *Rosa Crucis Templi ordo*, à choisir ses devises *Ad Rosam per Crucem, ad Crucem per Rosam, in ea, in eis gammatus re-*

surgam ! et à formuler sa prière fondamentale : *Non nobis Domine non nobis, sed solum nomini tuo da gloriam Amen.* Tout cela était si beau que les journalistes boulevardiers n'osaient goguenarder. Son ami, Alexandre Séon, avait dessiné le blason de l'Ordre, et composé l'encadrement de son « Amphithéâtre des sciences mortes » : une ogive médiévale reposant sur les taureaux androcéphales aîlés de Khorsabad. Il se servait d'un papier à lettres étonnant d'ampleur, de couleur et de timbre : « Devant le Graal, le Bauséant et la Rose crucifère... », et portant, imprimé aussi, l'entête fastueux : « Le Grand Maître Sâr Péladan au seigneur... » Toute une organisation éclatante était prévue attendant les Chevaliers. Quelques-uns avaient déjà reçu l'investiture, et n'étaient point les premiers venus aux yeux des passants. Le comte Léonce de Larmandie avait le titre de proconsul en mission, et le comte Antoine de la Rochefoucauld celui d'archonte des beaux-arts. Pour des jeunes gens qui auraient aimé jouer à la comédie hiératique, l'idée était séduisante. Peut-être Péladan espérait-il s'attirer des concours financiers qui lui eussent permis de donner à son œuvre une envergure digne d'elle. Un jour il se plaignit avec véhémence de je ne sais plus quel contre-temps qui avait empêché le rendez-vous où devait se décider l'édification du futur Temple de l'Ordre.

Le premier salon de la Rose-Croix, en 1892, fut une chose pharamineuse. Tout Paris y courut. On voyait, dès l'entrée, un brave homme à figure d'adjudant, avec un grand cordon bleu qui lui barrait la poitrine, et qui contrôlait les cartes du vernissage : c'était le comte Léonce de Larmandie ! Le second salon, l'année suivante, ne fit pas autant jaser, la

curiosité était un peu émoussée. Pourtant le cadre était beau ; le Sâr avait obtenu, pour exposer les œuvres de ses chevaliers-artistes, la grande galerie de trente mètres et le pavillon du Dôme central de l'ancienne Exposition de 1889 et il avait installé dans les dépendances un Théâtre de la Rose-Croix où l'on joua plusieurs de ses grands drames. J'ai conservé l'avis de cette « Deuxième Geste esthétique » imprimé sur papier solaire, c'est-à-dire jaune, et rédigé dans le style grandiose du Sâr « Au nom du Saint-Esprit, le Grand Maître de la Rose-Croix, du Temple et du Graal... » Tout cela avait noble allure, et même, dans les détails, frappait juste : ainsi, dans un simple « avis » pour les cartes d'entrée » la différence était faite entre LLSS les artistes exposants et MM. de la presse. « Tant de choses en des initiales ! » aurait dit ce bon M. Jourdain. Les journalistes conviés ne s'offusquèrent d'ailleurs pas d'être traités en simples sieurs quand on donnait de Leurs Seigneuries aux artistes.

La série des Gestes Esthétiques ne tarda pas à s'interrompre. Peut-être question d'argent, je crois que l'Ordre assumait tous les frais ; peut-être question de personnes, Antoine de La Rochefoucauld démissionna ; je ne sais si Cléo de Mérode ne joua pas un rôle de discorde dans l'affaire. Seul le gros Larmandie resta fidèle à Péladan, comme s'il sentait qu'à le fréquenter il gagnait quelque chose de ce cachet de beauté qui lui manquait en dépit de son titre. Toutefois, il était si dévoué à son Grand Maître, qu'il se mit en tête de le marier et ce fut une bien mauvaise idée. Mais la question du premier mariage du Sâr, de son divorce, de son second mariage qui fut plus heureux heureusement, m'éloigne-

rait du champ des lettres et des idées ; je note seulement ici les efforts que fit l'ancien Sâr pour obtenir que l'Eglise élargît sa discipline en matière de divorce. La « Supplique à Sa Sainteté » contenait des réflexions qui n'étaient peut-être pas sans valeur, mais l'Eglise pouvait-elle revenir sur son enseignement de tant de siècles ? Le Saint Père ne répondit pas à la Supplique du Grand Maître du Temple, et Péladan continua à vivre en marge de la discipline canonique, mais il continuait aussi à prêcher le beau et le grand ; et un peu mélancoliquement sans doute, appuyé sur ses trente ou quarante volumes, diversement mais indéniablement remarquables, il regardait la foule aller vers de pauvres arrivistes peut-être plus enragés que lui de bruit et de réclame, mais plus habiles. C'est en cette dernière attitude, hautaine et grave, que je le préfère.

Je lui suis très reconnaissant, d'autre part, d'avoir donné à l'*Ermitage* au cours de cette année 1893, la triple dédicace : *A ma Mère, Aux Aïeules, A la jeune femme contemporaine,* de son beau livre « Comment on devient fée ». De telles pages honorent une revue.

Il me plait donc de terminer ces souvenirs fragmentés et éparpillés du Beau temps du Symbolisme sur une figure comme la sienne, d'une très haute signification morale et d'une très sincère exaltation vers l'art. Péladan annonciateur du beau sous toutes ses formes, la sculpturale comme la religieuse et la philosophique comme la musicale, Péladan, glorificateur des sommets de l'esprit humain, Dante, Léonard de Vinci, Wagner, Puvis de Chavannes, mérite de compter parmi les plus nobles esprits de son pays et de son temps.

Epilogue.

En 1895 je prenais congé de mes lecteurs de l'*Ermitage* dans un Adieu qu'on pourra lire dans le numéro de décembre de cette année et je passai la direction de la revue à Edouard Ducoté qui devait l'assurer pendant plusieurs années encore.

C'était bien une période nettement délimitée qui se fermait avec cette année 1895. Avec l'année suivante allait commencer le terrible tohu-bohu de l'affaire Dreyfus qui devait reléguer au deuxième plan, et même au troisième toutes les choses d'art et de littérature. Pendant tout un nouveau lustre on n'allait entendre parler que de cette maudite histoire ! Bordereau, Bordereau, que de sottises on a commises en ton nom ! Le ravacholisme n'avait ravacholisé que quelques brasseries littéraires, le dreyfusardisme dreyfusarda le pays tout entier. Si j'avais conservé la

direction de la revue, aurais-je pu maintenir la concorde entre mes collaborateurs et garder l'*Ermitage* à l'abri des remous et des cyclones ? Du moins, pour mon compte personnel, parvins-je à garder mon sang-froid au milieu de cette tempête, et plus tard, beaucoup plus tard, en 1934, je pus publier un livre « Histoire et Psychologie de l'Affaire Dreyfus » où, seul et le premier, je donnai l'explication de cette étonnante affaire dont l'énigme avait affolé tant de fumantes cervelles, dans le monde entier.

La vie a continué. Des années brillantes et des années ténébreuses se sont succédées. Du moins à aucun moment la magistrature d'esprit de la France ne s'est affaiblie et en regardant en arrière, nous pouvons dire qu'avec nous, les Symbolistes, elle n'a pas été en mauvaises mains. Nous avons été si longtemps les jeunes ! Maintenant nous sommes les vieux. C'est inévitable. Notre génération a-t-elle bien tenu dans le monde des lettres et des arts la belle place qu'il nous semble ? L'avenir répondra. Mais même si nous nous exagérions un peu l'importance du Symbolisme, personne ne pourrait contester qu'il n'a pas fait trop mauvaise figure, après le Naturalisme.

Oui ce furent, il le semble bien, de belles et brillantes années que celles 1890-1895 dont j'ai écrit « La petite histoire ». D'autres, plus tard, en écriront la grande, s'ils les jugent dignes de ce mot. Je me suis contenté de silhouetter, au passage, des amis, beaucoup d'amis, peut-être trop ; ce ne seront que des documents provisoires ; mais pourquoi ce que j'ai fait pour l'*Ermitage*, d'autres ne le feraient-ils pas pour le *Mercure*, pour la *Plume*, pour d'autres revues ? Cela n'en vaudrait pas la peine, dira-t-on ;

qui sait ? Des hommes qui écrivent et qui pensent ne sont jamais indignes d'intérêt.

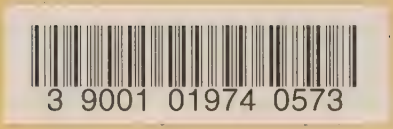
Que de brillants esprits, que d'heureux caractères, que de belles âmes j'ai rencontrés ! En vérité, en repassant dans mon esprit tous ceux dont j'ai parlé, je me réjouis d'avoir conservé d'eux une si heureuse impression ! L'homme vaut mieux que ce qu'on dit. Il y a chez lui énormément de bonne volonté, de sincérité, de bonté. Si la politique politicienne ne soufflait pas sur les mauvaises passions, la créature humaine n'en aurait que de bonnes ou à peu près. Les vrais méchants, les âmes de fiel et de bave sont rares ; je n'en ai rencontré que vraiment très peu dans ma vie et je me garderai bien de redire leurs noms, qu'ils restent dans le cercle des haineux et des envieux où Dante lui-même aurait bien tort d'aller leur rendre visite ! et pour les autres qui sont l'immense majorité, que ces dernières lignes attestent le souvenir plein d'affection et de gratitude, et pour les très grands, d'admiration et de respect que je garde d'eux ! Tout bien considéré, notre génération a bellement secoué le flambeau de France ; que d'autres, à leur tour, en fassent jaillir de nouvelles étincelles !

TABLE DES MATIÈRES

La fondation de la revue *Ermitage* 7
La revue *La Plume* — Léon Deschamps et Léon Bloy 14
La revue le *Mercure de France* — Alfred Vallette 25
Verlaine et Mallarmé 35
Jean Moréas 50
Laurent Taillade 67
Louis Le Cardonnel 79
Charles Guérin 95
René Boylesve 103
Hugues Rebell 115
Pierre Louys 128
Henri de Régnier 136
Francis Viélé-Griffin 143
Adolphe Retté 150
Stuart Merril 157
Maeterlinck et Verhaeren 167
Remy de Gourmont 177
Joséphin Péladan 185
Epilogue 195

Achevé d'imprimer le vingt-cinq mars mil neuf cent quarante-trois, sur les presses de l'Imprimerie Moderne, à Gilly.

Autorisation N° 2973


3 9001 01974 0573

12809
65